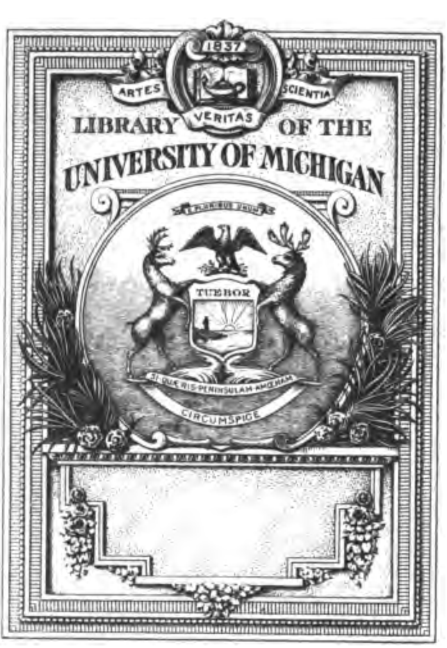
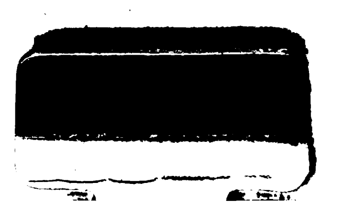
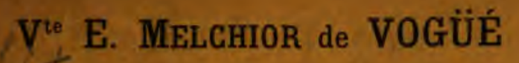



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





Vte E. MELCHIOR de VOGÜÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Histoire

et

Poésie



Paris, 5, rue de Mézières

Armand Colin & Cie, Éditeurs

Libraires de la Société des Gens de Lettres

HISTOIRE ET POÉSIE

DU MÊME AUTEUR

Spectacles contemporains. Un volume in-18 jésus, broché.. 3 fr. 50

Regards historiques et littéraires. Un volume in-18 jésus, broché.. 3 fr. 50

Heures d'histoire. Un volume in-18 jésus, broché..... 3 fr. 50

Devant le siècle. Un volume in-18 jésus, broché...... 3 fr. 50

Cœurs russes. Un volume in-18 jésus, broché.......... 3 fr. 50

Jean d'Agrève, roman. Un volume in-18 jésus, broché. 3 fr. 50

Il a été tiré à part, sur papier à la forme, dix exemplaires numérotés de *Histoire et Poésie*.

Ces exemplaires sont mis en vente au prix de 8 francs.

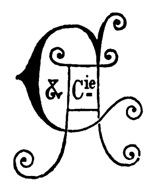
Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 24-98.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE ET POÉSIE

AU MONT-CASSIN. — A RAVENNE.
CATHERINE SFORZA. — LE CARDINAL D'OSSAT.
LE MOYEN AGE. — JEAN-JACQUES ROUSSEAU.
ROBINSON CRUSOÉ. — GABRIEL D'ANNUNZIO.

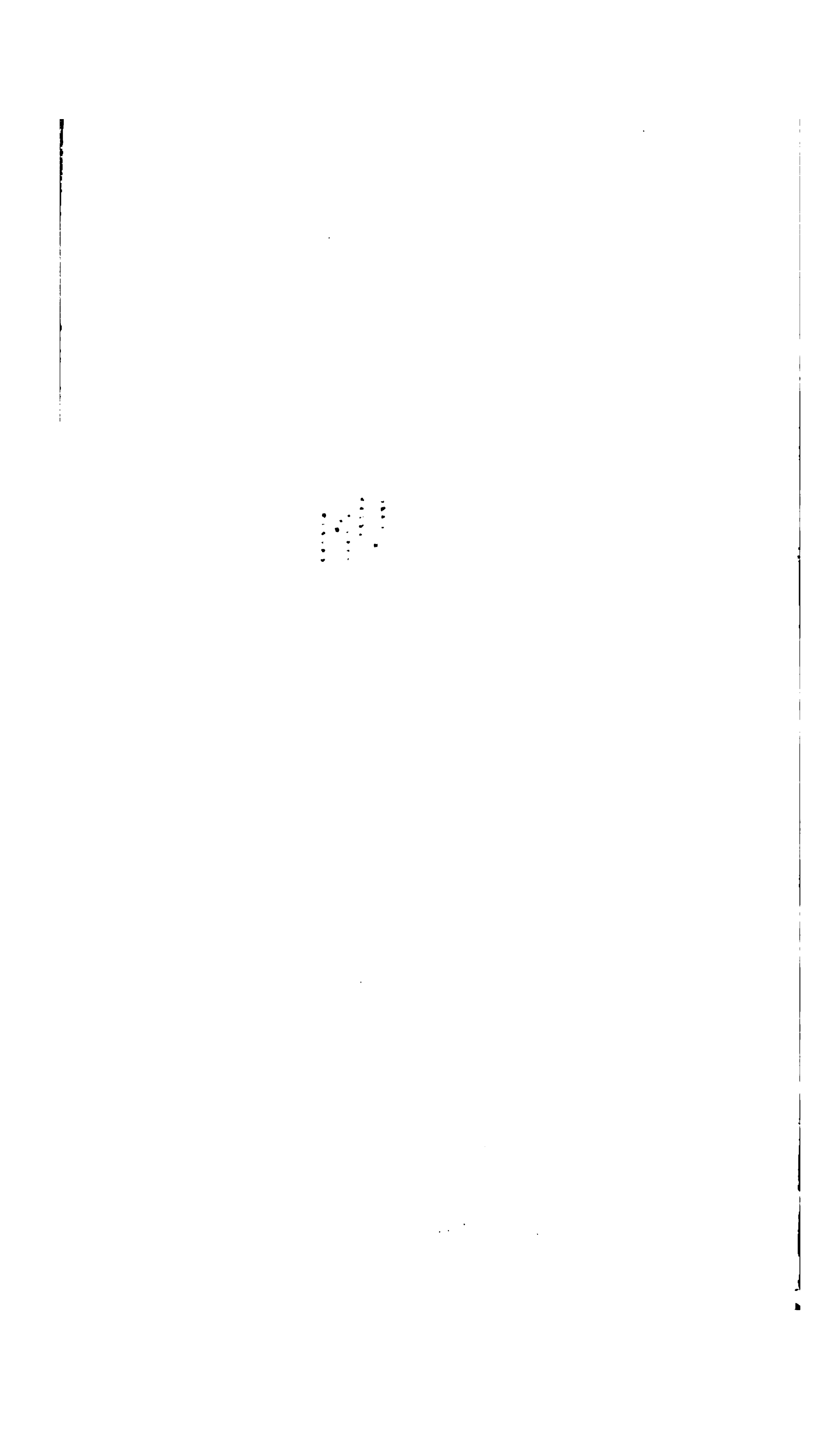


Paris, 5, rue de Mézières

Armand Colin et Cie, Éditeurs

Libraires de la Société des Gens de lettres

1898



HISTOIRE ET POÉSIE

AU MONT-CASSIN

J'avais lu quelque part qu'il existait dans les archives du Mont-Cassin, parmi tant d'autres richesses inédites, des leçons manuscrites du professeur Cremonini, un ami de Galilée, qui enseignait la philosophie à l'université de Padoue vers la fin du XVI[e] siècle. J'en connaissais seulement ces premiers mots du discours d'ouverture : « *Mundus nunquam est, nascitur semper et moritur*, — le monde n'est jamais, il ne fait que naître et mourir à chaque instant ». Cela me donnait grande envie d'en connaître davantage. J'étais curieux de savoir comment pensait un

homme si sage, comment il professait, trois siècles avant que nous eussions inventé la philosophie de Hegel et retrouvé celle de Çâkya-Mouni, la doctrine de la métamorphose perpétuelle et de l'universelle illusion.

Ces jours passés, me trouvant de loisir et aux portes de l'Italie, je partis un matin pour aller lire au Mont-Cassin les cahiers du Cremonini. Le lendemain, le train de Rome à Naples me jetait à San Germano; cette bourgade, de tout temps inféodée au monastère qui domine la montagne au-dessus d'elle, lui sert de succursale dans la plaine; les évêques-abbés y descendaient et y descendent encore pour tenir les plaids de leur diocèse. De San Germano part le chemin, raide et rocailleux, qui mène là-haut à la maison du renoncement. Un petit fainéant des Abruzzes m'offrit son baudet; nous gravîmes les lacets de la vieille route — c'est l'affaire d'environ cinq quarts d'heure — jusqu'au porche de citadelle, ménagé sous une longue voûte dans les soubassements colossaux de l'abbaye. La physionomie rébarbative de cette entrée est adoucie par le sourire serviable du frère custode, qui vous accueille sur le parvis du premier cloître. Il me conduisit à ma cellule, et me voici, depuis l'autre soir, l'hôte des fils de saint Benoît. Ils mettent toujours en pratique, j'en puis témoigner, la prescription tou-

chante de leur fondateur, qui ordonne dans sa règle de recevoir chaque voyageur « comme s'il était le Christ, — *tanquam Christus* ».

I

On a beaucoup visité le Mont-Cassin, on en a souvent et très bien parlé chez nous. Chacun connaît, au moins vaguement, la beauté, l'ancienneté, la grande signification historique et littéraire de ce lieu illustre. Cela me dispense d'une description méthodique, et je ne prétends pas être neuf en transcrivant mes impressions. Je passe, je m'assois à la table commune des pèlerins, je prends ce qu'elle me donne.

On se rappelle que cette abbaye fut la mère de tout le peuple monastique d'Occident. Ses armes le disent : elles portent le fleuve qui s'épanche de la tour cassinienne. Saint Benoît y vint instituer sa famille en ces jours troubles et tristes du VI[e] siècle. C'était un de ces moments de l'histoire où les âmes lasses regardent vers le ciel, tant il leur semble qu'il n'y a plus rien à faire sur la terre, que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ; et la tentation leur vient d'anticiper ici-bas sur la vie éternelle. Le vieux monde n'était plus, le nouveau n'était pas encore. Il n'y avait pas une

patrie à défendre, pas une vérité à servir. La patrie romaine s'en était allée à Byzance; les barbares se disputaient ses lambeaux, saccageant les lieux et les souvenirs augustes; ce qui en restait était gouverné par des eunuques et amusé par des rhéteurs. Ceux qui pouvaient encore jouir jouissaient, éperdument et vite, dans l'insécurité du lendemain; la masse des autres cherchait où fuir la grande misère de ce temps. L'espérance interrogeait en vain ces ruines, elle n'y apercevait qu'une seule étoile de primevère : la foi du Christ. Dans la sénilité, la mollesse et la menace universelles, c'était la seule chose jeune, sévère et sûre. Beaucoup s'y jetaient à cœur perdu et la poussaient du premier coup à l'ascétisme monacal, surtout parmi les fils des maisons patriciennes; leur vieux sang romain demandait à s'employer encore à de fortes œuvres; rien ne lui offrait cet emploi; ils prenaient en dégoût la richesse, le plaisir, l'orgueil de la condition. C'est une erreur vulgaire de croire que les premiers moines furent des mendiants et des ignorants. Elle naquit dans le patriciat de race et d'esprit, cette étrange soif d'obéissance et de pauvreté.

Benedictus de Nursia fut un de ceux-là. Il se réfugia d'abord dans sa grotte de Subiaco. Rome était trop près. L'ermite chercha plus loin dans les montagnes, en descendant vers le sud, et il

choisit ce lieu. On aurait peine à trouver un site qui traduisît plus clairement pour les yeux tout le sens et les exigences de l'état monastique : les joies terrestres laissées en bas, les rudes cimes où il faut se maintenir, les grands horizons qui doivent occuper l'âme, le ciel proche vers lequel elle tend. Sommet solitaire, le mont Cassin se détache du massif des Apennins à l'entrée des plaines de la Campanie; elles se déroulent à ses pieds, de Ponte-Corvo à Capoue, tièdes et charmantes, arrosées par le Liri et ensuite par le Garigliano. De cet observatoire, on embrasse tout le vaste amphithéâtre de montagnes qui abaisse ses gradins autour de la vallée, depuis les crêtes neigeuses des Abruzzes jusqu'aux rameaux de la chaîne centrale, mollement infléchis vers le golfe de Gaëte. Une échancrure de ces derniers laisse apparaître un petit coin de mer à l'extrême horizon, par delà Gaëte; on ne le voit que par les midis de grand soleil, brillant au bord du ciel comme un morceau de miroir brisé.

Dans la plaine, le printemps de Naples sourit, avec ces premiers jours d'avril; l'air est chaud, la vie travaille, les pêchers fleuris mêlent partout un brouillard rose au brouillard gris des oliviers. A mesure qu'on s'élève vers le monastère, on sent fuir le printemps et revenir l'hiver; sur le plateau que l'abbaye couronne, un air vif souffle des

neiges voisines, le froid du cloître vous saisit sous les voûtes nues des hautes galeries. Peu de végétation sur ces pentes rocheuses, des arbres plus tristes, le chêne vert et des buissons épineux; dans les jardins de la communauté, quelques transfuges de la plaine se hasardent. De la terrasse où les moines se promènent, ils peuvent respirer encore, comme un faible rappel de la douce saison d'en bas, les fleurs pâles des amandiers.

De cette terrasse, ils voient sous leurs pieds toute la terre de Labour; on dirait une carte en relief, avec les détails distincts et l'éloignement irréparable des choses qu'on regarde dans le passé. Sur la place du marché de San Germano, à pic au-dessous de nous, un mouvement de fourmis, des points noirs qui sont des hommes. De temps en temps, un gros insecte annelé glisse sur le pays; c'est le train du chemin de fer, qui emporte la vie, la pensée, les préoccupations du siècle. Il n'en arrive ici qu'un peu de fumée et l'écho affaibli d'un bruit qui passe.

Quand les yeux se relèvent à niveau, ils n'aperçoivent plus que les joies pures de la lumière sur les flancs nus des Apennins. Elle a des jeux magnifiques, variés pour toutes les heures. Vers le soir, les plans décroissants des montagnes sont marqués par des lignes bleues, très sombres au-

devant, de plus en plus claires à mesure qu'elles fuient dans l'étendue. La dernière est si blême qu'elle se confond presque avec l'outremer du ciel. Tel l'horizon de rêves et d'espérances où ces religieux attachent leur regard; les yeux trop faibles le tiennent pour un bleu chimérique; ce n'est pas qu'il n'existe point, c'est qu'il est plus lointain et plus haut.

Au temps de saint Benoît, la Campanie était encore païenne. Ce pays ne fut jamais austère; on sait quelle réputation les gens de Rome avaient faite à Capoue et à tous ces jardins de la Grande Grèce. Les dieux indulgents du vieux monde s'y défendaient dans leur dernier paradis. Cela enflamma le zèle de l'apôtre et décida son choix. Il y avait, dit-on, sur le mont Cassin une statue d'Apollon qu'il détruisit de sa main. Des établissements religieux occupèrent ce sommet depuis la plus haute antiquité. Les assises du couvent portent par endroits sur des lits de blocs cyclopéens, attribués aux Pélasges. Saint Benoît édifia sur ces ruines conquises la première maison de sa famille. Puis il s'occupa de lui donner la maison morale, la règle.

Je viens de lire cette règle bénédictine, qui servit de modèle à toutes les autres. Notre époque fait grand état et grande montre de la psychologie; ceux qui s'y plaisent devraient pratiquer ce

petit livre, il en apprend long. L'homme qui l'a écrit avait une singulière expérience de l'âme humaine, des ressorts par lesquels on la meut et on la tient. Pour le politique, le chapitre consacré aux devoirs de l'abbé serait le meilleur des traités de gouvernement. L'esprit général de cette loi, c'est l'obéissance absolue de tous au pouvoir librement délégué par tous; obéissance tempérée par la charité dans les rapports communs, par la terrible responsabilité du supérieur devant Dieu. La pensée constante du législateur est de rendre l'homme dur à lui-même, doux à autrui; son objet final, d'assurer la paix extérieure de la communauté et la paix intérieure de chacun des membres par la remise de la volonté propre. A côté des dispositifs les plus sévères, on rencontre des prévisions d'une délicatesse maternelle; ainsi il est recommandé aux plus diligents, quand ils se lèvent à l'heure prescrite, de ne pas trop se presser vers le chœur, afin que les paresseux puissent les rejoindre et que ceux-ci n'aient pas de confusion. Les religieux ne devraient manger que d'un seul plat; mais on doit toujours en servir deux sur la table, pour ne pas forcer les répugnances des infirmes à l'endroit de tel ou tel mets. J'ai dit plus haut comment il était ordonné d'accueillir les hôtes. On pourrait citer bien d'autres exemples qui découvrent cette fleur de

charité tendre sur l'arbre à la rude écorce. La partie pénitentiaire, si l'on en compare l'esprit à celui des institutions romaines et barbares au VIe siècle, marque un progrès incontestable dans les idées de justice et de douceur; il y a autant de distance entre le législateur bénédictin et ses contemporains qu'entre Beccaria et les juristes du moyen âge. J'éprouve quelque honte à répéter, dans ces observations rapides, ce qui a été si bien développé par M. Guizot et par tant d'autres historiens; mais ce lieu commun surprendra encore beaucoup de monde, mieux que le paradoxe le plus nouveau.

En rédigeant ce code très souple, destiné à se plier aux diverses formes et aux divers emplois de la vie religieuse, il ne semble pas que saint Benoît ait prévu la vocation spéciale de ses fils, appelés à représenter l'ordre des lettrés dans le peuple monastique. A mesure que leur vinrent la richesse et le loisir qui les dispensaient des travaux de la terre, ils modifièrent leur règlement et appliquèrent leur activité au labeur intellectuel. Sauf de courtes éclipses, cette tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours, et le seul nom de bénédictin en dit assez. Le Mont-Cassin fut la bibliothèque principale de l'Europe, à une époque où il n'y avait plus guère de bibliothèques, le grand atelier d'écritures et parfois de productions

originales. Quand on regarde d'en bas cette abbaye, placée sur ce piton isolé, on pense à un phare sur son récif; et ce fut bien un phare : durant dix siècles, à travers la nuit du moyen âge, il garda la pensée humaine réfugiée dans ce peu de latin où elle vivait. Elle a veillé là-haut, petite lampe trouble, vacillante, vingt fois près de périr dans les tempêtes qui s'élevaient des ténèbres environnantes.

II

Et quelles tempêtes, que d'histoire engouffrée sous ces arceaux! Si les flots de la vie laissaient, comme ceux de l'océan, un peu de leur grondement dans la coquille abandonnée, on entendrait remonter sous ces voûtes, avec l'amplitude et les sonorités d'une évocation des Niebelungen, la symphonie continue du drame universel : un choral fait de tous les bruits morts depuis treize cents ans, écho de toutes les langues, de tous les chocs d'armes, de tous les noms illustres qui ont retenti dans l'épopée européenne. Devant la croix de ce carrefour, tous ont passé, pour l'abattre ou pour l'adorer; d'ici au pied de la montagne, on ferait une chaîne de gloire avec les personnages légendaires qui l'ont gravie, pour incliner sur la tombe

de saint Benoît leur tiare, leur couronne ou leur épée. Tous les fléaux qui ont dévasté l'Italie sont venus s'abattre sur cette proie : Lombards, Sarrasins, Normands, Angevins, Allemands, Espagnols, et des soldats de toutes les Frances, pairs de la Table-Ronde, chevaliers de la Croisade, gendarmes de Louis XII, demi-brigades républicaines et dragons du roi Murat. Les nôtres s'appellent et se répondent ici sans interruption, de Charlemagne à Godefroy de Bouillon, de Bayard à Championnet.

Je parcours cette chronique dans la savante *Histoire du Mont-Cassin*, composée par dom Tosti, l'ancien archiviste du couvent, aujourd'hui retiré à la Vaticane. C'est une tragédie aux péripéties toujours nouvelles, qui ramènent sur l'étroite scène les acteurs les plus inattendus; on y voit la maison du salut sans cesse ruinée et renaissant de ses ruines, prenant parfois une part directrice dans les événements du temps. Elle eut sa grande époque au XIe siècle, qu'on pourrait appeler avec justice le siècle du Mont-Cassin. A ce moment, l'abbaye traite de puissance à puissance avec les divers conquérants des Deux-Siciles, avec l'empire et la papauté; à côté de cette dernière, elle constitue un pouvoir subordonné, mais distinct, souvent plus solide que celui de Rome; quand la barque de saint Pierre est en détresse, on cherche

au Mont-Cassin les pilotes qui peuvent la remettre à flot. Presque tous les papes du XIe siècle ont porté la robe de Saint-Benoît. C'est d'abord le plus grand de tous, le moine Hildebrand, qui fut Grégoire VII. Puis son ami l'abbé Didier, qu'on vint arracher de force au couvent, comme le seul homme capable de mettre fin aux embarras de l'Église, et qui la gouverna sous le nom de Victor III. Cet abbé Didier reste la plus haute figure de la chronique cassinienne; nous le voyons mêlé à toutes les affaires du siècle, légat en Orient, négociant les accords entre l'empereur de Constantinople et le saint-siège, entre les princes normands et lombards, liguant ces derniers pour défendre Grégoire VII contre Henri IV d'Allemagne, tenant tête au César germanique et à l'antipape. L'église et les bâtiments de l'abbaye, tels qu'ils subsistèrent jusqu'au XVIIe siècle, avaient été reconstruits avec beaucoup de magnificence par Didier.

Ses successeurs continuent à jouer un rôle prépondérant, tantôt belliqueux, tantôt pacificateur, dans la querelle des investitures. Au XIIe siècle, l'abbé Roffredo ne quitte guère la cuirasse : tour à tour gibelin avec Henri VI, guelfe avec Innocent III, combattant avec Gauthier de Brienne pour chasser les Allemands du royaume de Naples. Ce Roffredo fut un redoutable capitaine; l'ordre

en avait déjà connu d'autres, depuis l'abbé Berthaire, un moine français qui se fit tuer au pied de l'autel en disputant son église aux Sarrasins. Avec la fin du moyen âge, ce tumulte d'armes va décroissant; de tout autres renommées traversent le monastère, Dante, saint Thomas, venu ici de ce petit village d'Aquino, qu'on voit tout proche dans la plaine. Après la Renaissance et à partir du cardinal-abbé Jean de Médicis, le régime des grands seigneurs commendataires succède à celui des abbés batailleurs. Le Mont-Cassin perd sa signification politique, il garde son opulence, un domaine d'une étendue et d'une valeur royales. On peut lire encore, gravée en lèttres d'argent sur les portes de bronze qui ferment l'église, la liste des fiefs et propriétés de Saint-Benoît au temps de l'abbé Didier. Ces portes avaient été forgées pour lui à Constantinople; un des vantaux, qui périt en mer avec le navire sur lequel il était chargé, fut remplacé par les fondeurs d'Amalfi.

Comment une communauté de solitaires, établie pour les intérêts spirituels et pour la vie au-dessus du monde, prit-elle rapidement une si grande place dans les affaires séculières? Il y eut là, si je ne me trompe, un phénomène inévitable qui confirme une loi générale. Chaque fois qu'un organisme très vigoureusement constitué apparaît

dans une société en dissolution, il ne dépend pas de lui de rester étranger à cette société. Qu'elle le veuille ou non, cette force supérieure attire et subordonne les autres forces, tout s'agrège à elle, rien ne peut demeurer en dehors de sa sphère d'attraction. La république du Mont-Cassin, telle que saint Benoît l'avait façonnée, était un de ces organismes; deux siècles après sa naissance, tout venait aboutir à elle.

Maintenant, la vie est redescendue dans la plaine, la paix et la prière ont repris les lieux qui leur étaient voués. De toute cette histoire enfuie, il ne demeure d'autres témoins que ces minces feuillets, qu'on déploie avec respect dans les archives du couvent; bulles d'or, brefs pontificaux, depuis celui du pape Zacharie, en 748; rescrits impériaux des Carlovingiens et des Hohenstauffen, chartes, lettres, diplômes, portant ces signatures : Charlemagne, Lothaire, Othon, Frédéric, Hildebrand, Innocent, Robert Guiscard, René d'Anjou, et tant d'autres. La voici sur ces parchemins, la *Légende des siècles*, plus vivante qu'aucun poète ne saurait l'évoquer; chacun de ces pèlerins fabuleux y a collaboré d'une ligne ou d'un mot; c'est bien sa chair évanouie qui s'est posée là, sur cette feuille tenace que mes doigts déroulent, que dérouleront après eux d'autres doigts encore à naître; et c'est tout ce qui reste

des œuvres de ces mains puissantes, quelques traits de plume s'annulant les uns les autres. Voilà un bon commentaire pour se préparer à lire la leçon du philosophe : « Le monde n'est jamais, il ne fait que naître et mourir à chaque instant ».

III

Les souvenirs du passé m'entraînent en arrière; c'est la physionomie du Mont-Cassin dans l'instant où nous sommes que je voulais fixer. Quand on approche de l'énorme carré de pierres, lourdement posé au sommet de ces pentes abruptes, on croit avoir devant soi un château féodal plutôt qu'une maison religieuse; tout confirme cette impression, les assises pleines et sans jour pour l'attaque, le portail qui défend l'accès de la voûte, les petites fenêtres irrégulièrement percées dans les hauts étages. Vue du dehors, la forteresse raconte bien qu'elle est ancienne, qu'elle a défié le temps et les hommes. Dès qu'on pénètre dans l'intérieur, rien ne révèle plus sa vénérable antiquité. Les bâtiments actuels datent du XVIIe siècle. L'église qui remplaça alors celle de l'abbé Didier est construite dans le goût pompeux des Italiens de ce temps, avec un grand luxe de marbres de

couleur, sous des voûtes peintes à fresques par Luca Giordano ou par ses élèves. Elle n'a de particulier que les stalles du chœur, d'un travail charmant et peu édifiant; les figures païennes qui se tordent sur les accoudoirs ne sont pas pour faire méditer des moines. Rien de gothique non plus, mais un très grand air de magnificence dans les immenses corridors, larges comme des nefs d'église, qui règnent aux deux étages sur toute la longueur du monastère. Les uns desservent les cellules, les autres ont été transformés en dortoirs pour les élèves du collège. Les fenêtres ouvertes à leurs extrémités encadrent des vues plongeantes sur la vallée, de lointains horizons de montagnes; merveilleux diorama qui change à chaque tournant et vient éblouir le regard dans la profonde perspective de ces galeries. Un peu partout, des cloîtres; les trois principaux sont juxtaposés devant l'église; leurs arcades supportent une terrasse, promenoir habituel des religieux. Sur cette face méridionale du couvent, une solution de continuité dans les bâtiments d'enceinte permet d'apercevoir toute la plaine pardessus le parapet de la terrasse.

Près du portail d'entrée, un escalier descend à de petites chambres, pratiquées dans l'épaisseur des soubassements cyclopéens; là se trouvaient, d'après la tradition, l'oratoire de saint Benoît et

les cellules de ses premiers compagnons. On vient de restaurer ces chambres; des bénédictins allemands les ont décorées de fresques d'un style singulier. Ils ont combiné les traditions d'Overbeck avec des réminiscences égyptiennes, des emprunts faits aux hypogées de Thèbes et de Memphis; sous les frises de lotus, les personnages de l'hagiographie chrétienne sont emprisonnés dans les roides attitudes des Anubis ou des Ammon. L'idée n'est pas banale, l'exécution a de l'habileté.

Quinze profès et quelques frères convers habitent ce monastère, qui pourrait loger une armée. Démesurée pour le petit nombre, la demeure le serait encore plus pour leurs modiques ressources, si le Mont-Cassin n'était aujourd'hui un monument de l'État. La sécularisation des biens monastiques a dépouillé la communauté de sa maison en même temps que de ses derniers domaines; les moines sont tolérés à titre de gardiens dans ce qui fut leur église, leur bibliothèque, leurs archives. Ce ne sont pas des moines fainéants, comme on va le voir. En plus des offices prescrits par la règle et des publications savantes qui sortent de leur imprimerie, ces 15 hommes ont sur les bras la direction d'un collège et d'un séminaire. Chacun de ces établissements compte 80 élèves environ. Le gouverne-

ment a confié à leurs soins l'observatoire météorologique installé sur ce sommet. Enfin, ils forment le chapitre de l'évêque-abbé et doivent vaquer aux affaires diocésaines. Par une anomalie peut-être unique aujourd'hui, les abbés du Mont-Cassin ont gardé tous les droits effectifs attachés à l'anneau ; ils continuent d'administrer leur ancien diocèse, ils reçoivent de l'État la mense épiscopale, au même titre que leurs frères des sièges séculiers. Et la circonscription ecclésiastique renferme 50 000 âmes, chiffre considérable pour l'Italie, où certains diocèses n'en comptent pas plus de 20 000 ; elle englobe des paroisses disséminées fort loin, jusqu'au fond des Calabres.

Hier, à la chute du jour, on a sonné la cloche, les religieux se sont précipités vers l'entrée pour recevoir leur père ; le prélat revenait de San Germano, où il descend le samedi pour donner audience à ses ouailles. Le successeur de tant d'abbés qui chevauchèrent sous la cuirasse était pacifiquement monté sur son âne; deux moines, ses grands vicaires, le suivaient sur des montures pareilles. Le cortège et la réception qu'on lui fit avaient un air naïf d'autrefois. Par un singulier enchaînement de fortunes, Mgr d'Orgemont appartient à une famille de protestants français, émigrée après la révocation de l'édit de Nantes, passée au service de Naples, revenue au catholi-

cisme. Un autre de nos compatriotes a pris ici l'habit de Saint-Benoît; ce jeune religieux m'a obligeamment servi de guide durant mon séjour. Il portait dans le siècle un nom connu chez nous, celui d'un prince de l'Église qui suivit Charles X en exil ; Chateaubriand a gravé ce nom dans une page inoubliable des *Mémoires d'outre-tombe*.

Les élèves du collège se recrutent parmi les enfants des familles napolitaines. Aux heures où on leur donne la volée, les cloîtres déserts se réveillent, emplis de cris et de gaîté; la bande joyeuse s'y répand, effarouchant les corbeaux qu'on nourrit sur le parvis, en souvenir des oiseaux familiers de saint Benoît. C'est le torrent de la vie qui remonte sur ces pierres moroses, rapportant son bruit et ses promesses, comme un défi à ces aînés qui n'espèrent plus rien d'elle. Les petits séminaristes ne sont pas moins turbulents; pourtant ils portent déjà la soutane et le tricorne; c'est étrange, ces garçonnets de douze ans qui rient à l'espoir de vivre, sous la livrée noire du renoncement.

Aujourd'hui, dimanche des Rameaux, d'autres hôtes viennent animer notre solitude. Dès l'aube, les paysans de la plaine sont montés en grand nombre, chargés de branches d'oliviers. Les femmes arborent le costume pittoresque de leur

province, tabliers de drap bleu, rouge ou vert, corsages bas ourlés d'un galon d'or, grands mouchoirs de toile ou de dentelle rustique pliés en carrés sur la tête. Ces contadines s'accroupissent par petits groupes autour des piliers, sur les dalles de l'église. Par les portes toutes grandes ouvertes, la lumière de midi entre à flots; elle rejaillit sur les battants de bronze et sur les parois de marbre, elle promène ses jeux éclatants sur les nuances vives des jupes et des *fazzoletti*, tandis qu'arrive à nous, des fonds sombres du chœur, la psalmodie des religieux qui chantent le drame de la Passion.

Le soir venu, les gens du dehors sont redescendus dans la plaine, les dortoirs de l'aile orientale ont repris les enfants sous leurs voûtes sourdes, le silence rentre dans sa maison déserte. A peine si l'on entrevoit par instants, dans le lointain des cloîtres ou des longs corridors inondés par la clarté de la lune, quelques ombres rapides et muettes, des robes noires qui surgissent brusquement et s'évanouissent de même au fond de ces blanches perspectives.

J'observe avec intérêt mon entourage. Deux traits me frappent surtout. On s'imagine volontiers le moine comme un homme d'allure oisive et de mine contemplative, tristement occupé à attendre l'éternité. Or les moines que je vois ici sont gais

et actifs. Nulle inquiétude, nulle concentration sur leurs visages; ils ont la paix souriante. Il faut croire qu'on sait bien l'étouffer, dans ce lieu, le grain d'amertume qui germe toujours, qui pourrit le bonheur dans le cœur du plus heureux. Avec cela, sans cesse en mouvement, pressés de quelque besogne : un chef d'industrie à son usine, un boursier à sa corbeille, ne sont pas plus affairés, plus ménagers du temps. J'éprouve d'abord quelque étonnement à voir les religieux regarder leur montre à chaque instant. Que signifient-elles pour eux, ces petites lances de fer, d'argent ou d'or, qui lacèrent notre vie, à nous? Notre pensée les tire sans relâche en arrière ou en avant, soit qu'elles emportent trop vite des lambeaux de joie, soit qu'elles courent trop lentement vers des promesses attendues. Mais les moines ne perdent ni n'attendent rien au jeu des heures. Elles leur ramènent les mêmes devoirs, aucune n'est menaçante ou souhaitée; une seule compte pour eux, la dernière, celle sur laquelle ils ont fondé tous leurs calculs. Je les entends ce soir qui tombent de la grande horloge et roulent dans le vide des cloîtres, monotones, mortes en naissant; et je leur retrouve le son étrange des heures qui descendent parfois d'un clocher sur le cercueil qu'on emporte hors de l'église; gouttes d'éternité, inutiles et de nulle signification pour celui-là qui a

plongé dans l'océan; parcelles absurdes du tout indivisible où il est entré.

Et pourtant les cénobites regardent leurs montres. Ceux-ci, il est vrai, ne sont pas des contemplatifs; par ce que j'ai dit de leurs occupations, on peut deviner que les heures sont trop courtes pour tout ce qu'ils ont à faire. Dom Piccicelli, le savant directeur des archives, me mène visiter son imprimerie. L'outillage est bien modeste; il ferait sourire de pitié nos maîtres imprimeurs. Une humble presse à bras, quelques casses, dans un coin de la bibliothèque; trois ou quatre jeunes garçons, recueillis et formés au couvent, composent et tirent sous la direction du père. Avec ces moyens rudimentaires, dom Piccicelli accomplit des tours de force; il imprime de volumineuses collations des anciens textes; sur des pierres qu'il grave lui-même, il tire des planches chromolithographiques, où il reproduit les plus délicates miniatures des psautiers et des évangéliaires. Ce bénédictin milanais est un artiste, et des plus inventifs; il a imaginé d'emprunter aux caractères lombards, sur les manuscrits des xe et xie siècles, tout un ordre de motifs nouveaux pour l'art ornemental. En s'inspirant des lettres capitales et des têtes de chapitres, il a composé un album de dessins qui figurait à l'exposition de Turin. Ce sont des modèles d'un même

style pour le céramiste, l'orfèvre, le verrier, la dentellière. Ces motifs sont peut-être moins nouveaux que le bon père ne le croit; beaucoup se rapprochent sensiblement de l'ornementation byzantine adoptée chez les Russes. La tentative est néanmoins d'un réel intérêt. Je feuillette un autre album qui reproduit en *fac-simile* des manuscrits de tous les âges, les plus précieux diplômes conservés dans ces archives. On voit que la mine d'or est en bonnes mains, en pleine et intelligente exploitation.

IV

Me voici dans la place, et dans les bonnes grâces du directeur des archives; c'est le moment de lier connaissance avec le Cremonini. On cherche, on m'apporte le codex qui renferme les leçons sur la nature du monde; et j'entame le déchiffrement de ces hiéroglyphes. Oh! les exécrables copistes du XVIe siècle! Nous voilà loin des calligraphes gothiques et lombards, des nobles onciales, des belles écritures lapidaires qu'on mettait tout à l'heure sous mes yeux. C'est un curieux phénomène, cette loi constante en paléographie, d'après laquelle le signe de la pensée s'altère et se néglige à mesure que la pensée se

fait plus riche et plus libre. Dans les textes des âges enfantins, l'idée est absente ou sommeille, la langue balbutie, la main est ferme et patiemment appliquée à son œuvre matérielle. Dès que l'esprit humain devient adulte, les idées s'éveillent, fécondent la langue, la main tremble et court, le travail remonte des doigts dans le cerveau ; le scribe, promu écrivain, méprise l'instrument dont il tirait naguère toute sa gloire.

J'avance péniblement, et je me demande si la lecture vaut toute cette peine. Des idées banales sous du beau latin fleuri. Un averroïsme dissimulé, destiné à faire valoir l'éloquence du discoureur et son audace de pensée. Il développe son texte à grand renfort de périodes cicéroniennes, en invoquant toute la nature à l'appui de sa thèse, avec des arguments choisis pour démontrer que toutes choses sont caduques, hormis l'esprit d'un savant qui a fait d'aussi bonnes études. Voici une description du printemps et une de l'hiver ; la rhétorique d'un sermonnaire qui s'enfle pour nous prouver cette vérité assez évidente : le néant de tout. On voit les jolis ruisseaux fuir dans la vallée, l'herbe se flétrir, les feuilles tomber, l'homme très petit et très sujet à périr sous les étoiles très grosses et qui changent pourtant, elles aussi. On voit cent autres redondances du même ordre, un peu usées depuis l'Ecclésiaste. On voit surtout le

professeur, confortablement installé dans sa chaire de Padoue, désireux d'attirer les doctes, les sénateurs, le beau monde, de charmer les oreilles délicates et de recueillir des applaudissements.

Deux petites lettres que je trouve un peu plus loin dans le manuscrit achèvent de me mettre en garde. C'est une correspondance entre le philosophe suspect de matérialisme et l'inquisiteur du saint-office à Padoue. Ce dernier signale au brillant universitaire les thèses qui ont ému la congrégation, il l'invite à les expliquer ou à les retirer; c'est dit en quelques mots péremptoires, clairs et secs comme un pétillement de fagots. Cremonini répond en phrases embarrassées, il explique, il commente, il rétracte sans rétracter. On devine les deux sentiments qui l'agitent, nous les connaissons bien! Qu'on suppose un professeur populaire du Collège de France, sous un régime de compression; il est mis en cause par son ministre pour avoir taquiné le pouvoir et flatté la jeunesse libérale, libre penseuse; il veut garder la faveur et les ovations de celle-ci, mais il n'entend pas perdre sa place et sa feuille au budget; le pauvre homme écrirait du même style au grand maître de l'Université. Décidément, ce Cremonini n'est qu'un habile et un disert. Toujours l'odeur d'homme, toujours les belles idées

pures changées en grosse monnaie ou en paillon, dans la main du saltimbanque intelligent qui les exploite pour en tirer profit ou vanité! Ce n'était pas la peine de venir jusqu'au Mont-Cassin pour y chercher un nouveau cas de cette simonie.

Je rends le manuscrit à la poudre où il moisissait, et je vais sur la terrasse. Le soleil qui décline embrase le cirque des montagnes, la plaine s'endort dans une ombre chaude d'où montent des bruits calmés. Quelques moines regardent en bas, accoudés sur le parapet. A quoi pensent-ils, ces noirs compagnons, les yeux fixés sur le petit coin de mer qui brille là-bas, ouvrant à l'imagination les chemins du monde? Comment leur esprit est-il fait, pour demeurer toujours au port sur une ancre immobile? Il n'a donc pas ces voiles folles, brusquement gonflées par tous les vents du large, qui arrachent le nôtre au repos? Parmi ceux que le soir trouve là, il y en a de vieux, il y en a de jeunes. Passe encore pour les vieux; s'ils ont quelque regret de la jeunesse perdue sans avoir connu la vie, de la sainte avarice qui leur a fait placer tout leur bonheur sur les biens célestes, ils peuvent se dire qu'à cette heure le gain de la partie serait égal dans toute autre condition; à leur âge, qu'on soit du siècle ou du cloître, l'ardeur de vivre et les illusions s'affaissent, comme tombent, la nuit venue,

les pavillons et les flammes d'un vaisseau de combat.

Mais ce jeune religieux qui est à côté d'eux? Il respire les parfums que les fleurs d'avril envoient timidement sur la terrasse. Est-il possible que sa jeunesse, prisonnière inutile, ne remue pas dans son cœur, et qu'il ne regrette pas ces amours d'attente, pauvre apprentissage de l'amour éternel? Je ne sais. Si quelque défaillance lui est venue, rien ne la trahit; la souffrance est enfouie dans ce cœur comme une chair morte sous le marbre. La cloche sonne l'office; d'un geste rapide, il ramène le capuchon du froc sur ses yeux, qui erraient dans la plaine; il les relève, les tourne vers son église et, au-dessus, vers le ciel. La prière l'appelle, il s'empresse, il sourit.

Et tous ces gens-là n'ont pas lu le Cremonini. Mais la vérité que le professeur commente médiocrement, ils la savaient avant lui, ils la démontrent et la pratiquent. Je ne m'étais pas trompé en venant chercher au Mont-Cassin cette leçon philosophique : je m'étais seulement trompé de livre. Voici les philosophes qui la donnent, et depuis bien des siècles, depuis leur premier instituteur. Dans le préambule de sa règle, saint Benoît passe en revue les diverses classes de moines. Il met au premier rang la forte milice des cénobites; il mentionne au dernier les *gyro-*

vagues, ces moines vagabonds qui errent d'un monastère à l'autre et ne peuvent se fixer, parce qu'ils sont indisciplinés de cœur et d'esprit.

Le Cremonini, et moi qui viens de le lire, et nos pareils qui me liront, nous sommes tous des gyrovagues, dispersés sur les choses vaines. Pour sentir notre infériorité, il suffit de regarder vivre les cénobites, comme je l'ai fait ici durant quelques jours. Ceux-là ne formulent pas en beau langage la théorie du grand rien et de la grande fuite des apparences; ils la prouvent en renonçant au néant du monde. Et ils ne concluent pas au pessimisme. L'aphorisme du rhéteur de Padoue, cruel et mélancolique pour nous, est pour eux un motif de joie; il justifie leur sacrifice, il confirme leur espoir. Ce que nous professons tristement, ils le pratiquent avec allégresse, ayant établi leur demeure au-dessus de ce monde « qui n'est jamais, qui ne fait que naître et mourir à chaque instant ».

Avril 1887.

A RAVENNE

Journées de mai passé.

... La mer meurt doucement, sur des terres basses, au bord de la route, d'Ancône à Pesaro, de Pesaro à Rimini. La vie se fait rare; des petits havres de pêcheurs, où quelques familles nettoient leurs filets sur la grève. Des hommes, plongés à mi-corps dans la vague, vont rejeter ces filets au large. Devant eux, les voiles rouges, brûlées par les soleils, se hissent le long des mâts, s'envolent dans l'éveil du matin. Les premières levées fuient déjà là-bas, au fond bleu de l'Adriatique, vers la Grèce qui les appelle sous l'horizon. Ma pensée fuit de conserve, allègre aux jeunes lumières de l'aube, oublieuse des lourdes ancres engagées ailleurs; et je continue de les suivre, les barques

disparues, dans les profondeurs de la mémoire où se prolonge cette mer, sur ces eaux grecques où j'ai perdu tant d'anciens jours.

A Cesenatico, la ligne s'écarte de la plage. Les terres riveraines de l'Adriatique ne porteraient pas plus loin une voie ferrée. Au delà, le limon charrié des vallées lombardes et romagnoles a gagné sur les flots une vaste maremme, jusqu'aux embouchures des grands fleuves, du Pô et de l'Adige. Francesca dépeint dans une belle et forte image ce sol aventuré parmi les eaux; elle montre à Dante « sa terre natale assise sur la *marine*, là où le Pô descend avec ses tributaires pour trouver enfin la paix dans la mer [1] ».

La voie coupe des canaux, entre des rizières et de grasses moissons, à travers un pays plat, une sorte de Flandre verte, humide. Au loin, les hautes cimes de quelques pins parasols, échappés à la destruction de la Pineta, rappellent seules l'Italie. Le train s'arrête, on descend sur une place déserte. Roulée dans ce linceul de verdure, une petite ville aux tons rouillés, vide, silencieuse, émerge comme un objet antique et hors d'usage, avec l'air d'une vieille de l'autre temps qu'on oublia d'ensevelir.

1. Siede la terra, dove nata fui,
Su la marina dove 'l Po discende
Per aver pace co' seguaci sui. (*Inferno*, v.)

C'est Ravenne, la douce morte, la Byzance occidentale.

Ici vinrent expirer, s'anéantir et reposer enfin les plus grandes âmes que l'humanité ait connues, l'âme de Rome, l'âme de Dante; ici elles ont trouvé la paix, comme le fleuve voisin dans la mer. Par un caprice inattendu de l'histoire, la vie civilisée s'est concentrée un instant sur ce point, avant sa longue éclipse en Europe. C'était au moment de la confusion barbare, du déchirement entre l'Occident et l'Orient, pendant la carence d'un pouvoir universel; la Rome impériale agonisait, la Rome chrétienne élaborait lentement ses destinées futures. Les formes vaines de l'ancien empire se maintinrent dans ce dernier refuge; Ravenne fut capitale de l'univers : la préfecture délaissée au bord du Tibre lui obéit. Les aigles se posèrent un jour sur ce rivage, comme de lourds oiseaux émigrants qui battent de l'aile et tournoient, avant de prendre leur vol par-dessus la mer. Ce qu'on voit ici, est-ce un débris latin ou un promontoire avancé de l'Orient? On ne sait, on se demande de quel côté du golfe il faudrait situer historiquement cette ville hybride. Je l'appelais plus haut, on l'a appelée mille fois : la Byzance occidentale. Ce nom implique un choix arbitraire entre les deux mondes qui se mêlèrent dans le creuset. Tout y raconte des transforma-

tions d'éléments : l'art païen devenant chrétien, l'Auguste italiote devenant Grec, les rois barbares s'essayant au rôle de Césars, ébauchant le saint-empire de Charlemagne et de Barberousse. De quelque nom qu'on la nomme, Ravenne demeure aujourd'hui ce qu'elle était à cette heure indéfinissable; on y revit le VIe siècle de notre ère.

Tout s'est retiré d'elle, la vie et la mer. L'Adriatique est à 10 kilomètres du faubourg que ses flots baignaient sous Justinien. L'histoire a quitté de même l'abandonnée. Les siècles ont monté sur elle avec ces terres d'apport étranger, où il faut chercher à deux mètres de profondeur l'ancien sol et les socles des colonnes. Enlizée par ce double travail de la nature et du temps, la ville des exarques s'est conservée presque intacte, pareille aux cités pharaoniques dans les boues du Nil. Gardienne de mausolées fameux, Ravenne est la tombe des tombes. Néanmoins, je ne comprends pas de quels yeux l'ont vue tous les voyageurs qui écrivent : Ravenne est lugubre, désolée... Ravenne n'est pas lugubre. C'est la douce morte. Il n'y a pas d'horreur autour d'elle, parce qu'il n'y a point de lutte de la vie contre la dissolution normale; parce qu'il n'y a presque rien de réel, dans ce fantôme d'un moment historique très lointain, et si étrange. Il n'y a que de la paix,

avec un charme infini, sur ces cendres si peu troublées.

Dix-huit mille âmes, me dit-on, en comptant l'agglomération rurale. Sur le cailloutis des rues étroites, on entend pousser l'herbe. Entre dix heures du matin et cinq heures du soir, à peine si vous croisez quelques passants; ils frôlent les murs roussis des églises, des cloîtres, des palais aux fenêtres aveuglées. Ces demeures seigneuriales, hautes et vastes comme les aimait l'Italie de la Renaissance, sont veuves d'habitants. Mais quelles ombres y reviennent! Voici le palais de Guido da Polenta, où fut recueilli Dante; le palais Guiccioli, où fut recueilli Byron. Un voile de poésie recouvre ce qu'il y a de farouche dans la mine de ces forteresses; comme le grand pied de vigne vierge qui tapisse de haut en bas l'une d'entre elles, mettant à ce coin de rue un sourire de grâce sur la face pâle de Ravenne. Par les porches béants, le regard plonge dans les cours; au fond, quelque triton de marbre s'ennuie sous les pariétaires, il ne pleure plus l'eau de sa fontaine. Chétives sont les autres maisons; de pauvres boutiques sous les arcades du marché, — les Ravennates doivent se fournir à Bologne pour tout ce qui n'est pas article de consommation populaire, — un port où trois ou quatre caboteurs dorment allèges sur le canal maritime, une station

de deux fiacres, sans plus, créée l'autre semaine par un arrêté du syndic. Des capucins, des mendiants, seuls maîtres de la rue durant les heures chaudes du jour; ils s'attroupent comme un essaim de mouches dès qu'un pas retentit sur le pavé; ils font un cortège imposant au promeneur, riant de bon cœur avec lui de leur nombre et de leur importunité; on en voit des grappes pendues le matin aux grilles de quelques familles aisées, à la façon des clients dans l'ancienne Rome; quand la dame du logis sort, ils l'accompagnent processionnellement à l'église. Dès que l'on s'éloigne du marché et des deux cafés où se brasse la politique locale, solitude, silence, sensation d'être dans un lit de pierre où le torrent humain a coulé, et qui demeure à sec, avec de minces filets d'eau stagnante.

Pour retrouver la vie, une vie chimérique, à la vérité, mais d'une extraordinaire puissance d'illusion, il faut la rechercher aux siècles où elle s'arrêta dans Ravenne; il faut entrer dans les basiliques, les baptistères, les mausolées. Là, sur les murs revêtus de mosaïques, se relève un peuple nombreux, avec ses princes, ses prêtres, avec les particularités de son existence. J'avais vu en Orient le peu qui reste du premier âge byzantin : des ruines, quelques figures échappées au crépi de chaux du Turc; mais l'Orient, trop bouleversé,

a mal gardé les souvenirs de cette époque, la plus mal connue, la plus radicalement effacée de l'histoire. A Ravenne seulement, on revoit au complet cette société de transition, encore maîtresse de la ville qui fut son berceau; dans le vide et le silence ambiants, elle tire l'esprit hors du présent, elle le reporte d'un saut brusque à l'heure qu'elle marque. Nulle part, sauf en Égypte, on ne ressent au même degré cette impression fantastique : la résurrection d'un morceau lointain d'humanité.

Chacun connaît au moins de nom les édifices fameux de Ravenne : San Vitale, Sant'Apollinare Nuovo, et l'autre temple du même vocable, Sant' Apollinare in Classe. Ce dernier, perdu dans les champs à cinq kilomètres de la ville actuelle, était jadis l'église du port et du faubourg maritime de Classis. Le faubourg a disparu, la mer a fui; la basilique, épave désemparée, est échouée dans une prairie au milieu des blés. Les restes de l'ancien hospice des pèlerins lui tiennent compagnie. Cet hospice reçut au moyen âge un hôte singulier, d'après l'inscription que je relève dans la nef sur une plaque commémorative. L'empereur Otton III, le plus romantique des Césars allemands avant ceux de notre temps, y vint de Rome pieds nus et y jeûna quarante jours sous le cilice. Attiré à Ravenne par son maître Gerbert,

alors archevêque de la ville, et par les préférences de sa mère, la Grecque Théophanie, Otton y conçut peut-être, devant les représentations de la splendeur byzantine, il y caressa certainement son cher projet, la reconstitution de l'empire romain d'Occident avec les lois et les usages de la cour de Justinien. En lisant sur le marbre l'inscription où Otton raconte son voyage, il me semblait reconnaître, dans chacun de ces mots ardents et mystiques, le son d'une haute parole d'aujourd'hui, familière à nos oreilles.

Les deux Sant'Apollinare offrent les dispositions classiques de la première basilique chrétienne. A San Vitale, ébauche de la Sainte-Sophie de Constantinople, un type nouveau apparaît sous l'influence orientale; partout la forme circulaire, coupole sur une rotonde, arcatures qui s'engendrent et se supportent. Entre la symétrie harmonieuse du rectangle païen et l'aspiration désespérée qui va tendre vers le ciel l'arceau et la flèche gothiques, Byzance intervient avec ses courbes trapues, avec le cercle où sa pensée maniaque et subtile tourne perpétuellement sur elle-même. L'âme antique se posait paisiblement à terre; la nôtre fuyait à tire-d'aile dans l'espace; l'âme byzantine ne monte un instant que pour se recourber et s'enchevêtrer dans ses replis.

D'autres monuments des ve et vi^e^ siècles arrê-

tent le visiteur à chaque pas qu'il fait dans Ravenne : les deux baptistères, celui des orthodoxes et celui des ariens, si bien conservés que l'on s'attend à voir les sectes ennemies sortir des portes pour en venir aux mains; la chapelle archiépiscopale; le mausolée de Galla Placidia, qui repose avec son frère Honorius et son époux Constance dans ce bijou funéraire. Les ténèbres y sont réchauffées et illuminées par le rayonnement de la mosaïque : sous cette voûte, le sombre azur constellé d'or reflète la douceur d'une vraie nuit d'Italie. Les architectes de Théodoric ont travaillé pour lui dans le même style. Le palais du grand roi goth montre encore quelques colonnes sur sa façade; Charlemagne transporta les autres à Aix-la-Chapelle. Le tombeau de Théodoric se cache à quelque distance de la ville, dans un joli nid de verdure; la lourde rotonde ressemble à une énorme carapace de tortue, tombée là sur le sol, à demi envasée dans le limon qui cède sous le poids de cette masse. La chapelle est vide; l'inquisition se souvint au XVIe siècle du monarque arien et fit jeter aux quatre vents les cendres de l'hérétique. Un vieux gardien cultive des œillets et des roses devant le sépulcre profané; nous lui demandons à voir la tombe du roi; il nous reçoit avec cette phrase, dite d'un ton solennel et navré : *Fu tomba, ma non è più tomba.* C'est un bon révo-

lutionnaire romagnol; il enrage, comme si son trésor eût été volé d'hier, contre l'inquisiteur qui lui déroba, trois cents ans d'avance, un cadavre aussi illustre que fructueux.

Le *Dôme* moderne suffit à la population ravennate; elle a déserté les basiliques, on y rencontre rarement quelque femme en prière. Pourquoi de nouveaux fidèles? La foule des anciens est là au complet, incrustée dans la mosaïque; elle se déroule partout, au cintre des voûtes, dans la corbeille des absides, sur les longues frises des nefs. Sous des noms de saintes et de confesseurs, chacune de ces figures est un portrait de l'époque; les plus reculés en date gardent un indiscutable accent de vie. On voit ici comment ce bel art atteignit son apogée et commença de décliner, durant une période de cent ans, de 450 à 550 environ. Au début, la chaude harmonie des tons et la vérité individuelle des personnages ne laissent rien à désirer; bientôt, la différenciation des visages apparaît moins prononcée, les corps se raidissent et s'ankylosent; on sent approcher le temps où ils ne seront plus que des cadavres pétrifiés, reproduits pendant une longue suite de siècles, jusqu'aux transcriptions machinales que j'ai vu faire encore dans les monastères du mont Athos.

Les plus anciennes compositions nous montrent franchement des modèles antiques revêtus d'attri-

buts chrétiens; au tombeau de Galla Placidia, le Bon Pasteur gardant ses brebis a la tête classique de l'Apollon Musagète. Aux deux baptistères, où le sujet central représente l'immersion de Jésus dans le Jourdain, le dieu du fleuve assiste à la scène; il faut bien nommer ainsi ce vieillard mythologique, avec son urne dans une main, son sceptre de roseaux dans l'autre. Peu à peu, le Christ vainqueur se débarrasse de cette gangue païenne. La semaine dernière, je regardais dans les catacombes de Rome les symboles timides sous lesquels le Dieu persécuté se dérobe aux yeux de l'orante : Jonas, Melchisédech, le sacrifice d'Abraham. Une pieuse habitude maintient dans les mosaïques de Ravenne ces figurations; mais, au-dessus d'elles, le Dieu triomphant prend aux clés de voûte sa place d'honneur et la figure rituelle que l'Orient lui conservera. Cependant, le roi du ciel doit partager l'empire avec le roi de la terre, l'héritier du divin Auguste; le personnage du Cosmocrator, trônant au milieu de ses cubiculaires, a presque autant d'importance que celui du Sauveur. La pensée de Constantin, l'équitable répartition de l'univers entre les deux divinités, inspire la main respectueuse du mosaïste.

Dans cet art qui n'a pas encore d'individualité bien acquise, tout parle d'éléments en fusion; idée païenne, idée impériale, idée chrétienne; beauté

classique et goût barbare de l'Asie. Le dessinateur se ressouvient parfois de la Grèce, quand il trace un profil humain; il recueille des motifs d'ornementation et des couleurs dans tout l'empire de son maître, de Pompéi à la Perse. La décoration qu'il met au fond de ses coupoles, avec ce fouillis d'arabesques d'or entre les paons bleus et les palmiers verts, ressemble déjà à un tapis de Chiraz plus qu'à une draperie classique; follement somptueuse toujours, et admirable de coloris.

Nous avons deux portraits de Justinien, d'époques différentes : l'un à San Vitale, l'autre dans une chapelle de Sant'Apollinare Nuovo. Le premier est d'un homme en pleine force, alerte, aux traits durs et accusés; dans le second, le Basileus aux joues pesantes, au regard éteint, est devenu un vieux légiste, un bureaucrate avachi sur ses dossiers. On pense aux deux types si connus que nous ont laissés les peintres de Bonaparte, le maigre consul, l'empereur alourdi. Vis-à-vis de son époux, Théodora se dirige vers un temple, entourée de ses femmes; les patriciennes portent leurs costumes de cour, des étoffes précieuses très variées de nuances, de tissu et d'ajustement. Les trois rois mages sont brodés sur un lé de la tunique de Théodora. On les voit représentés partout, dans les mosaïques de Ravenne, en tête des processions acheminées avec des offrandes vers le

trône de la Vierge. Les rois Gaspar et Balthazar, majestueux, bien drapés, munis de nobles barbes et de hauts diadèmes, ont la suffisance tranquille de personnages qui apportent l'or et l'encens, deux présents toujours bien reçus. Le roi Melchior, imberbe, chétif sous son petit manteau vert, est de mine plus naïve et un peu déconfite; comme il sied à un Arabe qui n'a trouvé dans son désert que ce maigre cadeau, la myrrhe, le parfum amer.

Ces tableaux nous rendent les usages et le mobilier de l'époque byzantine, dans les scènes bibliques figurées avec les accessoires de la réalité contemporaine. Nous pouvons étudier à Sant'Apollinare Nuovo un plan détaillé du palais impérial; et, en face, une vue du port de Classis. Des bateaux s'y balancent; ils ne diffèrent ni par la coupe, ni par la mâture, des barques qui attendent à cette heure leur chargement de riz sur le canal Naviglio. Pour le mobilier, les indications des mosaïques se vérifient sur les reliques conservées dans les sacristies : chaires de marbre et d'ivoire sculpté où s'assirent les premiers évêques de Ravenne, croix d'argent émaillé que l'on portait devant eux. — On peut sonner l'office, dans la tour isolée qui servait de clocher; les saints évêques Apollinaire et Maximien peuvent redescendre dans leurs basiliques et monter aux autels; l'empereur est prêt; rien ne manquera à

la cérémonie. Le peuple est là pour remplir les nefs; soit qu'il se précipite de ces frises où on le voit en effigie, soit qu'il ressorte de ces sarcophages rangés le long des murs, disséminés partout, dans les chapelles, au musée, à la Bibliothèque, et jusque sur la voie publique. Il y a autant de sarcophages que de maisons à Ravenne, tous du même type : le grand coffre byzantin, au toit de pierre massive, avec les premiers symboles chrétiens sculptés sur les quatre faces : la vigne, les brebis, les colombes buvant dans le calice. On lit sur le couvercle des inscriptions emphatiques ou touchantes; celle-ci, par exemple, répétée en grec et en latin sur le tombeau de l'exarque Isaac : « Suzanne, la compagne de sa vie, privée désormais de l'époux, soupire fréquemment à la façon d'une chaste tourterelle ».

Quittons les basiliques; je me suis promis d'être sobre sur l'archéologie. Ravenne a été maintes fois décrite et commentée dans les publications des savants, mon bref rappel n'apprendra rien aux gens instruits en cette matière. Je voudrais retenir et rendre ce que les savants n'ont pas toujours aperçu, l'âme de la douce morte; ils l'ont étudiée comme un fossile, sans se laisser gagner au charme de la calme enchanteresse. Ah! que les poètes l'ont mieux regardée, Dante, Byron, et les autres; eux qui ne peuvent parler

sans que le mot de douceur revienne à chaque instant dans leurs vers. Je voudrais fixer l'impression dominante qui demeure dans le regard, au sortir des basiliques. Il revoit passer ces interminables théories, comparées souvent aux Panathénées, de saintes, de vierges, de docteurs, de martyrs; personnes réelles d'autrefois, cheminant à la file sous les palmiers d'où pendent les fruits mystiques. Les blanches saintes, surtout, uniformément drapées dans leurs tuniques de lin aux plis raides, portant leurs couronnes dans les mains tendues d'un même geste, marchant de côté, le col penché, regardant de face le visiteur avec ces grands yeux dilatés... Ces femmes blanches qui se meuvent du même rythme, ces yeux immobiles qui convergent de là-haut sur les nôtres, leurs prestiges créent une obsession que l'on ne peut plus dissiper. Elles me poursuivaient partout, dans la solitude des rues muettes, dans l'atmosphère moite et vaporeuse qui baigne l'horizon des plates campagnes. La perpétuité du même rêve s'établit d'autant mieux que rien ne la trouble à Ravenne. Pendant les quelques jours que j'y ai passés, un journal ne m'est pas tombé sous la main; le monde turbulent, actuel, avait reculé très loin, son bruit n'arrivait plus ; rien ne détonnait sur le murmure affaibli du temps jadis. Une fois seulement, à San Vitale, le sacristain,

après qu'il eut débité son boniment sur Justinien et Théodora, crut être agréable en ajoutant : « Et Mme Sarah Bernhardt est venue ici, pour copier la robe; mais je ne l'ai pas vue, malheureusement je ne la connaissais pas... » L'information « bien parisienne » de ce curieux de gloire rendit une fausse note sous ces voûtes; comme si la grille du chœur eût grincé, en s'ouvrant, contre le marbre du bas-relief antique où un Neptune supporte le grand arc peuplé d'apôtres.

... L'autre soir, on m'a mené au théâtre de Ravenne. Une de ces jolies salles italiennes, claire, toute en loges du parterre au cintre. La troupe, nombreuse et fort convenable, donnait dans un décor de quatre sous *I Pagliacci*, l'opéra à la mode qui fait son tour d'Europe; comme M. Mascagni, M. Léocavallo relève contre Wagner le drapeau de la musique nationale, simple, bonne enfant, tantôt bouffe et tantôt sentimentale. Le théâtre était plein, les loges garnies de femmes parées, les petites places bourrées de peuple; un public *appassionato*, amusé, applaudissant à tout rompre. Théâtre, troupe et public, nous ne voyons pas mieux dans une de nos grandes villes, à Marseille ou à Bordeaux. Décidément, on ne changera pas cette race, amoureuse de plaisir et de musique; elle peut se priver de tout dans un pauvre endroit, suspendre toutes les fonctions de la vie; il lui

faut sa joie favorite, elle se l'arrangera avec rien et en fera quelque chose. — Mais d'où sortait tout ce monde? Quel miracle avait fait jaillir du désert ce flot bouillonnant? La petite morte, que j'avais vue dans le jour dépeuplée, indigente, taciturne, comment avait-elle tiré de ses retraites tant d'élégances et d'êtres vivants? Mystère. Hallucination peut-être, cette Ravenne réveillée, et si invraisemblable, qu'il ne l'était guère plus d'y substituer la hantise accoutumée. Le peuple des mosaïques descend le soir dans cette salle; le cortège des femmes blanches s'est égrené dans ces loges. Elles reviennent là se remémorer les jeux du cirque; elles applaudissent le mime de leurs mains tendues; le plaisir ranime leurs prunelles immobiles, les fleurs d'offrande refleurissent à leur corsage. — Cependant, on me présente à des personnages qui semblent réels, M. le sénateur, M. le préfet, M. le syndic; ils tiennent des propos contemporains, ils parlent de la sécheresse inquiétante, des affaires locales et des générales, ils raisonnent les intérêts des princes. — Illusion. C'est le logothète, les curopalates, les compagnes de Galla Placidia! spectres échappés des sarcophages, larves attirées aux lueurs de la rampe pour jouir d'une fable, vaines et sensibles un instant, comme le son qui fuit du creux des violons. Nul autre moyen d'expliquer cette appa-

rition; puisque je n'ai pas trouvé trace de ces êtres nocturnes, le lendemain, dans la ville aux maisons closes...

Elle ne distrait même pas l'attention, comme toutes les autres cités d'Italie, avec ces chefs-d'œuvre enfouis dans la moindre bourgade par plusieurs siècles de peinture. Le seul peintre de la région, Luca Longhi, a laissé dans les églises des redites banales sur les thèmes de la décadence. Quelques autres ouvriers du temps ennuyeux passèrent ici, le Guerchin, Daniel da Volterra; des choses vues d'avance, partout. Je n'ai découvert au musée qu'un trésor, l'effigie tombale de Guidarello Guidarelli, guerrier ravennate. Je doute qu'après Donatello la première Renaissance ait rien produit de plus beau. L'homme de marbre est couché sur son suaire, le corps emprisonné dans la cuirasse et la cotte de mailles, la tête dans le heaume à la visière relevée. Il a trop combattu; indicible est l'expression de lassitude dans le sommeil, sur cette face monacale autant que militaire; elle dort, les paupières lourdes, la bouche entr'ouverte. La visière, les arcades des yeux et la puissante ossature des joues portent de tristes ombres sur les dépressions du visage. La tête penche de côté; par un artifice naïf du sculpteur, le gorgerin obéit à la flexion du col, son fer se plisse avec la chair

qu'il maintenait; comme si le métal de la cuirasse, lui aussi, était las de son dur service. Sur la poitrine, les fortes mains de soldat étreignent la croix de l'épée; la lame nue se glisse entre les jambes, serrée au corps, fidèle. Cette figure, admirable de naturel et d'austérité pensive, n'est ni connue ni reproduite, que je sache. Qui l'a faite? On l'ignore. A peine soupçonne-t-on qui était ce Guidarello Guidarelli; les chroniques ravennates signalent rapidement plusieurs partisans de cette famille, au xve siècle.

Ce fut l'époque où Ravenne parut se ranimer; la vie italienne, si farouche alors, lui mit au cœur quelques battements violents. Ils sont attestés par des inscriptions qui racontent sur les murailles les anciennes mœurs. Je lis sur une plaque, au coin d'une rue : « Ici François de la Rovère, duc d'Urbin, férit mortellement, dans un accès de colère, le cardinal Alidosio ». François était général des troupes de Jules II, et Alidosio légat de ce pape. Au sommet de cette société, le sang impulsif de l'Italie agissait alors comme il agit encore chez les *popolani*, quand ils s'entr'égorgent au sortir de la taverne, pour un mot. Et l'Italie tenait en ce temps la première place dans la politique, dans les lettres, dans les arts. Mauvaise leçon de morale. Il faut prêcher quand même la tolérance et le respect de la légalité, mais

convenir que ces vertus ne laissent pas de lustre. A la Bibliothèque, tandis que je regardais la précieuse copie d'Aristote qui est la gloire de cette collection, le bibliothécaire m'apporta le crâne d'Alidosio, échoué là; il me fit remarquer la belle profondeur des deux entailles de l'épée dans la paroi de l'occiput; et ses mains jouaient gaîment avec le crâne du cardinal assassiné, sur le vénérable manuscrit du sage grec.

De nos grandes batailles sous Ravenne, il reste peu d'indices. Dans la campagne, au bord du « merveilleux fossé » dont parle *le Loyal serviteur*, une colonne entre des cyprès désigne la place où tomba Gaston de Foix. Dans la ville, nul souvenir de notre passage. Si, un seul : une signature française, très belle. En entrant au baptistère de San Giovanni, je remarquai, sur la porte du monument de Justinien, une brève sentence gravée dans la pierre qui fait linteau :

En espoir Dieu.

Personne ne put m'expliquer l'origine de cette devise française, ni me dire par quelle singularité elle avait subsisté là. Mais le tour vieilli du langage et la forme des caractères ne permettent qu'une supposition : c'est la signature de quelque compagnon de Bayard, au temps où les nôtres furent maîtres de la ville. Il me plaît que nos

exploits aient laissé cette trace unique sur le front de la morte : trois mots, entre les milliers d'inscriptions pompeuses qui couvrent en d'autres langues les pierres de Ravenne; le cri de notre race, vibrant et chantant clair sur toutes ces ruines : *En espoir Dieu.*

Une seule ombre lutte ici de pair avec la grande ombre de l'empire romano-byzantin, un seul nom contre-pèse tant de noms illustres; l'ombre et le nom d'un homme; mais cet homme fut Dante. Le petit édifice où il repose, assez banal d'architecture et de décoration, s'élève à l'angle du cloître des Franciscains, près de la maison hospitalière de Guido da Polenta. Le poète qui se comparait, lui et son maître Virgile, à deux frères mineurs marchant l'un derrière l'autre sur le chemin, voulut être enseveli dans ce cloître, sous l'habit de Saint-François; ce cœur si fier éprouva l'humble et ardent désir des religieux mendiants : être foulé aux pieds dans sa couche par les frères survivants. Ses os furent trouvés par hasard dans une excavation, en 1865, l'année même du jubilé dantesque. On montre au musée la petite caisse de bois qui les contenait, avec cette mention du XVIe siècle : *Ossa Dantis.*

J'ai parcouru un gros volume où sont racontées par le menu les tribulations de ces pauvres os. Pourchassés d'abord par la haine, ensuite par

l'admiration, perdus, découverts, reperdus, retrouvés, déménagés sans pitié, il semble que le bien des morts, la paix, leur soit à jamais refusé, et qu'un décret unique les condamne à poursuivre éternellement les voyages souterrains commencés par le poète de son vivant. Florence, la marâtre, a vainement revendiqué la dépouille du fils qu'elle avait voulu brûler vif. Ravenne l'a gardée, elle a bien fait. Nul lit d'oubli n'est plus sûr et plus profond. C'est ici que le grand lutteur a enfin détendu ses ressorts; poète, soldat, politique, diplomate, il les avait fatigués à toutes les peines. Lui qui les comparait si bien, ces ressorts de l'âme, à la cime des forêts, quand elle se relève par sa vertu propre après le passage des vents [1], il renonça, chez la douce morte, à les bander de nouveau; il n'y trouva que la force de bien finir. Ici lui apparurent les visions sereines; il composa dans Ravenne *le Paradis*, plein d'allusions aux particularités locales; il y vécut parmi les bienheureux, avec sa Dame. Ici, dit-on, sa fille fut élevée dans un couvent de la ville; la rue qui mène à cette maison s'appelle encore *via Beatrice Alighieri.*

Comme j'étais dans la chapelle du poète, une jeune femme y entra; une personne de condition

1. Come la fronda, che flette la cima
Nel transito del vento, e poi si leva
Per la propria virtù che la sublima... (*Paradiso*, XXVI.)

très modeste, à juger par l'apparence, étrangère à la ville où l'appelait quelque affaire, et qui en profitait pour accomplir ce pèlerinage. Elle m'interpella avec son rire sonore d'Italienne, mais en mettant dans ses paroles toute la conviction sérieuse que pouvait comporter sa nature : « *Signor inglese* — tout voyageur est un Anglais, — savez-vous où vous êtes? Au centre de l'Italie! » Je répondis, comme je le pensais, qu'elle se trompait, et que nous étions au centre de l'humanité. Car je crois bien qu'ici plane l'âme la plus forte et la plus tendre [1] qui ait jamais parlé un langage humain. Rien n'est touchant comme la dévotion de ce peuple pour cette mémoire; rien n'est raisonnable comme l'instinct avec lequel il discerne, entre toutes ses gloires, la plus efficace pour la patrie. Son origine, son vrai lien national, la légitimité de ses droits à l'existence, il rapporte justement tout cela aux écrits de l'homme qui a créé l'idiome, l'esprit, l'idéal politique de la race.

Les plus pauvres gens le sentent confusément, ils viennent à cet autel comme ils vont à celui de la Madone. Un registre de souscription pour le monument de Dante est ouvert sur une table; il

1. ... Io mi son un che quando
Amore spira, noto; ed a quel modo
Ch'ei detta dentro, vo significando. (*Purgatorio*, XXIV.)

se couvre de petits noms, suivis de petites sommes, les oboles du cœur.

Car Ravenne est un peu honteuse du médiocre abri qu'elle offre à son grand mort. Elle voudrait y substituer un mausolée digne de lui. Tout récemment, en 1888, la ville lança un appel au monde entier, en commençant par les souverains. Un seul répondit aussitôt, le plus pauvre, le prince dépouillé : Léon XIII envoya 10 000 francs pour Dante. Les autres monarques ne répondirent pas. Cela se conçoit, ils ont des soucis plus pressants. Les particuliers ne répondirent pas davantage. Je suppose que l'idée n'a point été présentée d'une façon très pratique; autrement l'indifférence du monde serait incompréhensible. Il y a des Anglais originaux et des Américains richissimes qui servent de tous leurs moyens des gloires bizarres. Il y a des financiers opulents qui se servent d'elles, au prix d'un sacrifice. Il y a des testateurs qui imaginent des legs importants pour les fondations les plus inattendues. Il y a des célibataires épris de littérature qui multiplient les prix aux académies, lesquelles, je le dis en cachette, sont quelquefois plus embarrassées qu'heureuses de certains dons mal affectés. Et il ne se trouverait point, parmi les affligés de richesse que Dante a consolés, des bienfaiteurs reconnaissants au suprême bienfaiteur des esprits? Si ces lignes pouvaient

passer sous les yeux d'un donateur perplexe, en quête d'un bon placement sur une gloire de tout repos, si elles avaient le bonheur de l'intéresser au vœu de Ravenne, je n'en aurais jamais écrit de moins inutiles.

Faute de mieux, je me suis demandé pourquoi la ville ne consacre pas à l'Alighieri le tombeau vide de Théodoric. Le monument est antique, illustre, imposant; la paix et la poésie y tombent des massifs d'arbres environnants; le parfum des œillets et des roses y monte du jardin qui en ouvre l'accès. Et s'il était permis d'inscrire sur la tombe de Dante d'autres vers que les siens, on pourrait graver au bas d'un pilier le vers que ces mêmes lieux suggéraient à Byron : « Les tombeaux héritent des tombeaux. »

Celui-là aussi vint s'abattre à Ravenne, au bout de son vol,

> Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce.

Pendant les derniers temps de son séjour, nous disent les biographes, « Byron n'attendait plus rien de sa destinée... Tout en lui portait l'empreinte de la résignation de caractère, de ce muet découragement de l'homme qui finit par s'abandonner à son sort. » Il ne tenta plus de frivoles aventures; il ne passa l'Adriatique que pour aller chercher en Morée une occasion et une raison de

mourir, avec l'illusion d'être utile à de nobles idées. Il avait respiré cet air qui sollicite l'homme à se détacher du monde. Après une retraite dans ces limbes, où tout parle de la dissolution lente des plus fortes créations humaines, un Dante se persuade qu'il est bon de s'y coucher, pour s'endormir dans un bienheureux rêve; un Byron ne s'accorde un sursis, il ne rentre une dernière fois dans la vie, que pour aller se sacrifier à quelque grande cause désespérée.

J'ai parcouru la campagne aux portes de Ravenne. Elle complète ce qu'on peut appeler l'atmosphère morale de la ville. Elle a peu de caractère; on ne reconnaît plus l'Italie, avec ses paysages accidentés et individuels, avec la lumière nette qui les précise; on ne sait pas où l'on est, sous quelle latitude. Un ciel souvent opaque, une terre grasse, aqueuse, qui produit et dévore, des marais tièdes, semblables à la Hollande et au delta du Nil; partout des canaux où croupissent les herbes et les fleurs d'eau, des *nymphées*, comme ils disent, des bouquets d'iris et de nénufars jaunes. En terre ferme, quelques riches métairies bien cultivées. Je visite une grande exploitation; on y a installé un atelier de dentelles pour les petites filles. Ces enfants brodent leur point de Venise en chantant de concert le refrain traînant d'une chanson romagnole. Savent-elles l'origine de leur

travail délicat? Une Vénitienne avait reçu de son amant, matelot qui partait sur la mer, une algue marine qu'elle devait garder en souvenir de lui. Le navigateur ne revenait pas, la frêle plante séchait et s'émiettait; pour en conserver au moins quelques vestiges, la Vénitienne imagina de fixer sur une étoffe les fibrilles de l'algue avec le fil de son aiguille. Son cœur avait inventé la dentelle.

La couronne forestière dont Ravenne s'enorgueillissait, la célèbre Pineta, s'étendait naguère encore de la ville à la mer, couvrant de ses masses sombres dix lieues de côtes. Là aussi une grandeur historique s'évanouit : la forêt s'est dépeuplée comme la cité. Les vieux pins parasols ont succombé à quelques hivers trop durs. Il en reste de beaux rideaux déchirés, çà et là, sur les dunes; des fûts isolés se dressent à l'horizon, pareils aux colonnes épargnées dans la ruine d'un temple antique. Un sous-bois d'essences plus humbles a grandi à l'ombre des géants disparus. Pendant ces journées de mai, le hallier de chênes verts et d'arbustes épineux n'est qu'une immense corbeille de fleurs : aubépines, églantines, romarins, chèvrefeuilles emmêlés aux branches; genêts d'or rampant sur le sable, orchidées tapies dans l'herbe, nymphées flottant sur les mares obscures où les sources s'égouttent, dans les fraîches retraites du fourré. L'odeur d'Italie, ce fort parfum

des buis en sève qui domine tous les autres, se mêle aux senteurs marines et aux salubres effluves des pins. L'enchantement de la Pineta ravagée suffit encore à justifier le choix de Dante; c'est là qu'il a placé l'entrée du Paradis terrestre; c'est elle qu'il dépeint, « l'antique, la divine forêt épaisse et vivante, où le sol embaumait de toute part, où l'air doux, sans changement, touchait le front comme les coups légers d'un vent suave... Les oiseaux pleins de joie recevaient entre les feuilles les premiers souffles du jour, qui faisaient la basse de leurs chansons; tel ce murmure court de branche en branche dans la Pineta, sur le rivage de Chiassi, quand Éole lâche au dehors le siroco. » C'est le lieu que le poète assigne à sa première rencontre avec Béatrix; la Dame marchait sur l'autre bord d'un de ces longs fossés qui coupent en droite ligne la futaie, « où l'eau coule sombre, sombre, sous l'ombrage perpétuel [1] ».

Quand le promeneur perdu dans ce labyrinthe regagne la lisière et s'élève sur les dunes d'où

1. Voir toute la première partie du chant XXVIII, *Purgatorio*.

Vago già di cercar dentro et dintorno
La divina foresta spessa e viva...
. . . .
Tal, qual di ramo in ramo si raccoglie
Per la Pineta in sul lito di Chiassi,
Quand' Eölo Scirocco fuor discioglie.

l'on découvre l'horizon, un spectacle magique l'y enchaîne. Entre les arcades des grands pins, immobiles et noires sur l'étendue lumineuse qu'elles encadrent, une plaine indéfinissable, steppe, tourbière, marécage, déroule sa nappe vide jusqu'aux lignes incertaines de la mer; nul accident, nul mouvement sur ce désert, sauf une apparition fantastique : de larges voiles, aux tons vifs d'orange et de safran, se déplacent lentement à ras de terre, sans que l'on aperçoive les barques qui les portent dans les tranchées des canaux; mirage de plus, entre ceux que le rayonnement d'un air brûlant fait trembler sur les plans lointains de cette solitude.

Elle n'est habitée que par des mirages, la forêt où l'on peut errer des jours entiers sans rencontrer un être vivant; elle appartient aux créatures chimériques des poètes. Complices de cette nature favorable aux illusions, ils se sont emparés d'un lieu réservé aux seuls personnages de rêve. On ne s'étonnerait guère de rencontrer dans la Pineta la compagnie que Boccace y assemble, durant la cinquième journée du *Décaméron*, autour de Messer Nastagio degli Onesti. Ce jeune homme avait amené ici sa hautaine maîtresse et d'autres inhumaines, pour leur faire voir la chasse de la Dame trop cruelle. Un cavalier désespéré par cette dame s'était tué pour elle; en punition de

l'inhumanité qui avait causé un si grand péché, la coupable était condamnée à fuir éternellement dans la forêt devant son amant, qui la chassait comme une bête fauve, avec une meute de chiens. Chaque vendredi, le chasseur atteignait sa proie dans le même lieu, les chiens enfonçaient leurs crocs dans les chairs de la victime et la déchiraient en lambeaux; elle ressuscitait ensuite pour fuir à nouveau devant son persécuteur, nue, pantelante, telle que Nastagio l'avait rencontrée, un jour qu'il songeait tristement dans le bois. Aussi s'empressa-t-il de convier toutes ses connaissances au spectacle de cette torture instructive; elle inspira une terreur salutaire aux dames de Ravenne et, par la suite à toutes les lectrices de Boccace qui manquaient de condescendance; défaut dont on avait d'ailleurs rarement à se plaindre en ce temps-là.

Byron est le dernier qui ait suscité des fantômes sous ces arbres, durant les longues chevauchées où il se plaisait dans la Pineta. Il y a trouvé quelques-uns de ses accents les plus émus; les vers, entre autres, où il dépeint la beauté des soirs de Ravenne, telle qu'il put l'admirer souvent; telle qu'elle m'apparut aux dernières heures de mon séjour, à la place où le Naviglio côtoie la forêt. Sur la gauche, l'orbe rouge du soleil tombait dans les crêtes des pins; à droite, la lune

s'allumait, errante sur ce plateau de terres désertes où toute la paix de l'univers semble s'être doucement posée. Devant, à la perte de la route, on devinait le voisinage de la mer, invisible, endormie; l'air immobile, saturé de clarté, tardait à s'obscurcir; le silence des choses descendait jusqu'au fond de l'âme. Durant l'instant de lumière blanche et froide où il fait encore jour, où rien ne fait plus d'ombre, la douce morte se profilait là-bas, sur la campagne, comme un Campo-Santo très ancien; avec le poids de sommeil amoncelé sur elle par les siècles, avec son peuple de spectres, les femmes blanches, libres à cette heure dans l'espace, plus présentes sur ce paysage, plus obsédantes que jamais. Tout était conforme à la peinture du poète, elle me revenait à la mémoire :

Heure si douce du soir! Dans la solitude des forêts, sur le rivage silencieux qui borne le bois mémorable de Ravenne, dont les racines s'entre-croisent où jadis flottaient les ondes de l'Adriatique, jusqu'à la dernière forteresse de César; forêt verdoyante que les contes de Boccace et les vers de Dryden rendaient pour moi un séjour consacré; combien j'aimais et le crépuscule et tes ombrages!... *Ave Maria*, bénie soit cette heure charmante, bénis soient le temps, le climat, les lieux chéris où j'ai si souvent senti l'influence de ce moment se répandre sur la terre avec tant de charme et de douceur! *Ave Maria*, c'est l'heure de la prière. Ave Maria, c'est l'heure de l'amour [1].

1. *Don Juan*, ch. III.

Quelques tours de roue de la locomotive, et la douce morte, ses forêts, ses basiliques, ses femmes blanches, tout s'efface derrière un voile de verdure. Les reliefs arrêtés des montagnes d'Imola rappellent aux réalités. Évanouissement soudain d'une improbable vision! D'ordinaire, si lointaine que soit la ville où le hasard nous a poussés, fût-ce aux confins de l'Asie ou de l'Afrique, le voyageur se dit, avec cet instinct humain qui lutte contre l'irrévocable : J'y reviendrai peut-être. — Au sortir de Ravenne, ces mots paraîtraient insensés. On ne la quitte pas, elle vous quitte; c'est elle qui s'enfuit dans son passé; la vision légère n'aurait pas le pouvoir de se renouveler. Pour réagir contre ce doute du réel, contre ce sentiment d'évanescence et de fluidité qu'elle insinue dans l'esprit, il faut emporter dans le dernier regard la seule pierre qui parle de vie parmi ces tombeaux : la pierre française du baptistère, avec sa devise de réconfort : *En espoir Dieu!*

Juin 1893.

CATHERINE SFORZA[1]

Les paysans de l'Apennin qui vivent sous la tour ruinée de Piancaldoli assurent qu'on en voit sortir, la nuit, une femme belle et terrible; elle court les environs, une lance à la main, et jette des rais de flamme. Le meilleur temps pour la rencontrer est la veillée de Noël, à l'instant où la clochette sonne l'élévation de la messe de minuit. Des traditions semblables s'attachent à la plupart des donjons embusqués, entre Imola et Forli, sur les collines où vient mourir le versant septentrional de la chaîne apennine. La belle guerrière qui garde ainsi sa forte seigneurie sur l'imagination populaire, c'est l'ancienne maîtresse de ces

1. Pier Desiderio Pasolini : *Caterina Sforza*, 3 vol. in-8°. — Roma, Ermanno Lœscher e C°, 1893.

châteaux, la « madone de Forli », comme l'appelaient les Italiens de la Renaissance, Catherine Riario-Sforza.

Un Romagnol érudit et passionné pour sa province, le sénateur comte Pasolini, a fixé l'apparition qui hantait ses compatriotes; avec les documents épars dans toutes les archives d'Italie, avec l'iconographie dispersée dans les musées, il a élevé un laborieux et solide monument à la mémoire de Catherine. Visiblement épris de son héroïne, il a eu la constance de l'aimer en dix-sept cents pages. Au premier abord, ces trois énormes volumes ont l'aspect rébarbatif des tours où se défendait jadis la fière comtesse. N'ayez crainte, donnez l'assaut : vous trouverez derrière le rempart une des plus attachantes figures de l'histoire. C'est le moment où l'histoire n'est qu'un prodigieux et tragique roman d'aventures, pour tous les personnages en vue de la fin du XVe siècle; la fille des Sforza en a sa large part; toujours aux prises avec ces fauves magnifiques, lâchés en liberté autour d'elle, Catherine les dompte souvent, les domine et les résume. Dans son âme, éminemment représentative de l'âme italienne, les ressorts vitaux ont une puissance, et les combinaisons de sentiments un imprévu, qui déconcertent notre psychologie. En achevant le récit de cette vie tourmentée, nul ne taxera

d'exagération le cri qui échappe à la prisonnière du château Saint-Ange : « Si je pouvais tout écrire, le monde en demeurerait stupide ».

I

Pour s'expliquer la Dame de Forli, il faut entrevoir par delà son berceau la lignée de gens violents et hasardeux d'où elle sortit. Le premier de ces Sforza, Muzio Attendolo, l'ancêtre, n'était à la fin du siècle précédent qu'un paysan de Cotignola. Un jour qu'il piochait le champ paternel, des soldats passèrent et lui proposèrent de l'enrôler dans leur compagnie; Muzio lança sa pioche sur un chêne, s'en remettant au sort de partir si elle s'accrochait aux branches, de rester si elle retombait à terre. La pioche ne retomba pas : Muzio partit pour chercher fortune avec les condottieri. Ils lui donnèrent le sobriquet de Sforza, parce qu'il était le plus forcené d'entre eux. Bientôt capitaine de grosses bandes, amant de la reine Jeanne de Naples, il devint riche et fameux au service des papes et des rois, il saccagea l'Italie et périt le soir d'une bataille gagnée, devant Pescaire, en traversant le fleuve à la nage. Deux fois on vit ses gantelets de fer se rejoindre au-dessus de l'eau dans un geste de prière; puis l'aventurier

disparut de ce monde comme il y avait surgi, brusquement : son corps ne fut jamais retrouvé.

Celui-là était resté manant, rustre d'allures et de mœurs; sa fortune hâtive n'avait affiné ni ses dehors ni son esprit. Mais la race se créait vite, alors. Son fils, Francesco, le héros de la famille, fut un seigneur magnifique autant que redoutable. Il épousa Blanche-Marie, unique héritière des Visconti : il prit Milan en 1450, fit de son duché un des États puissants dans l'Italie, et mourut en 1466, laissant une haute renommée de bravoure et de politesse. Francesco, disent ses biographes, était l'idéal du guerrier et les délices de la bonne société : il honora la religion, maintint la justice, et eut dix fils naturels. — Chez le troisième Sforza, Galeazzo, cette sève vigoureuse est déjà épuisée; l'audace et l'ambition de ses ascendants deviennent en lui inquiétude maladive, astuce, cruauté froide. Il fit mourir de chagrin — par le poison, disent quelques-uns, — sa mère Blanche Visconti. Il tyrannisa ses sujets, et les poignards qui devaient le frapper ne tardèrent pas à s'aiguiser contre l'épée trop courte du prince.

L'âme du sauvage Muzio et du grand Francesco était passée tout entière dans la petite-fille qui allait porter seule le poids du nom de Sforza et lui donner un nouveau lustre. Elle naquit en 1463 d'une liaison de Galeazzo — il avait alors dix-

sept ans — avec une dame de Milan, Lucrezia Andriani. Suivant l'usage accepté dans ces cours italiennes, la duchesse Bonne de Savoie éleva Catherine et les autres bâtards de son mari avec la même affection, sur le même pied que les enfants légitimes.

La fille du duc de Milan était encore aux langes qu'on cherchait pour elle un grand établissement : il ne se fit pas attendre. Sixte IV venait de monter sur le trône pontifical; l'ex-capucin de Savone y apportait la politique du népotisme à outrance, et les mariages avantageux étaient l'un des moyens qu'il employait pour grandir ses neveux. Ce pape avait appointé l'union de l'un d'eux, Girolamo Riario, fils d'un batelier génois, avec Constance Fogliani, nièce du duc Galeazzo. Il faut tout dire, quand on veut peindre ce monde étrange, fou de cupidité, que fut l'Italie du *Quattrocento*. La fiancée n'avait pas onze ans; pressé de mettre la main sur la dot promise, le Riario accourut à Milan et réclama un droit qui ne se refusait guère alors, si l'on en croit les *Usi e costumi nuziali principeschi* de Pietro Ghinzoni; le droit *di passare ad un effettivo atto matrimoniale, anchè se la sposa era ancora bambina*. Galeazzo ne s'embarrassa pas de cette prétention; mais la mère, Gabrielle de Gonzague, défendit son enfant et rompit. Le duc, peu soucieux d'irriter le pontife

romain, proposa alors à Riario sa fille Catherine, qui accomplissait ses dix ans; à la condition que le pape constituerait les futurs époux vicaires souverains du comté d'Imola, objet d'un litige entre Milan et le saint-siège. Les accordailles furent conclues par les soins du cardinal Riario, frère de Girolamo; son ambassade éblouit Milan; elle répondit à la magnificence légendaire de ce favori de Sixte IV, qui dépensait huit cents ducats d'or pour couvrir de perles fines les mules de sa maîtresse.

L'enfant dont on disposait ainsi grandissait sous la protection de sa mère adoptive, l'excellente Bonne de Savoie. A peine avait-on assuré son avenir, que son père disparaissait dans une de ces catastrophes qui seront désormais pour Catherine les événements habituels de la vie domestique. A la Noël de 1476, le duc Galeazzo expirait sous les poignards des conjurés milanais, au seuil de l'église Saint-Étienne. Dans le tableau animé qu'il fait de cette scène, M. Pasolini met justement en relief un trait de caractère commun à tous les conspirateurs de l'époque, et qui est l'un des premiers effets de la renaissance classique : le singulier alliage dans leur esprit de la légende grecque et romaine avec la légende dorée du moyen âge.

Les assassins s'entraînent au meurtre du tyran

en lisant Plutarque. Un lettré qui tient école d'éloquence, Cola Montano, arme leurs mains par ses enseignements : les grands citoyens peuvent-ils naître et prospérer ailleurs que dans une libre république? Ces meurtriers se sentent en parfaite sécurité de conscience, parce qu'ils sont couverts par des exemples admirés dans les bons auteurs, Harmodius et Aristogiton, Brutus et Cassius. A cet égard, leur état d'esprit est tout semblable à celui de nos révolutionnaires du dernier siècle, tel que nous le rendent naïvement les Mémoires d'une Mme Roland. Mais ils ont de plus que ces derniers la foi italienne dans la protection des saints. Rien de curieux comme la déposition d'un des assassins de Galeazzo, l'Olgiati. Enflammé par la prédication classique de Cola Montano, ce jeune homme de vingt-deux ans est d'abord allé prier saint Ambroise, afin que le bienheureux soit propice à la grande entreprise qui rendra la liberté à la patrie; puis, avec ses complices, dans l'église où ils font la répétition du crime, l'Olgiati implore le protomartyr saint Étienne en faveur d'une action « si sainte et si louable ». Jusque sous le couteau du bourreau qui écartèle ses membres, il s'écrie : « L'œuvre sainte pour laquelle je meurs tranquillise ma conscience sur mes autres péchés... Sois ferme, Girolamo, la mémoire de ce que tu as fait durera toujours : la mort est cruelle, mais

la gloire est éternelle! » Le peuple fut ému de cette assurance; Machiavel en parle avec une admiration consentante aux sentiments qu'elle révélait. Pour ces hommes, le prix de la vie humaine est nul, le moyen qui la supprime indifférent; le mobile de l'acte, s'il est classique, décide seul un jugement favorable; et aussi l'exécution, si elle est élégante. — Cet égarement de conscience n'est-il plus qu'une curiosité historique? Avant de répondre, réfléchissons sur certains « gestes » contemporains et sur la complaisance croissante qu'ils trouvent dans notre dilettantisme.

Mûrie par cette tragédie, la jeune Catherine partait quelques mois après pour Rome. Elle recueillait sur la route les premières ovations de ses futurs sujets d'Imola. Le 25 mai 1477, tout un cortège de cardinaux venait recevoir aux portes de la Ville Éternelle l'épousée de quatorze ans; dès le lendemain, Sixte IV l'unissait solennellement à son neveu et la comblait de riches présents. Le vieux et rude franciscain avait passé sur le tard des austérités du cloître aux soucis d'une politique ambitieuse; il prit en affection particulière cette délicate enfant, que tous proclamaient déjà la plus gracieuse et la plus belle personne de l'Italie. Un portrait attribué à Marco Palmeggiani nous montre Catherine à l'âge de dix-huit ans, fine, sérieuse, d'une carnation éclatante

sur le visage aux traits encore incertains; les doigts graciles disposent des cyclamens dans une coupe. C'est la beauté un peu impersonnelle des types de madones préférés par l'école lombarde. Cette figure juvénile prendra bientôt, sur les tableaux, les fresques et les médailles, un profil plus accusé, des lignes nobles et volontaires; les yeux s'agrandiront, tant ils auront vu de choses effrayantes, le travail de la vie — et de quelle vie! — dégagera de la vierge timide une femme de passion et de combat, consciente de sa supériorité, de son doux et sombre pouvoir pour l'amour et pour la mort.

Durant ces années faciles (1477-1484) qui sont pour Catherine une fête brillante sans bonheur, elle est la souveraine de Rome. Nièce favorite du pape, épouse du capitaine général de l'Église, elle voit à ses pieds tout ce monde intrigant et corrompu; il porte au palais de la Lungara des adulations intéressées. Comment sort-elle de cette épreuve et que se passe-t-il dans son âme? Elle a vite jaugé son mari, ce vil et féroce Girolamo Riario, bête de proie et de rapines, uniquement occupé d'enfler à son profit le trésor de l'Église, qu'il dépense en jouant aux dés sur l'autel du Latran, à cheval sur une châsse de reliques. Sixte IV adjoint au comté d'Imola la seigneurie voisine de Forli, enlevée aux Ordelaffi; il ferme

les yeux sur les exactions de son neveu, il appuie les entreprises perpétuelles de Girolamo contre les Orsini et les Colonna, jusqu'à laisser supplicier un de ces derniers qui réclamait contre le spoliateur; si bien que la vieille Colonna peut crier au peuple romain, en brandissant par les cheveux le chef sanglant de son enfant : « C'est la tête de mon fils! Et voilà la foi du pape Sixte! » Le pontife a tout donné à ce médiocre parvenu, sauf le discernement et l'art de commander; on eût pu dire de Riario ce que la plus spirituelle des Italiennes dira dans la suite d'un autre grand de la cour pontificale, qu'il n'attrapait jamais une idée, même par mégarde.

Cependant Catherine reste irréprochable dans sa conduite et fidèle à ce forban. A dix-neuf ans, elle lui a donné quatre enfants. Elle a vu dans son triste mariage une association pour de grands intérêts. Contrairement à l'ordre accoutumé, l'ambition devance l'amour dans cette âme virile. Du jour où elle a joint la vipère des Sforza à la rose des Riario, elle s'est promis d'incliner toute l'Italie devant l'écusson à ces armes. Le discernement et l'art de commander, c'est elle qui s'en chargera. Catherine n'a pas vingt ans, et déjà elle est pénétrée du dogme commun à tous ces personnages de la Renaissance : le pouvoir d'expansion indéfinie de l'individu. L'idéal sévère de cette

jeune femme, c'est celui que définit Machiavel : par la mise en œuvre d'une volonté ferme et le recours à l'astuce, l'homme peut vaincre n'importe quel obstacle pour atteindre son but; par la seule force mentale, il peut créer l'état de choses qui le conduira à la fin qu'il s'est assignée.

Cet homme se révéla dans Catherine dès le premier coup de la fortune adverse. Le 14 août 1484, Sixte IV mourait subitement. A l'instant, la renverse habituelle en pareille occurrence se produisait dans Rome; les rancunes, les haines longtemps contenues se déchaînaient contre les favoris et les tout-puissants de la veille. La populace forçait le palais Riario et mettait à sac les richesses, les meubles précieux; le sacré collège intimait au capitaine général, campé hors de la ville, l'ordre de rentrer avec ses troupes.

Tandis que le pusillanime Girolamo obéissait, Catherine fit ce qu'il aurait dû faire. Grosse de huit mois, elle monte à cheval, court au château Saint-Ange, se fait ouvrir la porte, prend le commandement, baisse les herses, et déclare qu'elle ne rendra pas la citadelle tant qu'on n'aura pas confirmé les Riario dans tous leurs fiefs et charges, tant qu'on n'aura pas soldé les sommes dont ils se disent créanciers. Intimidés par cette endiablée, les cardinaux refusent de s'assembler en conclave avant que leur sécurité soit assurée par la

reddition du château. On négocie, on parlemente; Catherine trouve moyen de renforcer secrètement sa garnison. Convaincu qu'elle ne cédera pas, le sacré collège lui délègue huit prélats qui prennent en bonne et due forme, au nom du futur pape, tous les engagements qu'elle demande. Alors seulement elle permet au conclave de s'ouvrir, et le cardinal Cibo est élu sous le nom d'Innocent VIII. Munis de toutes les sûretés nécessaires, les Riario abandonnent Rome, qui leur sera désormais hostile, et vont s'établir dans leur seigneurie d'Imola.

II

C'est là, sur ce petit théâtre, que Catherine déploiera pendant quinze ans toutes les ressources d'une grande politique pour louvoyer entre les ligues italiennes, toute l'énergie d'un héros pour dompter les séditions et résister aux sièges en règle. Elle y demeura bientôt souveraine unique. Les gens de Forli étaient travaillés par les partisants de leur ancien seigneur Ordelaffi, par les émissaires d'Innocent VIII et de Laurent de Médicis; le Florentin ne pardonnait pas à Riario la part que celui-ci avait prise dans la conjuration des Pazzi, il lui redevait depuis dix ans un coup de poignard, et l'on sait que ces dettes ne se pres-

crivaient pas en Italie. Le mécontentement provoqué dans le peuple de Forli par une aggravation de taxes fournit un prétexte à la conspiration; elle couvait chez les Orsi, l'une des principales familles de la ville. Le drame se déroula suivant les règles d'un scenario qui devient monotone, à force de se répéter dans les histoires de cette époque. Un soir que le comte Girolamo prenait le frais à la fenêtre de son palais, les chefs du complot, introduits dans la salle, l'abordèrent avec courtoisie : quelques minutes plus tard, le Riario, dépêché par leurs dagues, précipité sur la place, était déchiré par la populace aux cris de : Liberté!

La comtesse reposait dans la chambre voisine. Avec sa décision habituelle, elle se lève, et tandis qu'on traîne le cadavre de son mari par les rues, tandis que les conjurés s'emparent de ses enfants, elle se jette dans le donjon de Forli, commandé par un homme à elle, et tourne ses canons contre la ville. La situation de Catherine était critique; avec une petite garnison, et peu sûre, elle devait tenir tête à un peuple soulevé; et les révoltés avaient contre cette mère la meilleure des armes : ils étaient maîtres de ses six enfants, dont deux en nourrice, et de sa jeune sœur. Dès qu'ils virent leur dame résolue à se défendre, les Orsi poussèrent au pied du rempart ces malheureuses petites créatures; ils excitèrent les cris et les pleurs

des orphelins qui imploraient grâce; un atroce marchandage commença. Ici se place l'épisode légendaire qui a contribué plus que tout autre à fixer la figure de Catherine Sforza dans la mémoire des Italiens.

Selon la version acceptée par les chroniqueurs du temps, elle serait venue en personne parlementer sur la muraille; aux sommations des Orsi, aux menaces de mort dirigées contre les fruits de ses entrailles, la fière héroïne aurait répondu d'un geste et d'un mot : relevant brusquement ses vêtements, elle aurait crié à ses bourreaux : « Regardez, imbéciles ! Ne voyez-vous pas que je suis bâtie de façon à en faire d'autres? » — Un trait si conforme aux souvenirs de l'antiquité classique, et qui semble emprunté aux histoires des matrones romaines, devait faire fortune dans l'imagination théâtrale des Italiens de la Renaissance. La légende s'établit solidement; je crains qu'elle ne cède pas devant les recherches consciencieuses du biographe de Catherine. M. Pasolini s'efforce de prouver que la mère ne parut point, et que le commandant du château mena seul les pourparlers, au cours desquels cette boutade lui serait venue à l'esprit.

Un peu rassurée par l'intervention du légat pontifical, qui crut devoir prendre sous sa protection les enfants de Riario, la comtesse pressa son oncle,

Ludovic le More, de lui envoyer un secours de Milan. Ce secours arriva enfin; les rebelles levèrent le siège du donjon et prirent la fuite. Rentrée en possession de sa ville et de ses chers petits otages, Catherine fit saisir les principaux conjurés dans les retraites où ils s'étaient réfugiés; l'un après l'autre, le bourreau Babone les jeta au bout d'une pique, par la fenêtre d'où ils avaient précipité Girolamo, à la canaille qui lacéra leurs corps comme elle avait fait naguère celui de son seigneur.

Le seigneur, maintenant, c'est Catherine. Je ne suivrai pas le comte Pasolini dans tous les détails de ce gouvernement si ferme et si avisé. La Madone de Forli dépense des prodiges de diplomatie pour défendre son petit État, convoité par tant de grands voisins, placé au nœud d'un réseau de ligues et d'intrigues changeantes. Elle s'appuie sur Milan, sur Florence, elle se maintient contre Venise, le pape, les Français. La cour d'Imola devient un des centres diplomatiques les plus actifs de l'Italie; on y va chercher les conseils d'une personne si réputée pour sa sagesse. Machiavel y vint, et il remporta de sa légation une haute idée de la jeune comtesse. Elle semblait au-dessus de l'humanité, l'étrange femme qui montait à cheval la nuit pour aller reprendre son château de Forli à un commandant peu sûr, faisait

assassiner cet homme, et revenait le lendemain accoucher à Imola, après une traite de dix milles dans les montagnes. On admirait ses stratagèmes subtils, alors même qu'ils impliquaient quelques meurtres et quelques traîtrises. C'était la morale du temps. M. Pasolini la résume fort bien dans les lignes où il excuse Catherine : « Quant à la forme ingénieuse et pour ainsi dire élégante de la trahison, n'oublions pas que la règle et la fin des actions humaines était la jouissance par le moyen de la beauté. Le sentiment de la beauté était devenu l'unique mobile, l'unique critérium de la conscience italienne partout où elle se manifestait, dans l'art, le plaisir, la lutte, le gouvernement et même la coquinerie. On ne comprenait pas alors que le crime ne peut jamais être beau, et que rien de moralement illicite ne peut être louable. Les atrocités de Ferdinand de Naples, les perfidies de César Borgia sont représentées par Machiavel comme des chefs-d'œuvre; *un bellissimo inganno*, dit monsignor Paul Jove. » — Oui, le voilà bien, ce double regard qu'ils ont jeté sur la vie. Le but atteint à tout prix par des moyens élégants, au sens que les mathématiciens attachent à ce dernier mot dans leurs démonstrations; la satisfaction de l'égoïsme dans ses appétits et de l'esprit dans ses besoins d'eurythmie : c'est toute la Renaissance italienne; et c'est par là

que l'on a pu justement y rattacher Napoléon. Faudrait-il jurer qu'il n'y a plus trace de cet atavisme dans ces races artistes? Il était un peu cousin de Paul Jove, ce prélat de notre temps devant qui l'on stigmatisait l'énorme coup de filet opéré par un écumeur dans un des récents scandales financiers; quand on lui eut dit le chiffre, vraiment coquet : *Oh! come è bello!* ne put-il s'empêcher de s'écrier. Comme l'évêque de Nocera, il était involontairement charmé par la *bellezza*, par le *capolavoro* dans la coquinerie. Aussi bien, leurs mots n'ont pas le même poids que les nôtres : ils sont plus légers, et pleins de pardon.

La cour d'Imola, très magnifique au début, tant que durèrent les ressources tirées de Rome par le capitaine général de l'Église, fut plus tard réduite à une sévère économie. Catherine employait le plus clair de ses revenus à fortifier et à bien munir les châteaux qui gardaient ses villes. La passion des arts et des lettres, aimable luxe de tant de cours voisines, ne mordit qu'incidemment sur cet esprit tout occupé de politique et de guerre : le mécénat ne fut jamais son affaire. Melozzo da Forli et Palmeggiani, artistes locaux, ont représenté leur dame sur les fresques des sanctuaires : elle ne chercha pas à attirer des peintres plus illustres. — De tous les Grecs lettrés auxquels on faisait si grand accueil chez les

princes, un seul échoua à Imola, Marullo Tarchianota : homme docte et poète, il servait comme soldat dans la citadelle, soit par un inique oubli de la fortune, soit, comme on le disait, par dévoûment passionné à la Madone de Forli. N'oublions pas Leone Cobelli, chroniqueur attitré de l'État, source abondante de renseignements pour l'historien de Catherine. Ce Cobelli, musicien, maître de ballet, barbouilleur de peintures, grand bavard et grand curieux, est une figure amusante; il a le génie du journalisme : entend-il un bruit dans la rue, il laisse son dîner, descend et prend ses notes. Pas de conjuration, d'émeute, de bel assassinat sans lui : on le voit toujours au premier rang de la foule; il se glisse jusque dans la forteresse, il devient héroïque pour les besoins de l'information. Dans quelques-uns de ses récits, la candeur épique et l'accent de satisfaction professionnelle font penser aux grands reporters de notre âge.

Très peu enclin à l'étude contemplative, l'esprit pratique de Catherine s'appliquait plus volontiers aux recherches qui lui représentaient une utilité immédiate. On a d'elle une sorte de livre de raison, publié après sa mort sous ce titre : *Les expériences de l'illustre Dame Catherine de Forli.* C'est un volumineux recueil de recettes pour l'hygiène et la toilette, avec un peu d'alchimie. On y trouve quelques élixirs à transmuer les métaux,

à dissoudre les perles, à rendre plus pesants les ducats; des formules de bons poisons lents et des remèdes contre toutes les maladies. Mais la majeure partie de ces recettes est groupée sous la rubrique habituelle : *Pour se faire belle.* C'est une infinité d'essences et de poudres, extraites des pierres, des simples et des animaux, pour blanchir le visage, raffermir les chairs, diminuer les seins, donner de l'éclat aux yeux, teindre les cheveux plus blonds que l'or et les faire croître jusqu'à terre. Ils repousseront même sur le crâne le plus dénudé, si vous l'oignez avec un orpiment fait d'huile de roses, de têtes de grenouilles et de queues de lézards verts. Il y a pour le même objet d'autres baumes aussi efficaces; et les eaux de beauté sont d'une vertu miraculeuse. Mais les personnes de peu de foi préféreront sans doute connaître la suite des aventures de Catherine.

Nous avons vu jusqu'ici la princesse politique et guerrière, toujours embesognée de négociations et de combats. Chez cette veuve de vingt-huit ans, la femme se réveilla et prit sa revanche : elle fut ardente à l'amour, comme elle l'était à tout. Quelques mois après l'assassinat de Riario, la comtesse tirait de l'obscurité où il végétait un jeune soldat de vingt ans, Giacomo Feo; elle le faisait coup sur coup châtelain de Forli, chef de toutes les milices et forteresses de l'État; charges

et dignités pleuvaient sur lui. Les langues se délièrent; nonobstant quelques coups de corde et quelques jours de cachot infligés aux bavards, à Cobelli entre autres, la passion de Catherine devint l'entretien public, et l'envoyé de Florence pouvait écrire au Médicis : « Plutôt que de laisser chasser Messer Giacomo de ce gouvernement, ils souffriront toutes les extrémités. Madonna sacrifiera sa personne, ses enfants et tous ses biens, elle donnera son âme au diable et ses États au Turc, avant qu'on les sépare l'un de l'autre. » — Esclave des volontés de son jeune maître, la comtesse n'osait plus recevoir un ambassadeur sans que Feo fût présent; elle pliait sa politique aux caprices du parvenu. Ce fut le seul moment de sa vie où elle abdiqua son empire sur elle-même et sur les autres, où l'amour rompit ce parfait équilibre qui lui faisait toujours subordonner ses intérêts de femme et de mère aux intérêts de l'État; avant et après l'épisode de Giacomo Feo, elle offre une singulière parenté de nature avec une autre Catherine, la grande impératrice de Russie, très femme, mais encore plus souveraine.

Néanmoins sa rectitude de jugement lui fit horreur d'une liaison illégitime qui eût étonné fort peu de gens, à cette époque de relâchement général. Par un scrupule bien rare chez ses con-

temporaines, et malgré les dangers d'un mariage qui l'aurait fait déchoir de tous ses droits souverains, s'il eût été publiquement avoué, elle s'unit secrètement à Feo, elle reconnut le fils qu'elle avait de lui et l'éleva avec les enfants de Riario. Ce fut l'origine de dissentiments dans la famille qui eurent bientôt leur répercussion dans la cité. Après quelques années de pouvoir absolu, le favori s'était rendu insupportable à ses concitoyens. Un jour que la comtesse revenait gaîment de la chasse avec lui, deux prêtres arrêtèrent le cheval du jeune homme sous la porte de Forli; des sbires apostés le renversèrent et le poignardèrent. On rapporta son corps affreusement mutilé à la malheureuse femme, qui avait déjà vu sous le même aspect les restes sanglants d'un père et d'un premier mari. Catherine n'avait tiré des assassins de Riario qu'une punition relativement modérée, eu égard aux mœurs du temps. Cette fois, l'amante désespérée s'abandonna à une rage folle; elle vengea Feo comme elle l'avait aimé, éperdument. Coupables ou simples suspects, le bourreau ne distingua pas; quelques complices ayant échappé, la comtesse fit traîner au château leurs femmes et leurs enfants; on jeta ces victimes pêle-mêle dans une oubliette. La férocité des supplices épouvanta les populations des Romagnes, la mémoire de Catherine en resta

longtemps ternie. Plus tard, dans les calamités de sa vie finissante, elle se consumera de remords au souvenir de ce massacre des innocents, elle entendra au fond de sa propre prison les gémissements des petits êtres ensevelis dans le souterrain de Forli; elle multipliera les prières et les bonnes œuvres pour expier cet accès de fureur.

Présentement, la vie bouillonne encore en elle. Une année se passe, et nous la retrouvons consolée par l'arrivée de Jean de Médicis, celui qu'on appelait le *Popolano*. C'était un des hommes les plus accomplis de son temps; on comprend la séduction que les contemporains lui prêtent, quand on regarde à la Signoria de Florence le beau portrait que Vasari fit de lui. Voilà Catherine de nouveau *incorporata*, comme ils disent dans leur jolie langue. Nouveau mariage secret : la politique le veut ainsi, bien que le sang des Médicis soit déjà assez illustre pour s'allier publiquement à celui des Sforza. La comtesse trahit par sa conduite et son enchantement visible un mystère qu'elle dissimule adroitement en paroles à ceux qui essaient de le pénétrer. L'orateur de Venise est fort en peine de renseigner exactement la sérénissime République : que la dame de Forli soit amoureuse, il le voit clairement et l'affirme avec certitude; qu'elle soit mariée et qu'elle ait lié sa politique à celle de Florence,

c'est plus difficile à savoir. L'infortuné diplomate termine sa dépêche par cet axiome incontestable : *Maledictus homo qui confidit in homine et maxime in muliere* — Maudit est l'homme qui se confie à l'homme et plus encore à la femme.

Catherine ne devait pas garder longtemps son dernier bonheur. Elle s'était donnée à Jean de Médicis en 1496; il s'éteignit d'une maladie de langueur à l'automne de 1498. Il lui laissait un fils, qui allait être le préféré, le suprême espoir de la mère. Toute sa vie, elle avait vainement cherché dans ses maris et dans ses enfants l'égal des grands aïeux Sforza, le héros idéal qu'elle eût voulu donner à l'Italie. Elle savait trop qu'il n'y avait pas de chances de réaliser son rêve avec les médiocres rejetons de Riario. L'aîné, Ottaviano, engagé au service de Florence, n'était qu'un assez piètre soldat; pour les autres, elle demandait des bénéfices ecclésiastiques, n'attendant d'eux rien de mieux. Un instinct secret l'avertit que le héros toujours appelé vagit dans ce dernier berceau. Cet enfant sera, en effet, le fameux Jean des Bandes Noires, l'orgueil de l'Italie, le fondateur des milices régulières et le plus grand capitaine de la péninsule. Par lui, par son fils Côme et par Marie de Médicis, le sang des Sforza passera dans les veines de toutes les maisons royales de l'Europe. La préparation et l'in-

tuition mystérieuse de ce radieux avenir soutiendront seules Catherine, dans l'effroyable ruine qui va anéantir, au soir de la vie, toutes les grandeurs et toutes les félicités de la Madone de Forli.

III

Amené par son sujet à peindre la Rome du xve siècle et à parler des papes qui ont élevé, puis précipité son héroïne, M. Pasolini montre un sentiment très juste des obligations de l'histoire. En le lisant, on se dit que des Italiens devraient seuls écrire sur l'Italie d'alors. L'Allemand, l'Anglais, avec leur sérieux rigide et leur honnêteté tout d'une pièce, obéissent aujourd'hui encore à la répulsion qui suscita leurs réformateurs; sauf rares exceptions, ils ne font pas de distinction entre le principe et les hommes, ils confondent dans une même réprobation le pontificat et ses indignes dépositaires. Le Français, s'il vient du camp de M. Homais, tire un facile avantage des scandales romains pour déclarer, avec sa logique simpliste, que la barque du Pêcheur fut toujours une arche de charlatans ou de brigands. S'il se rattache à la foi catholique, un agaçant fétichisme pèse trop souvent sur sa plume; l'histoire qu'il

écrit ressemble à l'autruche cachant sa tête; il esquive ou il essaie de blanchir des turpitudes notoires. Le génie plus souple des Italiens sépare les hommes de l'idée, il replace plus aisément chaque personnage à son plan, dans le milieu qui l'explique : fidèles à la tradition de Dante et des grands chrétiens du moyen âge, leurs historiens savent demeurer respectueux pour l'Église avec une entière liberté de jugement sur les ecclésiastiques malfaisants. — « La triste période de Sixte IV, d'Innocent VIII et d'Alexandre VI, dit notre auteur, fut comme un orage d'été où l'on croit voir la ruine du monde; mais chacun sait qu'il est circonscrit dans notre atmosphère terrestre, et qu'au delà règnent le calme, la lumière éternelle du ciel. » — Et plus loin, après qu'il a raconté les abominations et la fin d'Alexandre VI, il ajoute simplement : « Si l'Église ne lui est pas morte entre les bras, c'est le signe visible que Dieu la protégeait ».

Roderic Borgia avait succédé à Innocent VIII. Avec lui, ce n'étaient plus des neveux, c'étaient des enfants qu'il fallait pourvoir; et entre tous le grand rapace, César, duc de Valentinois. César avait jeté son dévolu sur les Romagnes; en 1499, une bulle transfère sur sa tête la souveraineté d'Imola et de Forli. Catherine, qui avait décliné l'alliance de Lucrèce pour son fils Ottaviano, est irrémédia-

blement perdue; Florence refuse de la secourir, Milan est paralysé, et César marche contre elle avec l'épée de la France. Ses sujets atterrés l'abandonnent lâchement; à l'approche du fléau, ils ouvrent les portes des villes, ils vont cacher dans les montagnes leurs richesses, leurs filles, les plus jeunes femmes, livrant les autres à la discrétion de la soldatesque française. En décembre 1499, le duc de Valentinois entre sans coup férir dans Imola et dans Forli, accompagné d'Yves d'Allègre, de Louis de Bourbon et du bailli de Dijon.

Restait à prendre Catherine : ce ne fut pas chose facile; le siège de trois semaines que soutint cette femme égale les plus beaux épisodes de l'histoire militaire. Depuis longtemps elle renforçait pour la lutte suprême ce donjon de Forli qui l'avait si fidèlement gardée contre tant de séditions. César essaya d'abord de la désarmer par caresse et par ruse; il venait au pied du rempart, à cette même place où la mère avait vu ses enfants sous le couteau des Orsi rebelles, il saluait courtoisement la comtesse; quelques historiens prêtent aux deux adversaires de longs colloques à l'antique, remplis de *concetti* héroïques, et que je soupçonne d'avoir été forgés dans le cabinet. J'en crois plus volontiers celui qui écrit : « Elle ne parla que par la bouche de ses canons ». Borgia, qui n'aimait

pas cette voix, disparut, mit au prix de 10 000 ducats la tête de Catherine, et envoya les Français contre la muraille. La comtesse les reçut à la tête de ses gens d'armes. Sur pied jour et nuit, elle ne quittait plus la cuirasse dont elle avait la longue habitude : peut-être cette armure de femme, sans attribution d'origine, qu'on voit au musée de Bologne ; M. Pasolini croit d'après quelques indices qu'elle servit à Catherine. L'assiégée négociait avec le dehors, lançant à toute l'Italie des appels désespérés ; nul n'était en mesure de la secourir. Elle continuait avec une admirable présence d'esprit l'administration des plus petites affaires ; on a d'elle une lettre écrite durant ces jours d'angoisse, pour réprimander les chanoines d'Imola au sujet de la nomination d'un sacristain. C'est aussi élégant que le décret de Moscou.

Cependant le fossé se comblait, sous les fascines apportées par les anciens serviteurs des Riario ; la brèche s'élargissait, la place n'était plus tenable. Catherine restait sourde aux sommations répétées. Le 12 janvier de l'an 1500, on donna le dernier assaut. Refoulée dans le réduit de sa citadelle, la comtesse fit sauter les poudres. L'explosion la laissa vivante, avec une poignée de fidèles fanatisés par son courage. Elle combattait encore sur un monceau de cadavres, quand un anspessade du bailli de Dijon la saisit par les épaules. Elle eut

la présence d'esprit de s'écrier : « Je me rends au roi de France! » Cette inspiration, qui devait la sauver plus tard, faillit à ce moment la perdre; peu s'en fallut que les soudards ne l'égorgeassent, dans la dispute qu'ils eurent avec le duc de Valentinois sur le prix de leur capture.

Souveraine dépossédée, mère séparée de ses enfants, captive livrée à un scélérat sans scrupules et sans pitié, Catherine allait connaître toutes les horreurs de la pire fortune. Comme on pouvait l'attendre de lui, César s'efforça d'abord de la déshonorer; pour faire dire et croire qu'i abusait d'elle, il la contraignit à partager son appartement. La loyauté française se révolta : Antoine de Bissey, bailli de Dijon, réclama la prise de ses hommes d'armes; il signifia au Borgia que la loi de France ne permettait pas de retenir une femme prisonnière de guerre. Yves d'Allègre s'interposa entre le duc et le bailli; il fut convenu que la comtesse, désormais sujette du roi, resterait sous sa garde. Mais un ordre de Louis XII rappela bientôt les capitaines français en Lombardie. Catherine retomba au pouvoir du bandit, qui la conduisit à Césena et la condamna de nouveau à une odieuse promiscuité. Sur la fin de février, il la traîna à Rome, « chargée de chaînes d'or », au dire de ses biographes; pourtant le *Journal* de Burchard, qui raconte minu-

tieusement l'entrée triomphale de Borgia, ne mentionne pas la présence de Catherine dans le cortège.

La victoire de César jeta le pape dans des convulsions de rire et de larmes. *Et lacrymavit et risit*, dit Sanuto. Alexandre avait jadis connu et flatté Catherine à la cour de Sixte IV; il avait été le parrain du premier enfant de Riario. Quand on lui reparla de la comtesse, son premier mot fut : « Est-elle toujours belle? » Puis il émit l'opinion réfléchie qu'on aurait dû la mettre à mort sur-le-champ, parce que, disait-il par allusion à la vipère du blason milanais, « cette maison Sforza est la semence d'un serpent endiablé ». Le Valentinois amena sa conquête à son père. Nous n'avons aucun détail sur cette dramatique entrevue. Il est facile d'en reconstituer la physionomie extérieure; il suffit de regarder, dans les chambres Borgia où elle eut lieu, les fresques historiques du Pinturicchio. Ces cœurs ignobles ont des enveloppes exquises. Sur les personnes et dans les façons, tout est majesté, politesse, bonne grâce. Plus rien de la rudesse vulgaire des Rovere, les âpres Liguriens, dans la haute mine de ces Espagnols affinés, qui passaient leurs devanciers en vice et en scélératesse. A l'audience décisive de Catherine Sforza, un étranger n'eût vu sans doute que trois personnes de bonne compagnie qui s'en-

tretenaient cérémonieusement; il n'eût pas soupçonné les perfidies, les ulcères et la dévastation au fond des âmes.

Durant quelques semaines, la comtesse fut logée au Belvédère et traitée avec certains égards. Bientôt, il n'y eut plus à se gêner avec elle. En avril, Milan succomba sous les armes françaises; Ludovic le More fut conduit au donjon de Loches où il devait mourir; son frère, le cardinal Ascanio, partagea son exil. La maison Sforza s'était écroulée jusqu'aux fondements; les jeunes fils de Catherine mendiaient l'hospitalité de Florence; la pauvre femme n'avait plus un appui, plus un espoir au monde. Les Borgia l'enterrèrent dans un cachot de ce château Saint-Ange où elle avait commandé vingt ans auparavant, d'où elle avait tenu en respect le conclave et l'État romain. Séparée de son Giannino, l'enfant du Médicis qu'elle élevait avec tant d'amour, persuadée qu'on allait le faire périr, hantée par les spectres des petits innocents que sa vengeance passionnée avait suppliciés de même à Forli, elle tomba « malade de crève-cœur », dit son historien, — *ammalata di crepacuore*. Dans cette misère, elle devait encore lutter contre les affidés de César, qui la tourmentaient pour lui extorquer une renonciation formelle de ses droits et les décharges de certaines sommes. Elle devait répondre à une accusa-

tion d'empoisonnement sur le pape, qu'Alexandre s'était avisé d'intenter contre la prisonnière. Il paraîtrait qu'un homme de Forli, par compassion ou par amour pour sa Dame, aurait eu recours en effet à ce moyen de vengeance. Elle-même attendait chaque jour du poison dans ses aliments, ou la mort sous une autre forme. Dans Rome, où chacun savait que le château Saint-Ange ne rendait pas ses hôtes, on ne la comptait déjà plus au nombre des vivants.

L'opinion commune eût été probablement justifiée, si l'armée française, cette même armée qui avait pris Forli un an auparavant, ne fût revenue en juin 1501 camper sous les murs de Viterbe. Les soldats parlaient encore avec admiration des exploits de « la comtesse Sforce » ; ils la croyaient libre et honorée. Quand ils apprirent son misérable sort, un murmure s'éleva dans le camp ; Yves d'Allègre, complice involontaire de cette tragédie, en sentit le déshonneur sur lui. Aussitôt instruit, il monta à cheval, courut d'une traite au Vatican, et seul, sans se faire annoncer, il entra brusquement chez le pape. — « Saint-Père, Mme Catherine Sforce n'est pas votre prisonnière, elle est la protégée du roi de France mon seigneur. Le pacte conclu entre le duc de Valentinois et moi a été violé. Si Votre Sainteté ne libère pas immédiatement madame, mon armée,

qui est à Viterbe, sera ici sous peu de jours; elle aura tôt fait justice et pourvu à l'honneur de la France. » — Au rude langage du gentilhomme français, le Borgia comprit qu'il fallait lâcher sa proie. D'Allègre se rendit en personne au château Saint-Ange; à peine s'il put reconnaître la belle amazone de Forli dans la triste créature qu'il tira de ce tombeau, consumée de chagrin, épuisée par seize mois de tortures surhumaines.

Fuir à Florence, près de ses enfants, ce fut la première pensée de Catherine. Comme elle se sentait guettée par les poignards du Valentinois, elle prit la voie d'eau, sous la protection de la bannière de France; elle descendit le Tibre jusqu'à Ostie et s'embarqua pour Livourne. Enfin elle respira librement, en vue de Florence, quand les enfants de ses trois maris, accourus à sa rencontre, la serrèrent dans leurs bras. Cette vie agitée, si courte et déjà si pleine, devait s'achever là dans l'obscurité. Le « mal de crève-cœur » avait brisé les ressorts de l'indomptable comtesse d'Imola. Retirée dans une villa des Médicis, elle ne s'occupa plus que de soins domestiques, d'œuvres pies, et surtout de l'éducation de ce petit Giannino, dont elle couvait en rêve la grande destinée. On rapporte que le sauvage enfant ne voulait obéir qu'à sa mère. Lorsqu'elle sentit ses forces défaillir, Catherine le

recommanda tendrement à la Seigneurie et lui légua le peu de biens qu'elle avait sauvé de ses désastres. Le 28 mai 1509, elle s'éteignit doucement, à l'âge de quarante-six ans.

On l'ensevelit dans la pauvre église du couvent des Murate. En 1835, quand ce monastère fut converti en prison d'État, les ouvriers qui refaisaient le pavement brisèrent la pierre tombale et dispersèrent les cendres de la fameuse Sforza. La terre italienne n'a rien gardé de sa plus vaillante enfant, de celle qui dépensa le plus largement la vie féconde que cette terre communiquait alors; rien qu'un fantôme incertain, flottant dans la légende, et qui s'évanouissait entre les ruines éparses sur les collines d'Imola. Il vient de reprendre corps et durée dans l'excellente histoire de M. Pasolini. Elle est faite avec science; elle est faite avec amour. N'en fallait-il pas un peu pour bien parler de la dame qui en inspira tant, de la noble et douloureuse Madone de Forli? — J'ai pensé qu'on prendrait quelque intérêt, en France, à l'héroïne qui écrivait, dans une de ses dernières lettres, ces mots d'une si fière allure : « J'ai eu l'honneur de converser avec le canon du Roi Très-Chrétien ».

Mai 1894.



LE CARDINAL D'OSSAT [1]

UN NÉGOCIATEUR FRANÇAIS A ROME

A ceux qui vont rêvant d'histoire dans les lieux où sont les morts, Saint-Louis-des-Français, notre paroisse de Rome, offre une mine de souvenirs inépuisable. En France même, on trouverait

1. *Le cardinal d'Ossat, évêque de Rennes et de Bayeux; sa vie, ses négociations à Rome*, par l'abbé A. Degert ; Paris, Victor Lecoffre, 1894. — *Lettres inédites du cardinal d'Ossat*, par le même; *ibidem*. — *Lettres du cardinal d'Ossat*, recueillies et précédées d'une vie de l'auteur par M. Amelot de la Houssaye; édition de 1698, 2 vol.; chez Jean Bouchot, rue Saint-Jâques, au Soleil d'or, près Saint-Severin; — édition d'Amsterdam, revue et augmentée, 1708. — Pour les éclaircissements sur les négociations, cf. les historiens de la Ligue, les correspondances de Henri IV et de Sully; Brémond d'Ars, *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades*; Poirson, *Histoire du règne de Henri IV*; Michelet — avec beaucoup de précautions, — et le *Sixte-Quint* du baron de Hübner, en toute confiance. Érudition solide, art de la composition, agrément du récit, les qualités de cet ouvrage en font décidément l'un des meilleurs livres d'histoire de notre temps.

difficilement une nécropole historique mieux assortie, si je puis dire : coin de patrie où l'on n'a pas un instant le sentiment d'être à l'étranger, parmi des ombres exilées; le murmure plusieurs fois séculaire qui s'élève de la compagnie est tout national. Prélats, diplomates, soldats, artistes, lettrés, aventuriers ou simples voyageurs, tous sont de chez nous dans cette pieuse hôtellerie; chacune de ces dalles rend un son familier et bien français : d'Angennes, La Trémouille, Bernis, Latour-Maubourg, Pimodan; chevaliers restés des armées de Louis XII et petits troupiers tués à la Porta San Pancrazio, en 1849; peintres qui ne purent s'arracher à leur *studio*, de Claude Lorrain à Sigalon. Pauline de Beaumont soupire aux cœurs sensibles : « Il m'a couchée ici, afin que vous ne négligiez pas d'y relire ses *Mémoires d'Outre-Tombe* »; esclave d'amour enchaînée à ce mur pour y servir éternellement les intérêts littéraires de son maître. (Je crains qu'il n'ait parfois songé au merveilleux pendant que ferait, de l'autre côté de la porte, un tombeau de Mme Récamier, si le mauvais sort voulait qu'elle décédât à Rome. Il les aimait bien mortes, et un peu mortes pour lui.) — Il y en a pour toutes nos gloires, à Saint-Louis-des-Français; il y a même un Victor Hugo, l'abbé, qui prépare à quelques touristes des siècles futurs

une de ces mystifications où s'éjouissait volontiers le grand poète.

Une épitaphe, dans la troisième chapelle de la nef de droite, laisse indifférents aujourd'hui les visiteurs mal avertis. Sur la modeste sépulture que firent au cardinal d'Ossat ses secrétaires, Pierre Bossu et René Cortin, l'inscription lui rend pourtant un bel hommage, et justifié : « *Arnaldo Ossato... rarissimæ in reges suos fidei...* » Le nom d'Arnaud d'Ossat rayonna longtemps d'un éclat qui a pâli. Un bon livre, comme il nous en arrive souvent de la studieuse province, rappelle l'attention sur cet oublié. La biographie et les savants commentaires publiés par M. Degert, professeur à Dax, m'ont donné la curiosité de lire cette *Correspondance* jadis fameuse, célébrée par les meilleurs juges des XVIIe et XVIIIe siècles comme un monument diplomatique et littéraire du premier mérite. La Bruyère, en son chapitre *des Jugements*, n'hésite pas à placer le négociateur de Henri IV entre Ximénès et Richelieu. Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, montre l'estime où il tient l'écrivain : « Le vieux langage se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat... Une circonstance bien choisie, un mot bien rapporté, un geste qui a rapport au génie ou à l'humeur d'un homme, est un trait original et

précieux dans l'histoire : il nous met devant les yeux cet homme tout entier. C'est ce qu'on trouve avec plaisir dans le cardinal d'Ossat : vous croyez voir Clément VIII qui lui parle tantôt à cœur ouvert, tantôt avec réserve. » Saint-Simon, Diderot, Chesterfield, mentionnent avec les mêmes éloges le politique et ses écrits.

Notre siècle a délaissé l'écrivain; intéressant pour l'historien de la littérature, comme un des ouvriers de la bonne langue, il n'a pas le tour de pensée qui plaît à notre humeur : nous en verrons la raison quand nous entrerons plus avant dans l'étude du personnage. Mais le politique reste un modèle de sagesse et d'habileté, particulièrement recommandable à ceux qui ont charge de négocier en cour de Rome. Puisque le livre de M. Degert nous en fournit l'occasion, saluons au passage l'homme qui fut un des meilleurs serviteurs de notre pays, un des plus clairvoyants, des plus fermes dans son raisonnable propos, en un temps où l'erreur et la mobilité étaient fautes communes.

Il naquit en 1535, au pied des Pyrénées, sur les confins du Bigorre. Était-il de souche gasconne ou béarnaise, sujet de France ou de ce petit roi de Béarn avec lequel il allait s'élever? On ne sait. Fils d'un maréchal ferrant selon les

uns, d'un opérateur selon les autres, en tout cas d'un compagnon ambulant qui mourut sur les routes sans laisser de quoi se faire enterrer, l'humilité de sa condition rendit vaines toutes les tentatives des biographes pour éclaircir ses origines. Elle fit longtemps obstacle à l'entrée de l'abbé d'Ossat dans le sacré collège; quand il reçut la pourpre, à la fin de sa vie, les contemporains s'en émerveillèrent : ils portèrent d'autant plus haut le mérite qui avait si fort grandi un homme parti de rien. Resté modeste, n'ayant jamais essayé de déguiser son mince état de naissance et de fortune, d'Ossat s'étonnait lui-même de son élévation; il écrivait au roi : « Je ne pense point que Votre Majesté ait aucun sujet ni serviteur qui lui soit si obligé que moi, qui, d'un petit ver de terre que j'étois, ai été élevé à la dignité de cardinal par votre seule bonté ». Vingt ans après la mort du prélat, Malherbe admirait encore qu'on eût admis « dans la plus auguste compagnie qui soit au monde... parmi des princes de Bourbon, d'Autriche, de Médicis... ce cardinal d'Ossat qui, tout excellent personnage qu'il était, avait une extraction si pauvre et si basse que jusqu'à cette heure elle est demeurée inconnue, quelque diligence qu'on ait apportée à la chercher ». — Nous manquerions singulièrement de justice envers l'Église, si nous ne lui reconnais-

sions au moins le mérite d'avoir ouvert la première ce grand chemin de fortune où notre société moderne appelle tous les talents. Pendant de longs siècles, alors que des barrières arrêtaient sur les autres routes l'essor des petits, elle fut la seule école d'égalité, l'unique espoir des ambitions légitimes mal servies par les hasards du berceau.

Aussi le jeune Arnaud voulut-il être d'Église. Touchés par ses heureuses dispositions, les chanoines de la collégiale de Castelnau lui avaient, dit-on, montré le latin; il fit profession à Auch, en 1556. Comme il argumentait fort pertinemment dans la cathédrale, un gentilhomme gascon, M. de Marca, le prit en affection, et lui donna mission d'accompagner deux siens neveux à l'Université de Paris; d'Ossat devait les entretenir de bonne nourriture et doctrine. Le pédagogue et ses disciples vinrent s'établir à la montagne Sainte-Geneviève : tel Ponocratès amenant son élève Gargantua au même lieu. Mais la ressemblance s'arrête là : nos Gascons ne firent pas chère lie comme le fils de Grandgousier; les écus envoyés par M. de Marca tombaient aux mains des détrousseurs, on passa seize mois « sans recevoir un seul denier de Gascogne, en grande povreté et fascherie ». L'honnête clerc subvint de son mieux aux nécessités de ses pupilles; leur

départ lui rendit la liberté. Il s'adonna dès lors tout entier à l'étude de la philosophie, prit parti pour Ramus contre Aristote et Charpentier. Échauffé par la grande querelle de ce temps, il commença de se faire connaître en écrivant un mémoire où il défendait Ramus et attaquait le terrible Charpentier; bref, à la veille de la Saint-Barthélemy, le futur cardinal était engagé dans une très courageuse et très dangereuse voie, sur les traces du maître suspect qui allait périr si misérablement pour avoir préféré Platon à Aristote. Heureusement l'envie lui vint d'étudier sous Cujas, à Bourges : ce fut une diversion; et il finit par entrer au service de Paul de Foix, qui embrigada d'Ossat dans la bande de savants qu'il emmenait à son ambassade d'Italie.

Une académie ambulante plutôt qu'une ambassade, comme le remarque M. Degert. De Thou, qui était du voyage, en a écrit la relation; rien ne fait mieux comprendre l'ivresse d'études abstraites qui grisait certains esprits de ce temps, la fureur de docte controverse à peine exagérée dans l'énorme caricature de Rabelais. Au débotté, dans les auberges d'Italie, le seigneur de Foix s'enferme avec sa ménagerie d'hellénistes : Niphus, Uttenhovius, Choesne, d'Ossat; on reprend la discussion entamée pendant la marche. Ils ne regardent rien du monde extérieur,

rien de l'adorable musée qui vient de surgir tout le long du jardin enchanté, des Alpes aux deux mers. Ils lisent, ils argumentent, jusque dans le temps des repas, sur les dialogues de Platon, les sommaires du Digeste, les problèmes de la physique. Paul de Foix visita ainsi tous les princes souverains auprès desquels il était accrédité. Rappelé en France par la mort de Charles IX, il ne fit à Rome qu'un court séjour; il y revint en 1579, toujours accompagné de son fidèle d'Ossat. Promu aux fonctions de secrétaire de l'ambassade, le philosophe allait changer d'état, trouver sa vraie vocation. Comme il arrive souvent aux hôtes de passage qui ne savent plus s'arracher de Rome, la Ville éternelle devait fixer dans la vie et dans la mort cette destinée jusqu'alors vagabonde. D'Ossat y vécut vingt-cinq ans; il y mourut, sans avoir revu une seule fois la patrie qu'il servait d'un zèle infatigable, les rois et les ministres dont il recevait les directions. On ne voit pas qu'il ait souffert de cet exil : rien ne trahit dans ses lettres la douce nostalgie de son devancier Du Bellay :

> Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
> Plus mon petit Liré que le mont Palatin...

Notre abbé n'était pas le pédant incorrigible qu'on pourrait croire, d'après les commencements

que j'ai rapportés. Il avait jeté sa gourme scolastique à l'Université de Paris et dans la société de son premier protecteur, ce Paul de Foix que la mort allait bientôt lui enlever, en 1584. A Rome, toutes ses aptitudes se tournent vers la négociation, vers la pratique prudente et déliée des affaires; elles absorberont désormais son intelligence et sa vie. Il les mania à divers titres, presque toujours en marge de la diplomatie officielle, telle que nous la concevons aujourd'hui.

Ce que nous appelons maintenant « la carrière » n'existait pas à cette époque, au moins en France : tout au plus y avait-il quelque chose d'approchant dans la république de Venise et dans le service du roi d'Espagne. Chez nous, un grand seigneur se rendait à une cour pour un objet défini, avec une mission individuelle et temporaire; il attachait à sa suite des gentilshommes pour l'apparat, des serviteurs intimes, des clercs le plus souvent, pour la rédaction des écritures et les conversations d'affaires avec les secrétaires du souverain près de qui l'on négociait. Entre temps ou à côté de ces ambassades, des agents bénévoles s'entremettaient, soit qu'ils possédassent la confiance du roi, soit qu'ils eussent simplement une confiance intrépide dans leurs propres talents et l'amour d'un art où le succès n'allait pas sans profits. A Rome surtout, au centre où venaient

aboutir et s'enchevêtrer toutes les négociations de la chrétienté, sur ce terrain ecclésiastique miné par les sapes et contre-sapes tortueuses, les agents officieux étaient légion ; chaque puissance en avait quelques-uns à sa solde, clients sûrs ou réputés tels, sujets authentiques de leur prince, ou familiers italiens du pape gagnés aux intérêts du prince étranger. Les affaires spirituelles et temporelles étaient indifféremment traitées par l'ambassadeur, quand il y en avait un, par le cardinal protecteur spécialement chargé des intérêts de la nation, par quelque prélat moins en vue qui avait ses petites entrées au Vatican et une correspondance active avec sa cour.

En un pareil milieu, « où il y a, disait d'Ossat, plus de finesse qu'en tout le reste du monde », rien ne peut remplacer l'expérience d'un résident inamovible, vieilli dans les stalles de Saint-Pierre ou du Latran, portant la robe de ceux qu'il doit persuader; ombre discrète parmi ces ombres silencieuses, l'oreille toujours ouverte à leurs demi-confidences, la bouche toujours prête pour la parole qu'il faut dire, qu'une voix connue insinuera mieux, qui effarouchera moins si elle ne tombe pas du carrosse d'un représentant attitré. Pour la France en particulier, ce fut une tradition constante d'entretenir à Rome des prélats romains restés bons et actifs Français : ils éclairaient les

malentendus, ils adoucissaient les frottements inévitables du spirituel et du temporel, ils faisaient entendre à qui de droit nos réclamations, devenues sur leurs lèvres expertes d'humbles suppliques, mais des suppliques derrière lesquelles on devinait la volonté résolue d'un grand plaideur. Notre pays ne s'est jamais bien trouvé d'interrompre cette tradition. Elle n'eut pas de gardien plus heureux et plus adroit que l'abbé d'Ossat.

Le goût de l'intrigue, qui est l'écueil de ces situations mal définies, n'eut aucune prise sur son âme sérieuse et désintéressée. Ce Gascon, s'il l'était vraiment, n'avait rien de l'humeur qu'on est convenu d'attribuer aux gens de son pays. Pour la gravité et la sûreté, il eût rendu des points aux négociateurs espagnols de Philippe II. Après la mort de Paul de Foix, il fut successivement secrétaire des cardinaux protecteurs de France, d'Este et Joyeuse; gérant officieux ou déclaré des affaires royales, pendant les ruptures avec le saint-siège qui se répétèrent à la fin du règne de Henri III et au début du règne de Henri IV; adjoint ensuite aux ambassadeurs en titre, Pisany, Du Perron, Sillery, chargé de préparer le succès de leurs missions. On ne le vit jamais chef nominal de l'ambassade, il en fut toujours l'âme, le collaborateur indispensable. De bonne

heure, il correspondit avec le conseil royal; la plupart de ses lettres sont adressées à Villeroy, qui l'avait distingué dans la suite de Paul de Foix. A cet absent, il fallait en France une ancre solide, sur laquelle il pût s'amarrer contre toutes les sautes de vent; Villeroy ne lui manqua en aucune circonstance et le protégea contre la jalousie de Sully. Henri IV ne tarda pas à discerner le sens juste et l'inébranlable dévouement de ce Béarnais de Rome : dès lors d'Ossat écrivit directement et fréquemment au roi.

A partir de la mort de Henri III, l'abbé se procura une attache officielle fort commode. Il était le fondé de pouvoirs de la reine veuve, Louise de Lorraine, pour l'instance des honneurs funèbres refusés au feu roi. Après le double meurtre des états de Blois, Henri III avait été mis en interdit. Qu'il eût fait expédier le Balafré, c'était l'affaire de la prérogative royale : on ne le tracassait pas sur ce point; mais l'exécution sommaire du cardinal de Guise, un prince de l'Église, cela ne se pouvait souffrir. Sixte-Quint prit feu. Henri tomba sous le poignard de Jacques Clément sans réconciliation valable; Rome lui refusa la messe solennelle d'usage pour le repos de l'âme des rois de France. La pieuse reine Louise sollicitait ardemment cette messe, devenue l'unique affaire de sa vie : elle l'attendit plus de quinze ans, har-

celant la curie de ses tristes supplications. Son procureur d'Ossat, toujours rebuté de ce chef, plaidait mollement, avouons-le ; l'instance de la messe solennelle lui donnait un prétexte à souhait pour demander audience, attaquer la conversation avec le pape ; il recevait une réponse dilatoire, l'entretien prenait un autre tour, il glissait aux affaires sérieuses, aux affaires du roi.

Elles étaient terriblement embrouillées. Pour apprécier à leur juste valeur les services d'Arnaud d'Ossat, pour mesurer la rectitude de son jugement et la fermeté de son patriotisme, il faut se remémorer cette France en perdition du temps de la Ligue. Ce pays de soubresauts, si souvent menacé de ruine par ses propres folies et par les convoitises des autres, sauvé toujours par quelque cœur de chez lui qui le relève et le relance au sommet de l'histoire, je ne crois pas qu'il ait couru de plus grands périls qu'à cette heure. Non, pas même dans les pires agonies de la guerre de Cent Ans. Qu'était la puissance des Plantagenets en regard du colosse espagnol? « Atlas qui porte le monde », écrit quelque part d'Ossat. Ni la majestueuse hégémonie de Louis XIV, ni le rapide ouragan déchaîné par Napoléon, ne se peuvent comparer à l'écrasante pesée de Philippe II sur l'Europe. Du fond de ce bureau de l'Escurial où il griffonne ses paperasses, le

son e, il correspondit avec le conseil royal; la
d'un t de ses lettres sont adressées à Villeroy,
quête ait distingué dans la suite de Paul de Foix.
détruit ent, il fallait en France une ancre solide,
fond des e il pût s'amarrer contre toutes les
tence de l' t; Villeroy ne lui manqua en aucune
potence de la le protégea contre la jalousie de
dant, car le pa e tarda pas à discerner le sens
tence des armes : le dévouement de ce Béarnais
soldats de métier r 'Ossat écrivit directement et
gnole.

Deux points de résist Henri III, l'abbé se pro-
la France et Rome. Sur fort commode. Il était
terre, mais presque déposs ine veuve, Louise de
cloîtrée dans son île. La Fr honneurs funèbres
tout l'horizon. Elle palpite, uble meurtre des
vampire qui la guette et l'abso is en interdit.
tout, sur les Pyrénées, sur les 'était l'affaire
Savoyard, sur les Vosges, sur la assait pas
l'Escaut, sur l'Océan par ses *armadas* e du car-
vantent nos ports. Dans cet effroyable a ne se r, la
pauvre folle se déchire de ses mains, s'o Henri re pan-
telante : fureurs religieuses, fureurs poli iques,
ambitions impies; les intérêts et la pit ié se
liguent pour appeler l'Espagnol, pour lui
demander un roi de sa façon, quelque fantoc he
sous lequel un duc d'Albe ou un prince de Parm
viendra dépecer nos champs de Seine et de Loire,

réduire Paris à la condition servile, atroce, des cités flamandes et brabançonnes. Qui ramassera le pays en dissolution? Le roi? il est pire que le fou Charles VI, ce maigre Anjou, usé en Pologne, usé à Venise, pourri, sournois, oscillant, sans autre défense que le jeu des poignards, sans autre plan que de contenir les Guise par son cousin, son cousin par les Guise, et ne comprenant pas que l'Espagnol va les dévorer tous. Après lui, ce cousin contesté, un petit aventurier de Béarn, huguenot, scandale pour le peuple fidèle, avec une poignée de soldats, pas un écu, de si frêles chances!

Rome serait le seul recours, si elle voulait, l'unique rempart du monde et de la France. D'Ossat l'a bien vue, la force politique incalculable, indéfectible, qu'il y a dans ce simulacre de puissance matérielle. « Aussi savez-vous que le pape et la cour de Rome peut faire beaucoup de bien au roi, et aider grandement à lui accommoder ses affaires et son royaume; mais elle lui peut faire encore beaucoup plus de mal, nous l'avons trop expérimenté. Le roy d'Espagne, avec toute sa puissance et employant toutes ses forces tant par mer que par terre, ne vous peut pas tant nuire comme fait cette cour en son séant. » — Philippe enserre Rome, comme la France, de ses royaumes, ses fiefs, ses présides, ses

alliés d'Italie. Il est dans Rome, ses ambassadeurs pensionnent la moitié du sacré collège. « Ils en vont présentant à des cardinaux, à un mille, à un autre deux mille, à d'autres trois mille; et il n'y a pas faute de cardinaux qui se vendent. » — Le grand roi n'est-il pas d'ailleurs le dernier boulevard de la chrétienté contre l'hérésie? A l'ouverture des conclaves, on fait des pointages : trente-cinq cardinaux espagnols, sujets ou créatures de Philippe; on n'en compte pas six pour la France. Grégoire XIII n'était qu'un jouet entre les mains d'Olivarès. Vient Sixte-Quint, par bonheur : ce moine entêté se démasque, il résiste. Il a pesé les deux périls du monde : la défaite du catholicisme si l'on prend parti contre Philippe, la tyrannie universelle si l'on s'abandonne à lui. Il tient le juste milieu; il refuse ses encouragements à la Ligue, éconduit les envoyés de Mayenne. La politique de Sixte-Quint nous a peut-être préservés de la décomposition finale et de la domination étrangère, durant les années de la grande angoisse, de 1585 à 1589. Michelet, emporté par ses diatribes, n'a pas voulu voir cette vérité. L'opinion des fanatiques de Paris eût dû l'instruire. Ils parlaient par la voix du curé de Saint-André, disant en chaire, à la mort de Sixte : « Dieu nous a délivrés d'un meschant pape, et politique; lequel s'il eût vécu plus longuement, on eût esté bien étonné

d'ouïr prescher à Paris contre le pape, et toutefois il l'eust fallu faire ».

Ces reproches si honorables pour le pape n'étaient déjà plus justifiés. Courroucé par la tragédie de Blois, puis effrayé par l'avènement du roi huguenot, Sixte-Quint se lasse de résister; il abandonne la cause française, la vraie, celle de ce huguenot. Après lui, des pontificats de quelques mois : Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX, de faibles vieillards qui passent, soumis à leur électeur espagnol. Il était temps que le canon d'Arques et d'Ivry vînt rassurer le timide Clément VIII, fournir à d'Ossat les arguments que demandait ce fin connaisseur. — « Le roy doit tenir pour certain que comme ses affaires iront en France, ainsi iront-ils à Rome, et que quand il seroit le meilleur catholique du monde, jusqu'à faire des miracles tous les jours et à toute heure, si toutefois il estoit peu heureux au faict de la guerre et de ses conquêtes, il ne seroit jamais recongneu pour roy à Rome; comme au contraire, il ne seroit que tolérable catholique, comme il doit aspirer à être le meilleur de tous, si toutefois par la force et par sa bonne conduite il vient au-dessus de ses affaires en France, on lui offrira du costé de Rome ce qu'on lui ha si indignement refusé. »

Clément VIII reprend la politique de Sixte-

Quint, mais avec quelles réserves, quelles hésitations au début ! Aldobrandini n'a pas l'âme résolue du vieux Peretti. Il tremble encore devant l'Espagnol qui décline, comme on se signe au bruit attardé de la foudre, l'éclair passé. Il le ménage en vue de sa grande chimère, la croisade européenne contre le Turc. Le pape Clément appartenait, comme le Tasse qu'il voulut couronner, à cette famille d'esprits, encore nombreuse à la fin du XVIe siècle, raillée avec une secrète tendresse par Cervantès, et qui avait le regret, l'illusion du chevaleresque autrefois. Sa dévotion ardente, étroite, s'alarmait à chaque mesure de tolérance décrétée par Henri IV. Surtout, il ne pouvait pas croire que la conversion du roi fût sincère ; il mit des années à s'en persuader, et d'Ossat à le convaincre. On avait tant dit au pape que Clément VIII perdrait la France de Henri IV comme Clément VII avait perdu l'Angleterre de Henri VIII, s'il se résignait à accepter le roi hérétique ! Ce roi n'était-il pas tout prêt, comme jadis l'Anglais, à rompre avec Rome pour avoir plus de facilité à épouser ses maîtresses ? Il y avait dans cette prophétie plus que le jeu tentant d'une comparaison symétrique : la similitude des situations inspirait à beaucoup de contemporains le même pronostic.

Le voit-on, maintenant, notre chétif abbé, jeté

à la mer loin du bâtiment qui sombre, chargé d'en sauver le pavillon? Il lutte seul, sans ressources, pour la France en détresse, contre la puissance espagnole, contre la formidable machine qui englobe tous les rouages de l'Europe, contre son Église prise dans l'engrenage, contre ses propres compatriotes acquis à l'esprit de la Ligue. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de ses vues pénétrantes dans les ténèbres où tâtonnaient les autres, de la force d'âme qu'il met au service de ses convictions. N'oublions pas qu'il est absent depuis longues années d'une France qui changeait chaque jour, mal renseigné par de lents courriers dont la moitié se perdait en route, plongé dans un milieu hostile où la malice espagnole et souvent, hélas! la malice française défigurent toutes les nouvelles, tous les faits. Et d'abord, où est le bon parti, dans cette anarchie de la patrie?

Nous jugeons aujourd'hui des sentiments de cette époque après le succès, sous l'empire de la séduction qui s'est attachée au nom de Henri IV; nous en jugeons très faussement. Il nous paraît que la légitimité du Béarnais ne devait pas faire doute pour les honnêtes gens, non plus que la connexité entre ses intérêts et ceux de la France. Le droit n'était pas si clair. Jamais peut-être, plus qu'à cet obscur carrefour de la fin du XVIe siècle, il ne fut difficile à un Français de discerner le

devoir du patriote, le véritable intérêt de la nation. Dans ce monde atterré par les progrès de l'hérésie, la première légitimité était celle de l'orthodoxie, de la cause catholique. On pouvait hésiter entre le vieux cardinal de Bourbon, le roi de la Ligue, et ce lointain Bourbon du Béarn, peu connu, excommunié, déclaré inhabile à succéder par la bulle privatoire de Sixte-Quint. Fallait-il, pour les beaux yeux de cet aventurier, faire de la Fille aînée de l'Église une autre Angleterre renégate? Et ses chances étaient si faibles au début! Contre lui, tant de seigneurs qualifiés, le peuple de Paris, le clergé, les moines, la conscience religieuse; avec lui, quelques reîtres d'Allemagne et de Suisse, quelques Gascons chanteurs de psaumes; entre eux deux, le tiers parti, les *politiques*, comme on disait alors, ceux qui n'aident jamais, attendent le succès et trahissent le malheur. La vérité, c'est que Henri était l'avenir, la raison, mais aussi l'aventure, le scandale; la Ligue avait pour elle la plus respectable tradition, les gens bien pensants, les bons conservateurs du passé.

On pouvait s'y tromper, de loin surtout, au cœur du bercail menacé, dans l'atmosphère ecclésiastique et passionnée où vivait d'Ossat. Il ne s'est pas trompé, il a vu le chemin d'avenir et de raison, ce qui n'était pas facile; et, l'ayant vu, il l'a courageusement suivi, ce qui l'était encore moins.

Imaginez ce prêtre, tenant presque seul pour les novateurs, dans Rome. Joyeuse, le cardinal protecteur, son ami, son bienfaiteur, Joyeuse fait volte-face et embrasse le parti de la Ligue. D'Ossat n'en est point ébranlé : il rompt, quoiqu'il lui en coûte. Les jésuites, tout-puissants à Rome, ne sont pas tendres pour les partisans du roi huguenot. L'ancien ami de Ramus, qui avait jadis inquiété la Sorbonne, risque gros : ne va-t-on pas suspecter son orthodoxie, l'accuser tout au moins de tiédeur, lui si attaché à sa foi, si exemplaire dans sa vie religieuse? Sans doute, il dut entendre siffler la plus venimeuse des calomnies, celle que la politique cache sous le manteau de la religion. Il les a connus par expérience personnelle, ceux dont il dit dans son énergique langage : « De telles gens, qui suggèrent à S. S. de demander des choses qu'ils sauront ne se pouvoir faire, qui pour un poil de leur intérêt ne se soucieroient que S. S. et le saint-siège perdît l'obéissance de toute la France, et que la religion catholique souffrît une grande diminution ».

D'Ossat n'a pas fléchi un seul jour dans son exacte appréciation des choses de France, dans son espoir du succès final. Où puisait-il l'énergie nécessaire à cette lutte? Quel mobile l'animait? L'intérêt? Il ne vivait que des bontés de Joyeuse. Il fut toujours réduit aux expédients. Henri était

fort empêché de récompenser les bons offices : Du Perron, quand il vint en ambassade pour l'urgente affaire de l'absolution, dut reculer son départ pendant trois mois faute d'argent. D'Ossat ne reçut qu'en 1596 l'évêché de Rennes, changé plus tard pour celui de Bayeux : des deux il ne tira pas en tout deux mille écus; il était trop loin, et ses chanoines retenaient les revenus. Lors de sa promotion au cardinalat il n'avait pas de quoi acheter le carrosse et le lit de damas rouge. — Non; on a beau fouiller dans cette vie, dans cette intelligence et dans ce cœur, on n'y trouve qu'un mobile d'action : comme il l'écrivait un jour au duc de Nevers, « faire ce qui sera du debvoir d'un bon François ». Tout d'Ossat est dans ces mots. C'est par là qu'il est vénérable.

Et habile, de quelle souple et constante habileté ! Pour la faire apparaître, il faudrait citer de longs extraits de la correspondance, entrer dans le détail des négociations. Il joue ses grosses parties sous le pontificat de Clément VIII. Il a pris racine et autorité dans Rome : il pratique sans cesse le pape. Dans les *Lettres*, nous voyons vivre Aldobrandini, comme en un portrait des maîtres de la Renaissance. D'Ossat connaît la signification de chaque geste du vieillard, et des rougeurs, et des lamentations, et des colères soufflées par l'Espagnol; il sait à quoi s'en tenir sur les attaques de

goutte suspensives d'une décision, sur l'accueil navré quand il remet un mémoire : « Vous me voulez tuer, me faisant étudier avec ces grandes chaleurs ». Les deux interlocuteurs ont de singulières discussions. Le pape ne peut prendre son parti de l'alliance de Henri IV avec l'hérétique Élisabeth. — Exigences de la politique, répond d'Ossat; c'est une grande reine, et d'un génie redoutable : telle était l'opinion de Sixte-Quint. — Ce n'est plus vrai, réplique Clément; et il s'efforce de prouver que les femmes qui ont « aimé le déduit » dans leur jeunesse perdent de bonne heure leurs facultés. D'Ossat n'est pas convaincu. — Plaisantes disputes; mais répétées chaque jour, à propos de tout, elles eussent lassé un négociateur moins tenace que notre Gascon.

Je ne puis rappeler ici que la plus importante de ses poursuites, la grande affaire de l'absolution du roi, « la plus grande que le saint-siège eût eue depuis plusieurs centaines d'ans », disait Clément VIII à la congrégation des cardinaux. Paruta en écrivait à la Sérénissime République : « Jusqu'au dernier jour, on avait pu tout redouter de l'irrésolution du pape et de la pression des Espagnols, et il avait fallu plus qu'un génie humain pour faire aboutir cette merveilleuse affaire de l'absolution ». Ce génie était celui de

d'Ossat, qui mena seul toute l'instance pendant des années, bataillant pied à pied contre les résistances ou les exigences excessives du pape Clément. A l'approche du jour où le pontife devait prendre l'avis du consistoire, le déchaînement des Espagnols passa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. C'était leur dernière partie, puisqu'on allait enlever le dernier prétexte aux troubles de France. Le duc de Sessa courut de porte en porte, chez les cardinaux, achetant, menaçant, ameutant tout le sacré-collège. D'Ossat triompha, obtint du pape qu'il prononcerait seul, après clôture des bouches. Quand Du Perron arriva pour recueillir le fruit de cette laborieuse préparation, les procès-verbaux étaient déjà rédigés dans les termes consentis par le roi. L'ambassadeur n'eut qu'à se joindre à son collègue, le 17 septembre 1595, pour s'agenouiller avec lui sous la baguette du pénitencier, devant Saint-Pierre, et pour entendre à ce prix lecture du décret d'absolution, au milieu du peuple assemblé, au bruit des salves d'artillerie du château Saint-Ange.

Les mécontents reprochèrent à Henri IV l'acceptation de cette cérémonie comme une humiliation inutile. D'Ossat avait très bien vu qu'il en fallait marquer fortement le caractère, pour que nul ne pût contester, par la suite, la validité de la réconciliation royale; et l'humiliation rejaillis-

sait sur les Espagnols, qui avaient remué ciel et terre pour en empêcher l'heureux effet. Si Paris valait bien une messe, la paix définitive des esprits valait bien un coup de baguette sur les épaules d'un subrogé pénitent. — « Ainsi, Sire, tout ce propos d'une matière difficile et chatouilleuse, et de points si sensitifs, se passa avec autant de douceur et d'amiableté qu'aurait su faire le plus facile et équitable sujet du monde. » — C'est une des belles lettres de 1595, où d'Ossat raconte au roi la joute courtoise et serrée des derniers pourparlers. Sa vaste érudition lui fournit des réponses immédiates à tous les arguments de l'adversaire. Le saint-siège exige le retrait d'un arrêt du Parlement qui condamne comme scandaleuse et séditieuse la proposition de Rome, *que le roi Henri, à présent régnant, n'est en l'Église jusques à ce qu'il ait l'approbation du pape.* — « Auquel propos je viens tout maintenant de me rafraîchir la mémoire d'une décrétale du pape Innocent III, en laquelle il dit que le jugement de Dieu est toujours fondé sur la vérité, laquelle ne trompe, ni n'est trompée; mais le jugement de l'Église suit quelquefois l'opinion, laquelle trompe souvent, et est trompée... Aussi viens-je de lire un canon, pris de saint Jérôme, qui dit que quelquefois celui qui est envoié dehors par ceux qui commandent en l'Église est dedans, et celui est

dehors, qui semble être retenu dedans. » — Voilà de terribles décrétales, et qui auraient pu, tout aussi bien, donner des armes à Martin Luther.

Le cas principal heureusement réglé, restaient à conclure de laborieux accords pour remettre l'ordre dans l'Église de France, bouleversée après de si longs troubles : cinquante évêchés vacants, nombre d'abbayes et de prébendes non pourvues, ou très mal pourvues, aux mains des gens de guerre. Il fallait passer l'éponge sur beaucoup d'irrégularités, obtenir l'agrément pontifical pour des serviteurs du roi qui avaient senti le fagot, pour des sujets ecclésiastiques fort discutables, comme cet archevêque de Bourges, Regnaud de Beaune, qui faisait par jour sept repas d'au moins une heure chacun. A ce moment, d'Ossat nous fait songer à l'abbé Bernier, négociant en des circonstances analogues avec Consalvi, et amené par la similitude des temps à solliciter mêmes concessions, mêmes indulgences, pour une même restauration. La tâche du représentant de Henri IV apparaît plus ardue que celle du négociateur de Bonaparte, parce que de nouveaux griefs politiques venaient sans cesse à la traverse des accords près d'aboutir.

C'était l'expulsion des jésuites, après la tentative d'assassinat de Jean Châtel : on avait pendu en Grève deux de ces Pères, on chassait les autres

du ressort de Paris. D'Ossat obtint leur rappel en 1603, « pour donner contentement au pape », écrivait-il à Villeroy; « je vous ai protesté que je ne fus jamais enamouré d'eux ». — C'était l'édit de Nantes, médecine amère à faire passer dans Rome. Clément VIII se cabrait à chacun des actes de tolérance de Henri IV; à ce coup il éclata. — « Sire, le sujet de cette lettre sera fâcheux, et à nous, à écrire, et à Votre Majesté, à entendre... Sa Sainteté nous dit hier matin qu'il étoit le plus navré et désolé homme du monde, pour l'édit que Votre Majesté avoit fait en faveur des hérétiques; qu'il ne savoit plus qu'espérer ni que juger de vous; que ces choses lui mettoient le cerveau à parti; que cet Édit, que vous lui avez fait en son nez, étoit une grande plaie à sa réputation et renommée, et lui sembloit qu'il avoit reçu une balafre en son visage; qu'il se trouvoit fort perplexe et demeuroit fort exulcéré... » — D'Ossat pansa la plaie comme il put.

En plus de ces difficultés inévitables, nées d'une bonne politique — ce sage esprit n'avait garde de la reprocher au roi, — le patient négociateur en voyait surgir d'autres dont il se serait bien passé, et qui lui venaient de la complexion de son doux maître. Un jour, il doit solliciter pour Angélique d'Estrées cette abbaye de Maubuisson, dont Sainte-Beuve a raconté en son *Port-Royal* la plai-

sante histoire et la destination peu canonique. Une autre fois, il a commission de proposer pour le chapeau Sourdis, l'oncle de Gabrielle. Sourdis et d'Ossat, qui n'avait rien demandé pour lui-même, reçurent la pourpre le même jour, en 1599. Les mérites de l'un compensèrent tout ce qui manquait à l'autre. L'affaire la plus épineuse dans cet ordre d'idées était l'annulation du mariage du roi avec Marguerite de Valois. Henri devenait-il coulant et pressé dans quelque négociation avec la curie, d'Ossat se réjouissait d'un côté et tremblait de l'autre. Lorsqu'un prince s'occupe vivement de Rome et s'y montre facile sur les grands intérêts, c'est le plus souvent sous l'aiguillon du diable, en vue de quelque divorce. D'Ossat le savait; il savait surtout que c'était toujours le cas avec l'endiablé Béarnais. Il manœuvrait de façon à décourager toute instance en cassation de mariage.

Henri « s'était accoutumé avec Gabrielle », comme disent les contemporains; il pensait certainement à l'épouser. Mais la reine Marguerite ne voulait pas donner son consentement à l'annulation, « pour voir en sa place une telle décriée bagasse ». Quand la pauvre « bagasse » fut morte dans la petite maison de Zamet, en 1599, l'affaire alla toute seule; on conclut à Rome en un tour de main l'union du roi démarié avec la fille du

Médicis. D'Ossat n'était pas au bout de ses peines. Un mois après le mariage florentin, il vit arriver un étrange capucin, Travail, dit le Frère Hilaire de Grenoble, serviteur de Henriette d'Entragues, porteur d'une lettre de crédit du roi en bonne et due forme. Ce personnage se réclamait bien haut de la nouvelle maîtresse, demandait une audience du saint-père pour on ne sait quelles intrigues, clabaudait chez les cardinaux, faisait un train d'enfer. Voilà notre prudent diplomate aux cent coups. Il s'ouvre à Villeroy dans une lettre confidentielle fort effarée, sous son air voulu d'assurance; il aimerait croire que ce fâcheux est un imposteur, mais il sait trop bien à quoi s'en tenir sur les faiblesses de son léger seigneur. « Monsieur, vous jugez assez de cette insolence capucine. Quant à moi, d'une chose m'assuré-je bien, que s'il lui reste quelque étincelle de sens et de jugement, il ne me tiendra jamais pour homme qui croie que mon bien être ou mon mal être auprès du roy dépende de lui, ni qui ait un seul poil de crainte de tous les capucins et moines, qui sont hors ou dedans le monde... Je vous prie de suplier Sa Majesté de ma part qu'elle avise de mieux connoître les hommes, et mêmement moines, avant que leur commettre choses d'importance, pour être mêmement traitées en Italie, et à Rome, où il y a plus de finesse qu'en tout le reste du

monde. » — Il ne respira plus jusqu'à ce qu'il eût expédié le bruyant capucin de Henriette, qui lui avait donné une des plus chaudes alertes de sa vie diplomatique.

D'après les obligations de cette vie, le lecteur pourrait croire à tort que ce grand négociateur fut un chrétien et un prêtre médiocre. Toute la correspondance du cardinal, j'ai hâte d'ajouter ce trait, respire une piété sincère, un attachement scrupuleux aux devoirs de l'état ecclésiastique. Tout ce que nous savons de lui est sujet d'édification. Sa révérence pour les chefs de l'Église avec lesquels il discutait fut profonde, filiale. Dans la Rome politique et mondaine d'alors, d'Ossat n'éprouva jamais cette réaction de scepticisme dont témoignent Rabelais et tant d'autres voyageurs. Il avait fait une cloison étanche, dans son cœur, entre les devoirs du chrétien et ceux du diplomate; dans la personne du pape, entre le père des fidèles et le souverain dont il devait combattre les exigences. L'esprit simpliste de notre temps et de nos démocraties comprend malaisément ces distinctions; il met trop vite en doute la sincérité de ces personnages doubles, ministres français en bataille dans la salle d'audience, prêtres romains soumis et croyants hors de cette salle. Ce même esprit ne conçoit pas davantage que le vainqueur d'Arques ait dû négo-

cier, plier, compter avec les vieillards du Vatican autant qu'avec le chef de la maison d'Autriche. Le partage d'âme d'un cardinal d'Ossat paraîtra illogique aux tout jeunes gens, et à quelques politiciens très vieux; il est pourtant l'indice d'une haute synthèse philosophique, non moins que d'une adaptation professionnelle du diplomate; il est surtout l'effet d'un regard longuement, obstinément fixé sur la complexité des choses humaines, sur l'inextricable connexion de leurs misères avec la sublimité des choses divines.

La *Correspondance* nous fait connaître un écrivain prime-sautier, étranger à toute recherche de bel esprit, uniquement soucieux de mettre dans le langage des affaires clarté, nuance et force. Les portraits qu'il trace ont du relief, des touches brusques et vigoureuses où Saint-Simon put retrouver un ancêtre; par exemple quand il dépeint « le variable et précipiteux naturel du duc de Savoie ». C'est déjà l'association d'idées qui fera dire à Victor Hugo, avec un *concetti* plus risqué,

La Savoie et son duc sont pleins de précipices.

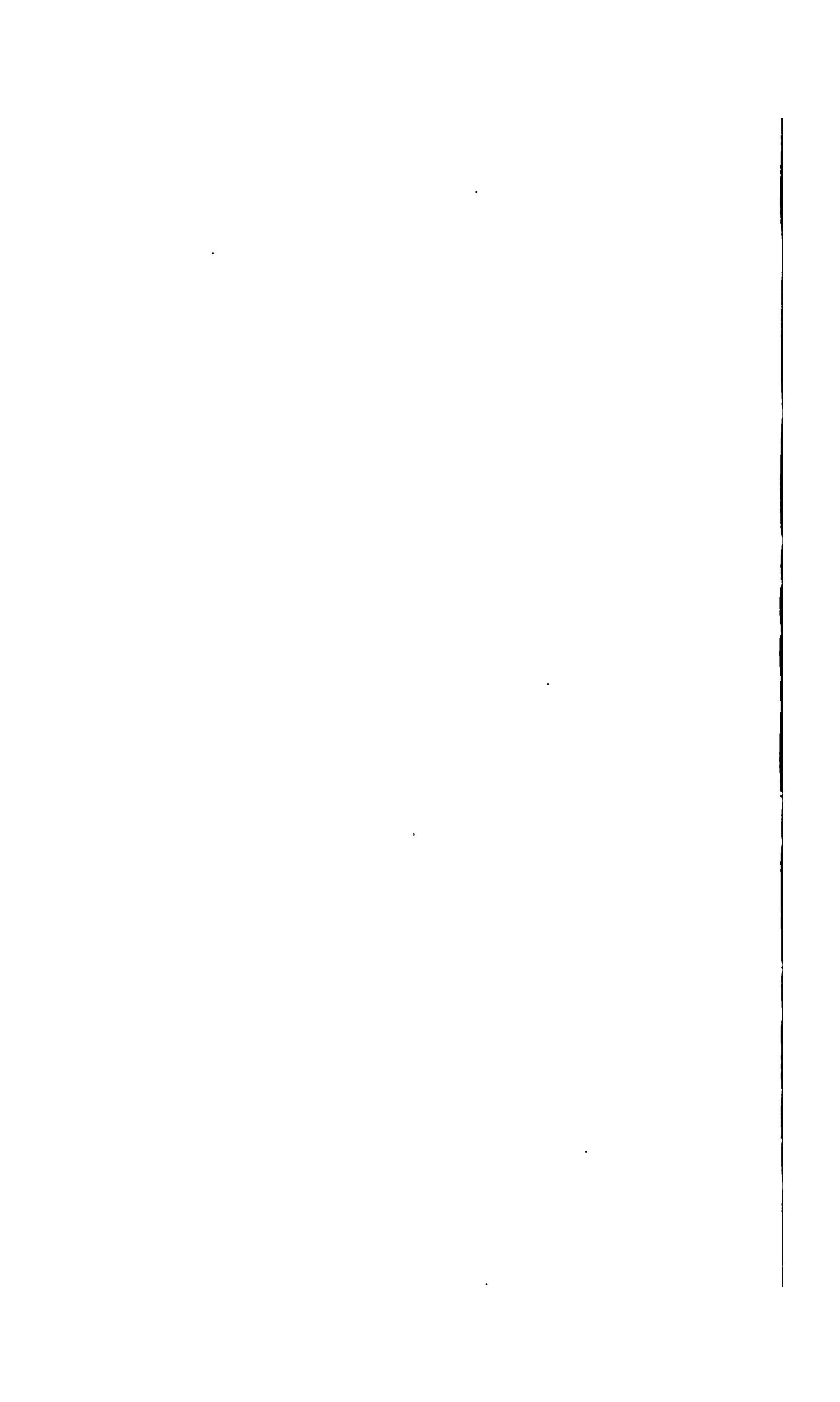
Néanmoins, la *Correspondance* laisse quelques déceptions à notre dilettantisme. Cet homme austère a passé vingt-cinq ans dans l'Italie, dans la Rome de la Renaissance; il a vu les spectacles pittoresques, les tragédies de cette époque animer

un cadre d'art et de beauté; il a vécu dans la compagnie de l'élégant et aimable Cynthio Aldobrandini, le cardinal neveu, le Mécène des artistes et des poètes, il a respiré dans ce feu de vie charmante, comme la salamandre, sans qu'une étincelle l'ait touché. Pas un mot, dans cette volumineuse correspondance, ne permet de croire que d'Ossat ait jamais levé les yeux sur un tableau, une statue, un palais; il n'a pas daigné retenir une anecdote, un fait de la vie contemporaine, une vision du milieu où il négociait. Il n'eût pas écrit autrement de la tente de Gengis-Khan. Insensible aux sourdes forces de la nature qui émeuvent la plupart de ses contemporains, dans cet ardent printemps du xvi[e] siècle, d'Ossat est en avance, déjà l'un des instruments que façonnera Richelieu : machine de précision au service d'un grand intérêt d'État. Dans les yeux abstraits, dans le visage osseux et maigre que nous montrent ses images, toute la flamme de vie est retirée au cerveau, brûlant pour un seul objet; et cet objet est assez beau : « faire son debvoir de bon François ».

Il le faisait encore quand la mort le surprit, en 1604. Quelques jours avant, il écrivait à Henri IV, à Villeroy. Du sommet où l'âge et les dignités l'avaient porté, son regard s'étendait sur toutes les matières de la politique; il écrivait en ministre d'État, conseillant au roi de développer

la marine, les colonies, le commerce, l'engageant à restreindre ses dépenses et à penser « au pauvre peuple trop foulé ». — Cet enfant du peuple qui trouvait de ces plaintes du cœur pour les siens, ce Français dont on sent vibrer la fibre profonde, quand certaines défaites de Clément VIII la blessent, — « je lui ai répliqué qu'il n'y avait qu'un roy de France, ni qu'un Paris au monde... », — cet homme qui vit le bon parti dans la guerre civile, s'y rangea sans gauchir un seul jour, et contribua au relèvement de notre puissance en même temps qu'au perfectionnement du langage qui la devait exprimer, — on estimera peut-être qu'il méritait un peu de notre piété pour sa mémoire oubliée. Après avoir lu M. Degert et la *Correspondance*, on ne risque plus de passer indifférent devant le marbre qui recouvre les cendres d'Arnaut d'Ossat, sur le champ même de ses victoires, dans la paix lointaine de Saint-Louis-des-Français.

Mai 1895.



LE MOYEN AGE[1]

POÈTES ET PHILOLOGUES

Trois petits volumes, après trente ans de recherches, depuis cette *Histoire poétique de Charlemagne* (1865) qui mit du premier coup le jeune étudiant de l'école des Chartes au rang des maîtres : trois soupiraux ouverts au passant sur l'incessante activité du laboratoire où les alchimistes de la philologie romane font leurs manipulations secrètes. Le premier de ces volumes est un manuel destiné à introduire les commençants dans l'étude de la littérature du moyen âge; ce bréviaire, où la matière de tant d'in-folio est condensée jusqu'à l'extrême limite de compressibilité,

1. Gaston Paris, *la Littérature française du moyen âge*, 2e édition, 1 vol., 1890. — *La Poésie du moyen âge, leçons et lectures*, 1 vol., 1885. — *Id.*, 2e série, 1 vol., 1895; Hachette et Cie.

renferme autant de faits et d'idées que de mots. Les deux recueils qui suivirent, lectures académiques ou leçons d'ouverture des cours professés au Collège de France, devraient porter le titre significatif qu'un émule de M. Gaston Paris, l'illustre Max Müller, donnait à ses fragments de mythologie comparée : *Copeaux d'un atelier allemand.* Mais cette fois l'atelier est français.

Je voudrais louer ces livres, et mon embarras est grand. Les philologues sont devenus les moins abordables des savants. Retranchés dans leurs ouvrages, ils en défendent sévèrement les approches; à la première reconnaissance, le profane risque d'être fusillé. S'il touche à quelques points particuliers, les initiés le taxeront d'ignorance et le feront rougir de ses bévues; s'il tente de porter sur ce terrain interdit les idées générales, ils lui crieront avec humeur : « C'est trop tôt, toujours trop tôt! Nous n'avons pas encore rassemblé assez de millions de faits! » Le savant qu'on louerait maladroitement serait le premier à prendre en pitié une louange incompétente. Il ne la goûte que de la bouche de ses pairs. C'est leur témoignage unanime qu'il faudrait rapporter pour mettre M. Gaston Paris à sa vraie place. Le Français qui a peu voyagé sait mal avec quelle déférence l'Europe laborieuse, d'Upsal à Bologne, d'Édimbourg à Odessa, prononce un nom deux

fois identifié, pendant près d'un siècle, avec la résurrection et les progrès d'une science. Depuis les premières recherches de Paulin Paris, en 1824, jusqu'aux travaux actuels de son fils, ces deux grands abbés de nos bénédictins laïques ont fait de notre moyen âge un patrimoine de famille, en partie reconquis sur l'Allemagne. Belle et rare singularité, une dynastie qui a fondé, gardé, agrandi un royaume dans la France du XIX[e] siècle.

Une dynastie! Nous ne serions plus de notre pays, si nous ne la tracassions pas de notre opposition, de nos exigences, si nous ne lui demandions pas des concessions pour la mieux ruiner. Puisque nous ne pouvons rien pour louer les savants, cherchons-leur une querelle. Je sais un apologue que je voudrais commenter avec eux.

Il y avait une fois un moutier dont les grilles donnaient sur la rue la plus fréquentée d'une grande ville. Les bourgeois qui passaient entrevoyaient de rare en rare, derrière ces grilles, trois ou quatre nonnains d'une beauté prodigieuse; elles faisaient signe aux passants d'un air de mystère, et leur voix suave ne disait que ces mots : « Nous sommes ici des centaines, toutes aussi merveilleusement belles, et d'un naturel infiniment plaisant : le jour où vous pourriez voir nos sœurs et converser avec elles, vous seriez tous férus d'amour et ne voudriez plus connaître les

dames de votre compagnie habituelle. Mais cela n'arrivera jamais, parce qu'une règle austère nous ordonne de travailler derrière ces murs à notre perfectionnement. » — Les bourgeois, gens simples, étaient ébranlés dans leur piété. Ils se disaient : « C'est grand dommage que tant de belles créatures soient soustraites à notre admiration. Pourtant, si elles vaquaient silencieusement à leurs devoirs, on se résignerait à les ignorer; mais ce langage humblement provocant est fait pour nous induire en tentation : il faut que la porte d'un couvent soit ouverte ou fermée. » — Une chronique rapporte que les événements de guerre amenèrent d'Italie des Espagnols de l'empereur d'Allemagne, qui forcèrent le moutier. Les nonnains avaient exagéré : beaucoup d'entre elles étaient insignifiantes; néanmoins quelques-unes passaient en beauté tout ce qu'on avait attendu, si bien que le peuple les enleva aux soudards et fit grand festoiement pour la libération de telles merveilles.

Ceci n'est pas un fabliau du moyen âge. Je ne courrais pas beaucoup de risques à prétendre que l'histoire en vient : je serais « confuté », comme ils disent dans la partie, par quelque mémoire érudit où très peu de gens iraient voir. Peut-être se trouverait-il quelque médiéviste souabe *ou* scandinave pour avancer qu'un fabliau semblable

existe, avec des variantes. Peut-être même existe-t-il à mon insu, puisque, d'après la théorie, notre imagination ne saurait forger un seul conte qui n'ait été jadis inventé dans l'Inde, et réinventé ensuite par les jongleurs des temps féodaux. — Sauf rencontre imprévue avec un trouvère et un brahmane, ceci n'est qu'une comparaison destinée à faire comprendre le respectueux mécontentement du bon peuple contre ses bienfaiteurs et ses tyrans, les savants philologues; et en particulier le sentiment d'admiration inassouvie qui grandit chez le lecteur avec chaque volume que M. Gaston Paris se laisse arracher.

Le maître des études romanes nous donne sa deuxième série de morceaux détachés sur *la Poésie du moyen âge*, et il s'excuse une fois de plus, dans la préface, de cette dérogation à la règle monastique du savant : « C'est dans de pareilles occurrences, quand il a un programme un peu étendu à exposer, ou quand il s'adresse à un public plus large et plus mélangé que son auditoire accoutumé, qu'un philologue se laisse aller à se détourner un moment de son occupation favorite, la recherche des faits nouveaux ou des combinaisons nouvelles, qu'un professeur se départ de son devoir le plus constant, l'enseignement des méthodes et leur application par l'exemple, et qu'il se délasse de ses travaux habituels en pré-

sentant quelques résultats ou quelques anticipations de nature à intéresser des esprits curieux et ouverts, mais non spécialisés. »

Ces « anticipations » qui implorent ainsi leur pardon, ce sont des dissertations ingénieuses tout illuminées de savoir et d'intuition, sur des textes littéraires que nous ne connaissons pas, que nous ne pouvons pas connaître, et où le critique nous signale en passant mille détails exquis. Notez qu'il ne s'agit point ici d'épigraphie syriaque ou araméenne, mais du fond même de notre littérature nationale; et vous comprendrez qu'à voir suinter la source avare qui nous révèle un grand lac caché, il se mêle à notre gratitude un peu d'irritation contre les gardiens jaloux de ce lac. Je voudrais éclaircir le malentendu qui va grossissant entre le public « non spécialisé » et les philologues dont nous vénérons, dont nous maudissons parfois la trop vertueuse abnégation; je voudrais montrer qu'il faudrait peu de chose pour dissiper le malentendu, et combien ce peu de chose est nécessaire dans la phase actuelle de notre développement littéraire. Pour mieux poser la question, il importe de rappeler en quelques mots les diverses fortunes de la poésie du moyen âge à notre époque, les divers aspects sous lesquels nous l'avons envisagée, depuis que notre siècle en a découvert l'existence.

Et comme nous avons affaire à des gens difficultueux, très soucieux d'exactitude et qui nous guetteront à la moindre équivoque, je précise ce que j'entends ici plus particulièrement par poésie du moyen âge. Ce n'est point l'énorme ensemble des productions françaises jusqu'à la Renaissance; c'est proprement la poésie épique et lyrique de la première période, celle dont on s'accorde à fixer l'âge classique au XII[e] siècle : chansons de geste en « laisses monorimes », psalmodiées sur la vielle et la cifoine par les trouvères ambulants. Cela devait ressembler fort à une longue complainte de Fualdès, débitée par les chanteurs populaires, et, aux beaux endroits, à un récitatif du ténor wagnérien; ces deux extrêmes se touchent, la chanson de geste fut le prototype de l'un et de l'autre. Le sujet de ces poèmes était l'épopée nationale des cycles de Provence, de France et de Bretagne; balbutiée dès nos plus lointaines origines, cristallisée avant l'an 1000 autour de ces figures légendaires, Charlemagne, Arthur, Guillaume d'Orange; rédigée dans la forme où nous la possédons entre 1000 et 1200, défaillante et changeant de caractère après le règne de Philippe-Auguste.

J'écarte donc de ces considérations les fabliaux, les romans satiriques, toute la luxuriante végétation qui se développa sur notre sol entre le

XII[e] et le XV[e] siècle. Cette large veine de l'esprit « gaulois » n'est pas en péril; alors même que nous négligerions quelques-uns de ses anciens titres, ils ne seraient pas perdus, mais simplement transformés : on les retrouve, toujours vivaces, ils ont fourni le fonds permanent de la littérature postérieure, de Rabelais à M. Gandillot. Personne ne nous les dispute. Il n'en est pas de même pour les hautes inspirations de nos vieux « trouveurs »; d'autres races les réclament et les annexent indûment, dès que nous cessons de revendiquer ce bien de famille.

En thèse générale, et sauf injustice pour quelques antiquaires du XVIII[e] siècle, pour quelques hommes comme Daunou, qui eurent le pressentiment de nos trésors cachés, on peut avancer que la découverte de cette poésie fut l'effort et l'honneur de notre siècle commençant. Quand Raynouard et Fauriel s'avisèrent les premiers de

Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

leur science tâtonnante ne sépara point l'apostolat littéraire de la recherche érudite. Ils trouvaient un public préparé par le *Génie du christianisme*; ils sortaient eux-mêmes de ce livre. Disons-le pour rabaisser la superbe des savants : quelques pages de cet ignorant, de cet amateur qui s'appelait Chateaubriand, ont fait plus pour l'intelligence

de la poésie du moyen âge que toutes les compilations antérieures des bénédictins, que tous les mémoires postérieurs des académies. Le poète seul engendre la vie, dont il ignore peut-être les lois; les spécialistes, qui se vantent de connaître ces lois, ne peuvent que développer l'être vivant qu'il a conçu.

Raynouard publiait un *Choix de poésies des troubadours*, concurremment avec ses travaux de grammaire et de lexicographie. Fauriel élargit le sillon : si beaucoup d'entre nous rôdent aujourd'hui avec sympathie et curiosité autour du sanctuaire des études romanes, ils doivent leur penchant à cet honnête homme. Ses livres enseignaient libéralement tout ce qu'il savait lui-même de ce monde nouveau; tombés dans nos mains à notre sortie du collège, ils nous firent aimer ce qu'il aimait. Nos initiateurs manquaient de critique, je le veux bien; ils tiraient arbitrairement le moyen âge du côté de la Provence et de la langue d'oc : on verse peut-être aujourd'hui dans l'excès contraire; ils eurent toutes les insuffisances, soit; mais l'apôtre qui répand une religion vaut sans doute le théologien qui l'approfondit.

On sait comment l'influence de ces précurseurs créa le style troubadour, dont je ne défendrai ni l'esthétique ni l'exactitude, et le courant gothique dans le romantisme; courant superficiel, souvent

puéril, mais qui a réintroduit mille ans de notre histoire dans notre art et dans notre littérature. Il se creuse un lit plus profond et plus sûr après 1830, avec les travaux d'Augustin Thierry, de Villemain, de Michelet, de tant d'autres. Paulin Paris combat à leur suite pour la cause à laquelle il va dévouer sa vie; il adjure la nouvelle école de se retremper aux sources de la poésie nationale; il imprime, en 1831, la première chanson de geste — cette appellation devenue classique est de lui — publiée en France et mise en langage moderne : l'épopée de *Berte aux grans piés*. *Garin le Loherain* suivait, en 1833. Le *Fierabras*, paru en 1829, avait été édité en allemand par un professeur de Berlin, Immanuel Bekker. Pour mesurer l'intensité du mouvement à cette époque et sa force de pénétration dans le monde lettré, il suffit de se reporter aux premières années de la *Revue des Deux Mondes*, fidèle miroir des fluctuations de l'esprit français : Fauriel, Michelet, Quinet, Ampère, pour ne citer que les plus illustres, y reviennent sans cesse sur la poésie du haut moyen âge; à peine retrouvée, elle entre dans la substance littéraire de chacun, nul ne s'avise encore de la confisquer comme une science réservée. Nommer Victor Hugo, n'est-ce pas rappeler ce qu'il doit à la poésie des aïeux et ce qu'elle lui doit? On peut redire de lui ce que je disais

plus haut de Chateaubriand : sans la *Légende des siècles*, combien de Français connaîtraient les noms et les *gestes* caractéristiques des héros de la Table ronde?

La *Légende des siècles* n'était pourtant que le rayonnement attardé d'un soleil déjà couché. La fortune populaire de la poésie du moyen âge n'a guère survécu au romantisme : on la voit décliner après lui, entre 1850 et 1860, au moment même où le branle si vigoureusement donné semblait promettre aux chansons de geste un regain de vitalité. Génin faisait paraître en 1850 une adaptation de la *Chanson de Roland*. Éditée une première fois par Francisque Michel, en 1836, la plus significative de nos épopées nationales est entrée dans le domaine classique avec la publication de Génin, qui n'était pas un savant, et à la suite des controverses bruyantes suscitées par l'audace du spirituel amateur. Littré, bien qu'il fût un des maîtres de la philologie nouvelle, continuait avec son sens si juste la tradition libérale de la génération précédente. En 1856, un décret impérial réalisait la grande pensée de M. Fortoul : ce ministre voulait qu'on publiât *toute* la poésie du moyen âge. D'après le plan trop ambitieux que lui présenta M. Guessard, la *Collection des anciens poètes de la France* devait comprendre 60 volumes, de 60 000 vers chacun. Cette mon-

tagne poétique accoucha d'une souris : la *Chanson d'Aspremont*, une plaquette de 24 pages ! M. Rouland, le successeur de Fortoul, reprit le projet en le restreignant aux chansons de geste du cycle carlovingien : il ne s'agissait plus que de 40 volumes elzéviriens, à 10 000 vers l'un dans l'autre. La *Collection des anciens poètes de la France* se poursuivit quelques années dans le cadre prévu ; elle atteignit le tome X et disparut, avec tant d'autres choses, dans la tourmente de 1870. Qui en soupçonne l'existence, sauf une petite équipe de travailleurs ? La société privée des *Anciens textes français* reprit l'œuvre impériale, en 1875, avec de si maigres ressources ! M. Bédier en parlait l'an dernier, dans un article sur lequel je reviendrai plus loin. Connaît-on davantage cette méritoire entreprise ?

C'est qu'une révolution profonde a changé, vers le milieu de notre siècle, l'orientation littéraire en même temps que les méthodes scientifiques. Par réaction contre le romantisme, écrivains et poètes revinrent un instant à l'antiquité. Cette repentance ne dura guère, excepté chez quelques parnassiens fortement hellénisés ; tous les efforts se concentrèrent bientôt sur l'étude réaliste de la vie contemporaine. Le moyen âge, bric-à-brac démodé, sombra avec le reste du bagage romantique. Rien n'était plus loin du nouvel état

d'esprit que la poésie des trouvères : j'entends toujours par là celle de la grande aube lyrique du XIe et du XIIe siècle. Cette même révolution consommait le divorce entre la littérature et les sciences. Parmi ces dernières, la philologie fut la plus docile aux suggestions venues d'Allemagne : tandis qu'elle s'enflait des plus grandes espérances, qu'elle prétendait régenter seule l'histoire et prendre à sa charge la conduite de l'esprit humain, la philologie repoussait comme une déchéance ce vieux libéralisme scientifique dont s'honorèrent en France le XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe. Constituée en puissance indépendante, hautaine, parcimonieuse, elle se retira dans ses temples, et l'étude des textes devint pour elle une herméneutique; passionnée de vérité, en garde contre toute tentation de beauté ou d'utilité immédiate, elle en arriva insensiblement à sacrifier la matière de son examen aux jouissances qu'elle trouvait dans les procédés de cet examen.

M. Gaston Paris le confessait — ou le proclamait — en d'autres termes, dans la leçon touchante qu'il fit pour rendre hommage à son glorieux père et pour marquer l'évolution de sa propre méthode. « Le point de vue purement littéraire fut toujours prédominant dans l'intérêt que mon père portait aux productions du moyen âge. Toute sa vie, il chercha à en répandre le

goût, à leur conquérir des sympathies chez les gens du monde, chez les littérateurs purs, chez les femmes elles-mêmes. C'est dans cet esprit qu'il choisit souvent les textes dont il a donné l'édition, qu'il écrivit plusieurs de ses préfaces et notices... Nous comprenons aujourd'hui un peu différemment l'étude du moyen âge. Nous nous attachons moins à l'apprécier et à le faire apprécier qu'à le connaître et le comprendre. Ce que nous y cherchons avant tout c'est l'histoire... Nous regardons les œuvres poétiques elles-mêmes comme étant avant tout des documents historiques... Quant à la sympathie du public pour ces œuvres, à leur diffusion comme source de jouissances littéraires, à leur introduction dans l'éducation nationale, nous les souhaitons assurément, au moins dans de certaines limites : mais nous ne les attendons que d'un progrès lent, qui ne peut s'accomplir et s'accélérer que si d'abord une critique sévère et rigoureusement historique a préparé le terrain, creusé les sillons et trié les semences [1]... »

Je lis entre les lignes de ce bon billet, et je me souviens d'un autre savant que j'aimais et admirais, lui aussi, avec des malédictions contre ses scrupules. J'ai conté jadis l'impatience de curio-

1. *La poésie du moyen âge*, première série, p. 219-220.

sité où nous mettait le grand et bon Mariette. Il parlait éloquemment, en conversation, des beautés poétiques et des mythes sublimes contenus dans ses papyrus. Enthousiasmés par ce qu'il en révélait, les auditeurs le pressaient : « Publiez ces merveilles, lui disait-on. — Non, faisait-il, elles ne sont pas au point. Nous sommes cinq ou six à les étudier, cela suffit. » Et il poussait parfois la logique de son sentiment jusqu'à réenterrer dans le sable des monuments qu'il avait découverts, pour les dérober à la badauderie dangereuse des profanes. Y aurait-il dans tout savant un Turc qui s'ignore, possesseur fier et jaloux d'un harem d'autant plus précieux que personne n'y peut pénétrer?

Sérieusement, et sans l'ombre de raillerie, la science contemporaine a créé un type de savant admirable. Comme elle est devenue une religion, elle a fait des moines, liés par des vœux rigoureux; ils ont le détachement du parfait cénobite, ils vivent de sa vie à la fois laborieuse et contemplative; consacrés à la recherche de la vérité pure, tout ce qui n'est pas elle ne compte pas pour eux. Nous sentons la grandeur et la beauté morale de cette discipline, mais notre besoin de communication a aussi ses droits. Il y avait probablement de très bons prêtres à Eleusis; cependant la foule des non-initiés devait leur

reprocher quelquefois leur obstination à garder pour eux seuls les mystères divins. Les cultes d'initiés ne tiennent pas longtemps contre la soif de connaissance innée dans tous les hommes.

Quoi qu'il en soit, un étrange phénomène s'est produit à la suite de l'entrée en religion des philologues et de leur divorce avec la littérature séculière. Les études romanes occupent une élite active, nombreuse, incomparablement plus nombreuse que celle d'il y a cinquante ans. Elle se recrute chaque année dans l'école des Chartes, l'école nationale par excellence. Les publications — je dis mal, — les impressions de documents et de travaux relatifs au moyen âge nourrissent à elles seules une légion de typographes : mémoires de l'académie des Inscriptions, bulletins des écoles et des sociétés savantes, revues spéciales, thèses, leçons, correspondances françaises ou internationales; on en remplirait tous les ans une vaste bibliothèque. Bref, le courant de 1830 apparaît comme un mince filet d'eau quand on le compare à la nappe vaste et profonde qui en est sortie. — Seulement, cette nappe est rentrée sous terre. Elle tient moins de place que n'en tint le mince filet dans la vie intellectuelle de la nation.

De loin en loin, on en voit surgir quelques jaillissements pour la soif du pauvre monde. Un Natalis de Wailly, un Léon Gautier, nous faisaient

volontiers l'aumône. Il suffirait de quelques beaux livres à la portée de tous comme les *Épopées françaises* [1], pour réfuter en partie mes allégations; ou encore de cette scrupuleuse et définitive édition de la *Chanson de Roland* [2], sortie au lendemain de la guerre, en 1872, d'une pensée touchante du patriote. Je crois bien que M. Bédier nous ménage les mêmes satisfactions, si j'en juge par son spirituel ouvrage sur *les Fabliaux* [3]; je lui sais du moins un gré infini de nous avoir rapporté, dans son introduction, un mot de Claude Bernard qui flatte nos pires rancunes contre la scolastique moderne. « Un jeune physiologiste présentait un jour au savant une longue monographie d'un animal quelconque, soit le crotale ou le gymnote. Claude Bernard lut le livre : « J'es-« time, dit-il à l'auteur, votre conscience; je loue « votre labeur. Mais à quoi serviraient, je vous « prie, ces trois cents pages si le gymnote n'exis-« tait pas? »

Il y avait aussi Renan, qui faisait parfois danser en public sa philologie : il la montrait plus qu'il ne la donnait, c'était encore une nuance; mais

1. Léon Gautier, *les Épopées françaises*, 3 vol.; Victor Palmé, 1865.
2. Le même, *la Chanson de Roland*, 2 vol.; Mame et C[ie], à Tours, 1872.
3. Joseph Bédier, *les Fabliaux*, 1 vol.; Paris, Émile Bouillon, 1893.

Renan était Renan. Il y a d'autres exceptions, je ne l'ignore pas et je devrais les citer : quand on les énumérerait toutes, jusques à m'en accabler, on ne changerait pas la vue d'ensemble qui règle la comparaison de deux époques, pour tout homme informé du mouvement intellectuel dans notre siècle : entre 1830 et 1840, avec un petit nombre d'ouvriers, la poésie du moyen âge envahit toute la littérature; depuis un quart de siècle, avec des travailleurs éminents et plus nombreux, elle sort à peine de ses tabernacles, elle ne pénètre plus la pensée générale manifestée par les écrits. La cause en est, je l'ai reconnu, dans l'orientation de la littérature autant que dans le désintéressement des philologues : si cette orientation persistait, nos réclamations seraient vaines; on ne jette pas des perles aux troupeaux qui demandent une autre pâture.

C'est précisément parce que l'imagination française évolue une fois de plus, et parce que nous sommes à un tournant littéraire, qu'il faut faire appel au secours des médiévistes patentés. Inutile hier encore, ce secours est aujourd'hui nécessaire. Lassés du réalisme de la vie quotidienne, déserteurs du Parnasse quand ils se tournent vers la poésie, nos jeunes écrivains cherchent une voie; et la plupart d'entre eux paraissent sollicités vers une région idéale qui voisine de très près

avec celle où se complurent nos plus anciens poètes. Ils y prennent pour guide des étrangers, comme l'exilé qui reviendrait dans un domaine patrimonial sous la conduite de l'usurpateur de ses biens. Puisque les philologues se sont institués gardiens de la poésie du moyen âge, c'est à eux qu'il faut demander l'aliment approprié à des besoins réveillés de nouveau; c'est eux qui peuvent apaiser, avec le plus d'autorité, l'étrange querelle soulevée entre les tenants de la littérature nationale et ceux du cosmopolitisme.

Le cosmopolitisme! on repart en guerre contre ce fâcheux : je crois même qu'on l'appelle aujourd'hui le snobisme. C'est pourtant l'action bien innocente d'ouvrir la fenêtre, de laisser entrer l'air et de regarder le vaste monde. Aérer et meubler la maison paternelle, c'est la déprécier, paraît-il. Cette accusation, qui semble partir d'une chambre d'agonisant, pour ne pas dire d'une boutique en faillite, eût fort étonné notre robuste XVIIe siècle, ce grand emprunteur. Elle est particulièrement réjouissante pour qui vient d'arrêter son attention sur le moyen âge. L'Europe a vécu pendant plusieurs siècles d'une littérature indivise; notre pays y faisait l'office d'une pompe aspirante et foulante. S'il fallait des preuves d'un fait aussi patent, on les trouverait à chaque page des livres de M. Gaston Paris. Voyez entre autres

toute la préface du deuxième volume sur *la Poésie du moyen âge* : « Quand nous remontons aux temps les plus reculés de notre vie littéraire, nous y trouvons, au lieu d'un développement isolé, une extraordinaire abondance de germes étrangers de toute provenance, adaptés, assimilés, transformés, et c'est grâce à cette large pénétration de tous les éléments ambiants dans sa circulation intime que cette vie déploie une sève assez puissante et assez généreuse pour féconder l'Europe autour d'elle. Quand la France ne puise plus à des sources étrangères pour enrichir et renouveler sa poésie, elle produit la pauvre poésie du XIVe siècle, la poésie vieillotte et étriquée du XVe siècle; elle n'exerce plus aucune action sur les nations voisines... »

La matière de tous nos fabliaux est commune aux nations d'Europe et à celles d'Orient. On se les renvoie comme des volants sur la raquette. Rappelons-nous, entre cent exemples, ce *Roman de Troie*, écrit vers 1160 par un poète tourangeau, d'après deux romans byzantins abrégés en latin : l'un était le journal du siège, tenu par le Phrygien Darès; l'autre, les mémoires d'un assiégeant, le Crétois Dictys; des sources sûres, comme l'on voit. Le roman gréco-français court le monde, est aussitôt traduit en allemand, puis mis en latin à Messine; il fournira plus tard un poème à Boccace et une tragédie à Shakspeare : *Troïlus et Cressida*.

Et de tout ainsi. Le plus extraordinaire de ces objets d'échange est l'histoire de Barlaam et Joasaph, contée jadis par Max Müller, reprise récemment par M. Gaston Paris, et d'où il appert que ce Joasaph n'est autre que le Bouddha, devenu un saint du calendrier chrétien, après avoir roulé dans la légende de tous les peuples.

Mais, dira-t-on, nous sommes loin de l'indétermination du moyen âge : des siècles de concentration politique et littéraire nous ont fait un établissement domestique, franc de toute hypothèque étrangère, et où il faut nous tenir. Pas si loin, peut-être; et ce qui était vrai naguère ne l'est plus au même degré aujourd'hui, ne le sera plus demain. J'ai relevé à maintes reprises, en traitant d'autres sujets, les symptômes concordants d'un curieux retour de l'histoire sur elle-même. Un grand nombre des traits caractéristiques qui formèrent la physionomie de l'Europe féodale réapparaissent dans notre Europe, bouleversée par tant de secousses. A coup sûr, leur réunion ne ressuscitera pas le moyen âge, tel que les bonnes gens s'en épouvantent; mais il en résultera de nouvelles formes de vie sociale et intellectuelle, beaucoup plus rapprochées peut-être du XIIe ou du XIIIe siècle que du XVIIe ou du XVIIIe. La fusion internationale de certains intérêts communs à tous est un de ces traits; la fusion litté-

raire en découle fatalement. Des causes historiques du même ordre doivent produire des effets semblables. L'Europe féodale avait été façonnée et agglomérée par une doctrine à la fois révolutionnaire et unitaire, le christianisme. Toutes proportions gardées, et sans instituer une comparaison qui n'est pas dans ma pensée, la Révolution française a fait dans notre temps la même œuvre; œuvre complétée par cet autre Charlemagne qui fut Napoléon. Les découvertes des sciences sont venues à la rescousse, abaissant toutes les barrières. Vous pourrez encore vous défendre quelque temps, pas longtemps, contre une invasion de grains ou de vins : vous n'arrêterez pas la circulation des doctrines, des idées, des livres; vous n'empêcherez pas la renaissance d'une littérature universelle sur les vieilles assises des littératures nationales, comme au XIIe siècle, comme au XVIe; littérature sensiblement la même de Pétersbourg à Lisbonne, influencée partout au même instant par les mêmes courants. Elle aura pour régulateur et pour guide le peuple le plus curieux, le mieux informé : ce que nous étions au moyen âge. Les plus chaudes indignations ne retarderont pas d'une heure le phénomène nécessaire. Mais comme on ne saurait avoir trop d'égards pour d'honnêtes sentiments, montrons aux indignés que leur susceptibilité patriotique s'alarme à tort.

De quoi donc s'indignent-ils? Un prodigieux génie dramatique et musical, Wagner, ravit aujourd'hui l'imagination de notre jeunesse. Il lui donne la qualité de rêve où elle trouve à cette heure le plus de volupté. L'influence de Wagner, on en a déjà fait la remarque, s'exerce sur la peinture et sur la littérature autant que sur la musique, elle a modifié toute l'âme contemporaine, partant toutes les expressions des divers arts. A un moindre degré, ce Scandinave d'Ibsen fait concurrence à l'industrie des spectacles parisiens; on le joue peu, mais des gens malintentionnés négligent d'aller au Vaudeville et préfèrent songer, au coin de leur feu, devant ces grands symboles chargés de réflexion; ils préfèrent écouter en eux-mêmes l'écho de ces cris de révolte qui réveillent les instincts primitifs au plus profond de notre être. — La chose intolérable est que ce soient là des importations étrangères. Et si c'étaient des réimportations d'une matière première de chez nous?

Ouvrez un de nos livres sur la poésie du moyen âge, il ne vous parlera que des héros et des sentiments wagnériens, chantés jadis dans des milliers de vers par les trouvères bretons ou français. Dans la littérature universelle de cette époque, et sous la réserve des échanges incessants que j'ai mentionnés, la France fut l'atelier central où s'élaborèrent les matériaux dont un Wagner a

tiré si grand parti. Écoutez le savant, qui n'est pas suspect de flatter nos faiblesses patriotiques, car il diminue plutôt, à mon sens, le domaine de nos légitimes revendications : « La magnifique littérature poétique de l'Allemagne, à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle, n'est que le reflet de la nôtre. Les *Minnesinger* ont transporté dans leur langue les formes et l'esprit de la poésie lyrique française, fille elle-même de la provençale... Wolfram d'Eschenbach, Conrad de Wurzbourg et bien d'autres sont les imitateurs plus ou moins fidèles des Albéric, des Turold, des Chrétien de Troyes, des Benoît de Sainte-More. »

Les philologues raffinent à perte de vue sur les apports originels qui ont formé l'épopée française, « produit de la fusion de l'esprit germanique, dans une forme romane, avec la nouvelle civilisation chrétienne et surtout française ». Ils dosent à leur gré les éléments germaniques, celtiques, saxons, scandinaves... Peu nous importe. Le bon sens dit que des rédactions, toutes postérieures au Xe siècle, composées entre le Rhin et l'Océan, sont françaises plutôt qu'allemandes. L'épopée normande, transportée en Angleterre, naît chez un peuple déjà francisé. La « matière de Bretagne », la plus riche, est aussi la plus discutée, avec ses insondables fonds celtiques. Pourtant il est clair que des poèmes composés

dans l'Armorique, sur ce sol qui allait s'agréger au nôtre pour toujours, doivent être adjugés à la famille française plutôt qu'aux maîtres de la Thuringe et de la Saxe. Or, c'est dans la matière de Bretagne qu'apparaissent d'abord les plus belles légendes du drame wagnérien : *Perceval* (Parsifaal), *la Quête du Graal, Tristan et Iseut*. Plus près de nous, le *Chevalier au Cygne* est une légende de la maison de Bouillon.

Richesse indivise, tout au moins. Les auditeurs de Wolfram d'Eschenbach et de Walter de la Vogelweide ont su l'accaparer et la garder mieux que nous. Ce fut pour leurs fils une grande force, et non pas seulement au point de vue littéraire. M. Gaston Paris a raison de dire : « Si, par impossible, la nation française perdait ses titres, elle les retrouverait dans la littérature du moyen âge. D'où vient donc que cette littérature est maintenant si étrangère à la nation, et que si peu de personnes s'avisent de la solidarité indissoluble qui nous rattache moralement à nos pères des temps féodaux?... Il y a longtemps que les Allemands envisagent autrement les choses : ils ont appuyé en partie la régénération de leur nationalité sur leur ancienne poésie. » — Quand un Bismarck ou un empereur Guillaume évoquent naturellement, à la tribune et dans les banquets, la geste poétique des anciens Germains, nous

sentons tous la vigueur de cet élan pris dans le passé, et quelle sève monte au cœur des vivants de la poussière des morts où ils affermissent leurs pieds. Nous, déracinés volontaires, nous avons des solennités pour maudire un passé plus grand et plus vieux que le leur. La pousse de l'autre saison, fléchissante au premier vent, renie le tronc séculaire d'où elle est sortie.

Mais revenons sur notre terrain littéraire. Si Wagner nous rapporte les personnages et l'âme même de notre première poésie, cet envahissement qu'on redoute n'est qu'une restitution. Et puisque j'ai fait allusion à Ibsen, qui ne serait frappé des intimes analogies de sentiment entre les vieux *harpeurs* celtiques et le moderne continuateur des *sagas* scandinaves? Comparez *Brand* ou *la Dame de la Mer*, par exemple, aux quelques fragments de *Tristan* qu'on a publiés et aux gloses des commentateurs de ce poème. Des deux parts, c'est le même individualisme farouche, la même négation des pactes sociaux, la même acceptation tranquille de la toute-puissance fatale de l'amour. Dans le drame ibsénien comme dans les drames mythologiques de Wagner — la *Walkure* entre autres, — il semble qu'un Celte primitif exprime les instincts païens qui transparaissent sous les rédactions christianisées de nos poèmes. Si ces accents, retrouvés par des étran-

gers, éveillent chez nous de profonds retentissements dans les cœurs, c'est peut-être retour d'atavisme plus que curiosité du nouveau, et nos jeunes gens peuvent sourire à bon droit de cet ignorant chauvinisme qui ne reconnaît pas la vibration d'une vieille fibre endormie. Quand le héros du *Moniage Guillaume* va conquérir, dans Orange, la belle Orable, une émotion l'arrête au moment de franchir la frontière de France : « Vers la douce France il retourne son visage; un vent de France le frappe en face. Guillaume ouvre son sein pour le laisser entrer à plein. Sa plainte s'élève contre la brise : Eh! brise douce qui de France venez, là sont mes compagnons et mes parents!... De ses beaux yeux il commence à pleurer ; les larmes coulent goutte à goutte sur ses joues et mouillent sa tunique. » — Le jongleur du Nord qui faisait parler ainsi le comte Guillaume, confondu par lui avec d'autres preux carlovingiens, ne savait pas qu'en passant dans la Provence ce héros rentrait sur la terre même où sa légende était née.

Pour calmer les inquiétudes des vieux et pour satisfaire le penchant actuel des jeunes, rouvrons à ceux-ci les sources obstruées de notre ancienne poésie. C'est aux philologues, détenteurs de cette poésie qu'ils vantent quand on s'en détourne et qu'ils rabaissent lorsqu'on la leur demande, c'est

aux savants de nous frayer la route et de nous y guider. Les savants vont se gendarmer contre nos sommations : qu'ils s'en prennent à leurs dangereuses coquetteries! Ils nous font honte de notre ignorance sur « cette grande littérature du XII[e] siècle dont nous devrions être si fiers et que nous connaissons si peu ». Ils laissent tomber négligemment, dans leurs gloses, des citations charmantes, ils signalent des « beautés » sur lesquelles ils attirent notre attention. Vient-on leur demander à juger sur pièces, sur pièces complètes? Autre chanson. — Ces interminables poèmes sont surfaits, ternes et plats; la matière première en est admirable, mais une critique experte peut seule la discerner; nous ne possédons que des rédactions de troisième main, faites par des sots qui ne comprenaient plus cette matière. La critique hésite entre des versions dissemblables pour chaque poème, des variantes et des parties adventices. Comment choisir entre le manuscrit d'Oxford et celui de Paris? Il est trop tôt. — En écoutant les défaites des philologues, on se prend à penser que si les manuscrits de l'*Iliade* avaient été par malheur plus nombreux, avec plus de variantes, et si les érudits de la Renaissance avaient eu les scrupules des nôtres, Homère ne serait pas encore entre nos mains. Il y a pourtant des jours où il est doux

d'avoir un Homère, quand il pleut, qu'on est triste, et las des proses du journal. Nous avons lu les raisons fournies par M. Bédier : elles ne m'ont pas convaincu. Lui aussi, il nous conseille cette vertu : « savoir attendre ». Mais il commence par réclamer la publication de tous les textes où dort « une des voix les plus énergiques qui aient jamais retenti sur le sol de la patrie ». Il se plaint qu'on ait négligé le cycle breton. Ce jeune profès est d'esprit trop ouvert et trop vigoureux pour que nous désespérions de le détourner de sa règle. Nous le débaucherons.

Quant à M. Gaston Paris, s'il s'indigne de nos exigences sacrilèges, qu'il accuse sa récente étude sur *Tristan et Iseut*; elle a fait déborder la coupe. Eh quoi! « *Tristan*, nous dit-il, est, entre tous les grands poèmes de l'humanité — et je n'hésite pas à le placer à côté d'eux, — le poème de l'amour. » Rien que cela? Il en donne des fragments saisissants de pathétique ou de tendresse délicate; il souligne des inventions comparables à ce qu'il y a de plus accompli dans la poésie antique et moderne. Lorsque nous sommes bien conquis, il nous laisse sur cette petite note désespérante : « Les anciennes éditions... sont défectueuses, incomplètes, et aujourd'hui introuvables. » On n'a jamais pratiqué le *fugit ad salices* avec plus de perversité. Songez à ce qui va

arriver. Un jour, un jour prochain, je l'espère, l'Opéra affichera la première représentation du drame lyrique de Wagner. Un industriel vendra de petits livrets explicatifs, mal traduits de l'allemand. Les moins érudits se souviendront que cette légende est éclose chez nous; ils auront la curiosité de la connaître, ils s'enquerront chez tous les libraires : rien; la petite note : « Éditions défectueuses, incomplètes, et aujourd'hui introuvables ».

Je conclus. Nous demandons des textes, nous aussi, des publications à la portée de tous. Qu'on ne nous dise pas : Vous trouverez un fragment curieux dans telle série de tel bulletin, qui est chez quelqu'un, à tel folio, qui vous renverra au mémoire du professeur X..., lequel se réfère à la version du professeur Y..., de Berlin... — Il n'y a de livres efficaces que ceux qu'on trouve chez le libraire.

Nous demandons plus, car les textes du XIIe siècle sont accessibles à bien peu de nos concitoyens : nous demandons pour eux des traductions en langage moderne, et, si tout n'en vaut pas la peine, des arrangements — disons l'affreux mot — comme ceux où les érudits de 1830 ne dédaignaient pas de mettre la main. Oh! nous ne réclamons pas les quatre millions de vers épiques décrétés par M. Fortoul! Une bonne mise au point

de *Tristan et Iseut*, pour commencer; la leçon que vous choisirez, Béroul ou Eilhart, Thomas ou Gotfrid, une fusion abrégée de ces diverses sources si vous préférez, une restitution du noyau primitif si vous osez la tenter : ceci est votre affaire. Puis trois ou quatre poèmes des différents cycles, les plus typiques, les plus représentatifs; ici encore, les maîtres romanisants peuvent seuls faire des choix judicieux. Cette tâche est-elle inconciliable avec leurs travaux professionnels? Craignent-ils qu'elle les fasse déroger? Qu'ils y préparent du moins quelques-uns de leurs élèves, dont nous serons les obligés. Sinon, il est facile de prévoir ce qui arrivera : un vulgarisateur quelconque tentera l'aventure, s'en acquittera mal, y recueillera néanmoins honneur et profit, et fera oublier le laborieux dévouement, les immenses services obscurs de ceux qui lui auront préparé ce butin. Ce sera une grande injustice, sous laquelle il y aura un peu de justice.

J'entends bien que les savants répondent : « Notre sort n'est plus enviable. Un jour on nous traite de banqueroutiers; le lendemain, de thésauriseurs, d'affreux capitalistes qu'il faut faire dégorger. » Non, mais de riches heureux, qui nous doivent la charité, à nous autres pauvres, qui la doivent à ce pays qu'ils honorent devant l'Europe savante. Je vais être maudit, compris — et

approuvé tout au fond — par le philologue amoureux d'éloquence et de poésie qui m'a fourni l'occasion de cette plaidoirie. Ce conseiller sagace, dont les avis littéraires font loi tout autant que ses arrêts scientifiques, est vraiment le plus admirable moine qu'on ait vu depuis saint Antoine; il observe rigidement les grands vœux de sa règle, avec des tentations incessantes devant toutes les formes de la beauté spirituelle. Peut-être cédera-t-il à une tentation plus forte encore : en communiquant davantage leurs richesses, en réintroduisant dans nos organismes appauvris un peu de la moelle des os de nos pères, ses pareils et lui serviront bien « la douce France ».

Ils serviront cette langue française qui naquit au pied de la tour de Babel, dans la confusion des idiomes, comme le raconte un compatriote et un justiciable de M. Gaston Paris, le ménestrel champenois Evrat : « Chaque pays, noble ou méprisable, a son langage. Tous sont étranges et barbares, excepté le langage français. C'est celui que Dieu entend de préférence, car il l'a fait beau et léger, et, mieux que tous les autres langages, il se prête à l'ampleur et à la brièveté. »

Juillet 1895.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ET

LE COSMOPOLITISME LITTÉRAIRE[1]

« Le lecteur serait étonné si je dressais ici la liste de ce que nous avons de travaux sur l'histoire de la vie et des œuvres de Jean-Jacques Rousseau », écrivait il y a neuf ans M. Brunetière. Depuis lors, la liste s'est accrue d'une vingtaine de volumes, à ma connaissance, et de je ne sais combien d'articles en France et à l'étranger. S'il fallait avoir lu cette bibliothèque et se la rappeler pour parler de Rousseau, ou si l'on n'était reçu à parler de lui qu'à la condition d'apporter des vues inattendues et de ne jamais se rencontrer avec les devanciers, je me récuserais tout le premier; et je crois bien que M. Texte lui-même, en dépit de son

1. *Jean-Jacques Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire*, par M. J. Texte; Hachette, 1895.

érudition abondante, se verrait accusé d'information sommaire ou d'involontaire plagiat. Il a pensé, nous pensons comme lui, que dans un grand sujet et autour d'un grand nom, chacun a licence de glaner à son tour, sans autre souci des moissonneurs qui lièrent les gerbes d'où le grain est tombé.

Jean-Jacques n'intervient d'ailleurs dans la thèse de M. Texte qu'à titre d'importateur du cosmopolitisme littéraire en France. La découverte n'est pas neuve; depuis Mme de Staël, cette fonction spéciale de l'écrivain genevois apparaît avec une évidence croissante à tous ceux qui étudient la marche des idées dans notre pays. Rousseau, disent-ils tous, personnifia une réaction victorieuse du germanisme contre la tradition latine. J'aurai quelques réserves à faire sur la propriété de ces termes, je crois qu'on en peut trouver de plus justes pour qualifier un phénomène sur lequel nous sommes d'accord. Acceptons provisoirement les définitions que notre auteur emprunte à Mme de Staël. Il ne prétend rien découvrir, mais il a beaucoup exhumé; de quelques remarques éparses chez ceux qui l'avaient précédé, il a fait un système fortement coordonné et tout un chapitre qui manquait dans les histoires de notre littérature. Il ne sera plus permis de parler du XVIIIe siècle sans se référer à ce livre substantiel, également informé sur la France et sur l'Angle-

terre, aussi recommandable par le savoir de l'érudit que par l'intelligence du critique.

Une heureuse fortune a servi M. Texte. Il voulait traiter un point d'histoire; il y rencontre un débat réveillé par nos contemporains. Les controverses anciennes qu'il résume, elles retentissent à nos oreilles avec les mêmes arguments de part et d'autre; son ouvrage en est tout réchauffé; si bien qu'à la soutenance de la thèse, en Sorbonne, l'audacieux se vit admonesté. Des voix officielles, ou qui le furent, défendirent contre lui l'intégrité du génie français, qui n'a jamais été violée, comme l'on sait, et les intérêts de la librairie française, commis à la vigilance des censeurs de la République. On croyait entendre Voltaire lui-même, au temps où il s'effrayait devant des curiosités qu'il n'avait plus.

Divertissons-nous à retrouver dans les témoignages recueillis par M. Texte la terreur instinctive des bonnes d'enfants, quand elles voient leur petit bonhomme grandir, courir et déchirer ses lisières. Nous constaterons en passant de quel poids ce prodigieux Jean-Jacques pèse sur tout notre établissement intellectuel. Nous chercherons enfin si les diverses révolutions dont il fut l'excitateur ne seraient pas les effets d'une cause historique plus lointaine et plus générale encore que celles dont on se contente d'habitude.

I

La conquête de la France par l'Angleterre au dernier siècle, tel pourrait être le titre de l'ouvrage qui nous occupe. M. Texte suit pas à pas l'envahisseur et retrace les phases successives de l'annexion. Aux beaux temps de Louis XIV, on n'imagine même pas qu'il y ait un foyer d'art et de pensée chez « ce peuple enragé, quoique stupide et septentrional », ainsi que le qualifie le jésuite Coulon. Les séditieux ameutés par un Cromwell contre la majesté royale n'inspirent d'autre sentiment que l'horreur. Quand le Grand Roi a la curiosité de s'enquérir des écrivains et des savants qui pourraient exister en Angleterre, son ambassadeur Comminges lui parle vaguement « d'un nommé Miltonius, qui s'est rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leur Prince ». Oublieuse de ce qu'elle a dû récemment à l'Espagne et à l'Italie, la France de Boileau estime qu'au delà de ses frontières, et surtout du côté du Nord, le reste du monde ne pense pas honnêtement. C'est l'heureuse persuasion de la Chine : d'une Chine admirable, et très fondée à revendiquer sa supériorité, mais aussi naïve que l'autre

dans sa prévention contre l'universelle barbarie de tout ce qui n'est pas elle. Comme à la Chine, on n'admettait de rivaux et de maîtres que dans le lointain passé; les nôtres dormaient dans les tombeaux de la Grèce et de Rome. Le seul doute auquel l'esprit français pût s'ouvrir naissait de la querelle des anciens et des modernes, très différente des controverses futures sur le cosmopolitisme; querelle de famille, entre des élèves et des maîtres dont nous étions évidemment les uniques héritiers.

Par une de ces conséquences imprévues qui font de l'histoire une ironie perpétuelle, les premières atteintes à la tradition du grand siècle allaient sortir de la révocation de l'édit de Nantes, décrétée pour sauvegarder l'unité française. Une foule d'esprits curieux, portés par leur doctrine au libre examen, se répandit sur l'Europe et principalement en Angleterre. Le choc en retour ne se fit pas attendre. Obligés d'apprendre la langue du pays d'exil, promptement séduits par le nouveau monde qu'ils découvraient, les bannis renvoyèrent dans leurs écrits les premières notions de ce monde à la mère patrie. Ils formèrent un vaste atelier de journalisme et de propagande; les idées anglaises, et bientôt les œuvres traduites, circulaient entre Londres, La Haye et Genève : on n'imprimait, on ne lisait que

Bibliothèques britanniques et *Mémoires littéraires sur l'Angleterre*; ces feuilles arrivaient à Paris. Cent ans plus tard, l'exode semblable des émigrés aura les mêmes effets; notre pays désigne de temps à autre des victimes pour aller lui chercher des idées. Je croirais pourtant que M. Texte, entraîné par un épisode qu'il a consciencieusement étudié, grossit quelque peu l'importance du rôle qu'il attribue aux réfugiés protestants. Les communications actives entre les deux peuples voisins ne s'établirent qu'après 1720; les vulgarisateurs qui allumèrent la curiosité française furent le Suisse Béat de Muralt, avec un ouvrage très goûté des contemporains, l'abbé Prévost et le jeune Voltaire.

On connaît le rôle de Prévost et l'enthousiasme contagieux de ce bénédictin défroqué, revenu d'Angleterre avec des romans imités de ceux qu'on lisait à Londres, avec un bagage de traductions qu'il allait bientôt compléter en faisant passer dans notre langue la fameuse *Clarisse*. Quant à Voltaire, M. Texte ne dit rien de trop en avançant que les *Lettres philosophiques*, ou *Lettres sur les Anglais*, marquèrent en 1734 une date de l'histoire littéraire aussi décisive que celle de 1810, où Mme de Staël donna son livre *De l'Allemagne*. La passion anglaise de Voltaire se changera plus tard en dénigrement; mais au

temps de sa jeunesse et de son voyage à Londres, il était tout aux jouissances de curiosité qu'il voulait faire partager aux Welches. Avec des initiateurs aussi persuasifs, le branle se communiqua rapidement; l'anglomanie qui sévit en France dès le second tiers du XVIII[e] siècle égala nos plus frénétiques engoûments d'aujourd'hui. Elle s'étendit à tout, aux modes, aux aspirations politiques, déjà tournées vers l'idéal de la liberté britannique, à la philosophie athée, qui se repaissait de Locke et de Hume, aux prédilections littéraires.

Shakspeare n'est pas encore connu; les anglomanes du siècle dernier ne remontèrent que fort tard à cette source mère et ne s'y enivrèrent jamais. Les grands livres anglais de leur temps leur suffisaient; le roman en premier lieu, sous la forme réaliste et bourgeoise que lui avaient donnée nos voisins, et qui allait faire de ce genre dédaigné ce qu'avait été pour d'autres époques la poésie épique : l'expression vivante et habituelle des mœurs, des sentiments, des idées. C'est *Robinson*, le livre merveilleux qui est toute l'Angleterre : une audace individuelle nourrie dans une Bible, conquérant un empire sur la mer, et le façonnant toujours pour des résultats positifs; *Robinson*, qui expliquerait à lui seul la formation des États-Unis par les naufragés de sa race, jetés sur les grèves du Nouveau Monde avec ce seul

viatique, leur Bible, avec ce seul instrument pour refaire une civilisation, leur volonté anglaise[1]. C'est *Clarisse Harlowe*, le roman qui a changé les âmes dans toute l'Europe, qu'on ne lit plus depuis cinquante ans, et sans lequel l'homme de nos jours ne serait pas ce qu'il est. — Ce sont, avec des prises moins universelles, Swift, Fielding, Sterne; et les poètes, Pope, Thomson, Gray, ce décalque anticipé du Lamartine des *Méditations*.

Ce sont enfin — je cours sur les sommets — Young et Macpherson. Le succès du pseudo-Ossian est plus ancien qu'on ne croit, il n'a pas attendu la protection de Bonaparte. Les premiers *Fragments* de Macpherson parurent en 1760, *Fingal* en 1762; ils passèrent aussitôt en France. L'enchantement opéra dès cette époque et alla croissant. « Sous le Directoire, raconte M. Texte, les habitants du bois de Boulogne furent épouvantés de voir briller au milieu des arbres une grande flamme; s'étant approchés, ils aperçurent des hommes accoutrés à la scandinave qui tentaient de mettre le feu à un sapin, et chantaient d'un air inspiré en s'accompagnant d'une guitare : c'étaient des admirateurs d'Ossian qui voulaient, comme les héros calédoniens, dormir en plein air et allumer des arbres pour se chauffer. » Les admirateurs d'Ibsen n'en sont pas encore là.

1. Voir l'étude ci-après, p. 193.

Pour être moins pittoresques, les témoignages accumulés par notre auteur sur la vogue des importations anglaises ne sont pas moins significatifs. Diderot est tout flamme, suivant son habitude : il met Richardson « sur le même rayon avec Moïse, Homère, Euripide et Sophocle ». L'*Éloge* qu'il écrivit à la gloire de l'Homère moderne rencontra peu de contradicteurs. Marmontel place le romancier anglais au-dessus de tous les écrivains anciens et récents. « Si l'on osait, dit d'Argenson, on nommerait le sieur Grandisson un nouveau Christ apparu sur la terre, tant il est parfait. » Le grave Buffon se laisse gagner. Chez les femmes qui mènent le siècle, c'est une fureur. Après la mort de Richardson, Mme de Genlis va voir en Angleterre le portrait du grand homme. Mme de Tessé se prosterne sur le tombeau avec un désespoir qui inquiète son guide. Mme du Deffand écrit à Walpole : « Depuis vos romans, il m'est impossible de lire aucun des nôtres ». L'aimable Lespinasse imagine la plus féminine et la plus touchante des louanges, dans une lettre adressée à son amant un jour de découragement : « Je crois que si je lisais *Clarisse* ce soir, je n'y trouverais ni amour ni passion. Mon Dieu ! peut-on tomber plus bas ? »

Richardson est dieu ; mais tous ses compatriotes sont prophètes. Gibbon et Sterne s'étonnent des ovations que leur vaut en France le seul nom

d'Anglais. « Nos opinions, dit le premier, nos mœurs, même nos habits étaient adoptés en France; un rayon de gloire nationale illuminait tout Anglais, dont on supposait toujours qu'il était né patriote et philosophe. » Au lendemain même du traité de Paris, le public acclame en plein théâtre des vers de Favart, où le peuple anglais est glorifié. Moins d'un demi-siècle après la mort de Louis XIV, la France est moralement conquise par des pensées, des sentiments, des formes d'art qui font brèche dans sa tradition classique. Et Buckle peut écrire, non sans raison : « La jonction des esprits français et anglais, si nous considérons ses effets immenses, est le fait le plus important dans l'histoire du XVIII[e] siècle ».

Des protestations s'élèvent, cependant; timides d'abord, comme celle de J.-B. Rousseau, gémissant sur « ce malheureux esprit anglais qui s'est glissé parmi nous depuis vingt ans », ou celle de Fréron : « La saine antiquité n'est plus consultée; à peine connaît-on de nom les plus beaux génies d'Athènes et de Rome ». Les *Mémoires de Trévoux* s'inquiètent de voir la France devenue « bien bonne amie de la littérature d'Angleterre ». L'opposition parle plus haut, elle éclate, quand Voltaire en prend la tête : Voltaire, qui avait été le principal ouvrier du rapprochement, qui cherchait dans sa vieillesse, comme le sorcier de la ballade,

des mots efficaces pour arrêter le génie trop docile à son premier appel et devenu menaçant dans la maison inondée.

Il faut faire dans cette résistance la part des qualités du patriarche, le bon sens, l'esprit de mesure; la part aussi de ses pires défauts, la jalousie, l'irritation contre tout ce qui alarmait son règne; et rien ne l'alarmait plus que le succès des écrivains anglais, de leurs disciples français, du maudit petit horloger de Genève. La verve endiablée du vieillard dissimule mal le travail de rétraction qui s'est opéré dans son intelligence, après 1760. Le grand curieux de jadis, sensible à toutes les manifestations de la pensée, est revenu au classicisme le plus sec et le plus étroit : les personnages de ses tragédies ont exprimé de l'homme tout ce qu'on en peut dire sans sortir des bonnes règles. Si l'idéal littéraire de Voltaire avait triomphé, il n'y aurait eu de place après lui que pour Viennet et Luce de Lancival. Quelle confiance pouvait-on mettre dans les sentences du critique qui écrivait à cette époque la lettre à Bettinelli? « Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou, et son ouvrage un monstre... Le Dante pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne sera jamais lu. » Ses jugements sur les Anglais seront désormais du même goût; et non seulement

sur Shakspeare, dont personne n'avait encore l'intelligence, mais sur tous les Anglais contemporains qui tournent les têtes welches, de Swift à Macpherson. Tous monstres, barbares; il injurie, selon sa coutume, il aurait volontiers recours au bras séculier, il appelle l'ombre de Richelieu à la défense de la tradition nationale. L'auteur de *l'Orphelin de la Chine* s'est refait chinois; ce même homme, qui oppose au christianisme les grandes religions orientales et le redoutable argument de la relativité des conceptions du divin, raisonne en littérature comme le mandarin proclamant aux antipodes que rien ne compte en dehors de sa tradition : du moins celui-ci le dit-il pour quatre cents millions de personnes convaincues.

Derrière Voltaire, un Dorat se lamente sur « le monstrueux mélange d'un génie étranger ». Condorcet, La Harpe, Marie-Joseph Chénier vont renchérir. La querelle s'envenime entre les enthousiastes et les récalcitrants : ceux-là invoquent les droits de l'esprit humain, ceux-ci l'autel de la patrie et la discipline des ancêtres. Les accusations, les plaidoyers, les brocards échangés entre les deux camps ne diffèrent pas de ceux que nous entendons aujourd'hui; et comme aujourd'hui, le public laisse dire les guides patentés, il va où son instinct le porte. Des besoins de senti-

ment ont grandi, auxquels ne répond plus la littérature desséchée des encyclopédistes; des sources ont jailli, qui contentent ces besoins; le public s'y désaltère, il se soucie peu de savoir si elles sont étrangères ou nationales. Le travail d'élargissement et de métamorphose s'accomplit, irrésistible comme les phénomènes naturels de la végétation, indifférent aux vents contraires qui ne troublent qu'un instant le cours régulier des saisons.

Pour ceux qui ont peine à séparer de l'initiative puissante d'un homme ce fonctionnement nécessaire des lois historiques, l'arrivée de Rousseau explique le gain de la bataille. Sans lui, elle fût peut-être restée longtemps incertaine; il décida l'avenir en absorbant la sève étrangère pour ajouter de nouvelles branches au vieux tronc français.

II

Il arrive en France vers le milieu du siècle, à l'heure de la grande fortune des livres anglais; ses amis les lui vantent, Diderot lui en rebat les oreilles; il les lit, il est pris, au moment même où il cherche l'expression littéraire des idées qui fermentent dans son cerveau et des sentiments

qui bouillonnent dans son cœur. Le livre qu'il va écrire sera-t-il donc, comme tant d'autres, une imitation plus ou moins adroite de Richardson? Non. Chez tous ces Parisiens anglomanes, la contagion n'a touché que quelques parties de l'être : elle envahit Rousseau jusqu'aux moelles, parce qu'il apporte une nature très différente de la leur, septentrionale, germanique, comme on voudra l'appeler, en tout cas sérieuse, profonde, sentimentale et morale. Il reconnaît du premier coup dans les romans britanniques l'aliment approprié à sa sensibilité; il assimilera et reproduira avec son originalité individuelle ce que les autres goûtent et imitent. Avant lui, dirait un chimiste, il y avait eu mélange des deux esprits; avec lui, il y a combinaison. C'est le dernier et nécessaire période des inoculations littéraires; aussi longtemps qu'il n'est pas atteint, on en reste aux curiosités passagères, à l'engoûment; les acquisitions du cosmopolitisme ne se fixent et ne deviennent nôtres que par la souveraineté d'un écrivain qui les naturalise. Toute la complexion de Jean-Jacques le désignait pour cet office. Il commence à quarante-cinq ans le roman bourgeois et lyrique, raisonneur et ingénu, analytique et passionné, qui transportera dans notre langue, dans nos mœurs, avec notre habit et notre accent, la substance même des romans anglais; *Héloïse*

paraît et fait oublier *Clarisse*; la transfusion du sang a réussi.

De nos jours, la *Nouvelle Héloïse* n'est guère plus lue que *Clarisse Harlowe*. C'est un grand tort, et l'on se prive de jouissances que le préjugé d'ennui ne permet pas d'imaginer. Je le dis timidement et bien bas, je cherche encore dans notre langue un roman supérieur à celui de Jean-Jacques. Et voici mon critérium : les années où je relis la *Nouvelle Héloïse*, je ne puis plus supporter de longtemps la lecture d'un autre roman. Le style est emphatique, je l'accorde; encore quelques tours de cadran, et le style de nos romantiques paraîtra aussi boursouflé, aussi démodé; quelques tours encore, et l'on trouvera des rides sur la prose de Flaubert et de nos réalistes; les beautés intérieures des grands ouvrages n'en subsisteront pas moins. Qu'importe le vêtement usé, quand il recouvre un homme, quand on devine une âme dans cet homme? Il faudrait couper la moitié de l'*Héloïse*, toutes les digressions intolérables sur des objets qui ne nous intéressent plus, j'en conviens; mais dans la moitié qui demeurerait, le cri de la passion retentit plus strident qu'il ne se fit jamais entendre; et les effets de cette passion sont étudiés jusque dans chaque fibre des victimes qu'elle possède.

Pour la première fois, un écrivain français est

venu qui a dit ceci : L'amour n'est pas l'accident qu'ont dépeint nos poètes, nos tragiques, nos romanciers de l'âge classique; ce n'est ni un passe-temps léger, ni une idylle, ni un thème à bel esprit, ni une sentimentalité à fleur de peau, ni une vertu chevaleresque, ni même le mal sacré qui s'attache à la chair d'une Phèdre ou d'une Hermione; c'est une révolution douloureuse qui intéresse toute la personne humaine, jusque dans les idées, les raisonnements, les actes où il y a en apparence le moins de rapports avec la passion. Les opinions de Julie et de Saint-Preux, leurs vues sur la société et sur l'univers sont profondément modifiées du moment qu'ils aiment. C'est un effort désespéré pour réaliser dans le cercle des choses visibles les aspirations infinies insufflées à l'homme moderne par la promesse chrétienne. C'est une association permanente de toute la nature au drame particulier de deux existences; le paysage, à peine aperçu des amants classiques, devient un état d'âme, comme l'on dit, ou plutôt un état du cœur. Phèdre souhaitait reposer à l'ombre des forêts; pour Saint-Preux, les forêts, les eaux, les montagnes sont dans Julie, et Julie est partout en elles. L'amour subi ainsi est inséparable d'une constante préoccupation morale; mais ce n'est plus la morale inflexible qui lui opposait sa règle simple dans Corneille; c'est une

plaidoirie perpétuelle du sentiment devant le tribunal de la conscience, un travail de casuistique pour chercher des accommodements, pour transformer l'égarement en vertu; c'est surtout et toujours une confession, où l'homme savoure le triste plaisir de scruter son cœur.

Cette confession voluptueuse et mélancolique des faiblesses, cet alliage du naturalisme païen et de l'infini désir chrétien, ce tourment, dans l'ivresse amoureuse, d'autre chose qu'on voudrait y mettre, c'est proprement le lyrisme moderne, celui dont Shakspeare fut le père dans le monde, dont Rousseau fut le père chez nous. On en discerne sans doute quelques frémissements avant lui, dans un vers de Racine ou de La Fontaine, dans un soupir de Mme de Lafayette, de Fénelon ou de Vauvenargues, dans un cri divinatoire de Bossuet ou de Bourdaloue. Avec un peu d'ingéniosité et beaucoup de lecture, il sera toujours facile de grouper un faisceau de citations où l'on nous montrera le romantisme des classiques; tout au moins celui que nous leur prêtons. Mais réunir ces traits épars, en faire la trame même d'une œuvre, mettre à nu dans cette œuvre sa personne saignante et gémissante, cela était réservé à Rousseau; comme il lui était réservé de détrôner les rois tragiques et les seigneurs anonymes pour nous intéresser à d'humbles bourgeois du canton

de Vaud, à tout le détail de leur vie quotidienne, à leurs embarras d'argent et aux embellissements de leur jardinet. Si les petites gens avaient déjà diverti la bonne compagnie avec la gaîté picaresque d'un Gil Blas ou la tendre folie d'une Manon, ils n'avaient jamais essayé de s'imposer par un pathétique sérieux qui les égalât à Titus et à Bérénice, ils n'avaient jamais réclamé l'attention en raison même de leur simplicité et comme représentants de la vie du plus grand nombre. Toute la littérature de notre siècle, sortie de cette double révolution, est contenue en germe dans la *Nouvelle Héloïse* : le romantisme d'abord, puis le réalisme. Julie est l'aïeule de filles très dissemblables dont elle ne peut renier aucune, depuis Atala jusqu'à Emma Bovary; quant à Saint-Preux, ses descendants s'appellent légion, ils ont tous le signe héréditaire, de Werther et de René jusqu'à ceux qui naissent à cette heure; on en trouverait chez les Rougon, on en trouverait chez les Macquart.

On se demande, en vérité, si ce colossal Jean-Jacques, inférieur à beaucoup de nos grands écrivains par l'étendue de l'esprit et la perfection de l'art, eut jamais un égal en puissance créatrice. En même temps qu'il nous dotait d'une littérature nouvelle, il s'emparait de tout notre avenir politique et social! Je regrette que M. Texte, limité

par l'objet spécial de son étude, n'ait pu montrer en Rousseau que l'initiateur littéraire. Le monstre est trop incomplet, trop incompréhensible, quand on ne l'envisage pas sous tous ses aspects, inventeur du lyrisme et du sentiment de la nature, propagateur de la littérature bourgeoise et de la littérature personnelle, évangéliste de la Révolution et de la démocratie.

Nos pères avaient au commencement de ce siècle une idée très imparfaite des origines de la Révolution et de l'action prépondérante de Jean-Jacques; ils le confondaient dans la colonne d'assaut des encyclopédistes, ils résumaient leur jugement dans le refrain populaire :

C'est la faute à Voltaire,
C'est la faute à Rousseau.

A mesure que les horizons du passé se dégagent, le rôle de Rousseau se précise et grandit, il s'oppose au rôle des autres philosophes. Ceux-ci furent surtout des destructeurs : il fut un constructeur, très dangereux à notre avis, mais enfin il le fut. Voltaire et ses acolytes préparèrent la Révolution en tant qu'ils firent table rase; en dernière analyse, il reste bien peu de chose de leur apport dans les éléments qui ont servi à la refonte sociale, dans l'idéal démocratique. L'élaboration des matériaux résistants est le fait de Rousseau.

Pour Voltaire en particulier, ce serait un lieu commun de rappeler combien cet aristocrate eût été déçu et scandalisé par le tour que la Révolution a pris. A l'heure où elle l'eût fait guillotiner proprement, elle ne retenait déjà plus rien de son esprit. Cet esprit plane encore sur la Constituante, sur les grands seigneurs, les juristes, les lettrés qui saluent l'aube libérale et humanitaire de 89; qu'en reste-t-il en 93, au moment où Rousseau est dieu, un dieu inspirant et agissant? Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Le pli de pensée qu'on appela le voltairianisme, et qui fut assez général dans la bourgeoisie française pendant la première moitié de notre siècle, put faire illusion sur la survivance intellectuelle du philosophe de Ferney: il devient un anachronisme fort rare. Le merveilleux écrivain continue d'exister, pour le plaisir des dilettantes, au même titre qu'un Montaigne ou un La Bruyère; mais comme nourrisseur et directeur de foules, il n'existe plus dans notre démocratie contemporaine, couvée par Rousseau, sortie du *Contrat social*, emplie de l'âme et cristallisée autour de la pensée fondamentale du terrible sophiste.

Toutes les constructions d'idées de nos raisonneurs politiques portent sur la pierre angulaire du système de Rousseau; elles peuvent se résumer dans la phrase génératrice du *Discours sur l'iné-*

galité et du *Contrat social* : l'homme naturel est né bon, la société et ses lois l'ont rendu mauvais. Darwin combat Rousseau dans les esprits cultivés; l'erreur qu'ils abandonnent descend plus bas, jusqu'au fond des intelligences rudimentaires. Causez avec l'anarchiste populaire : qu'il soit un doux rêveur ou un agitateur aigri, vous retrouverez cette conviction indéracinable à la base de tous ses arguments, et le plus souvent vous ne lui arracherez pas d'autre argument. C'est le pivot sur lequel l'imagination de notre peuple tourne, travaille et se déforme depuis cent vingt-cinq ans. Les corollaires de la proposition sont innombrables. Rousseau a développé les principaux, nos expériences sociales les développent docilement d'après lui : souveraineté directe du peuple, égalité chimérique de tous les hommes, égalité des biens enfin, « puisqu'il est manifestement contre la loi de nature... qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire ». C'est le dernier mot du *Discours sur l'inégalité*; ce sera sans doute la dernière expérience que nous ferons pour suivre jusqu'au bout Jean-Jacques.

Je me trompe : comme pour mieux attester sa docilité envers son maître, notre siècle finissant va rechercher la première thèse du philosophe

dans ce premier écrit, le *Discours sur les Sciences et les Arts*; on convient avec lui que « le progrès des sciences et des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité et qu'il a corrompu nos mœurs ». Si nos nihilistes priaient, on entendrait sur leurs lèvres la prière déclamatoire composée pour l'Académie de Dijon : « Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des lumières et des funestes arts de nos pères, rends-nous l'ignorance, l'innocence et la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur et qui soient précieux devant toi. » — Ils la diront; et ce seront les mêmes qui psalmodiaient naguère la *Prière sur l'Acropole*, adressée par cet autre à Minerve civilisatrice!

Rousseau fut le père de la démocratie. Il a jeté cette fille, comme les autres, aux Enfants-Trouvés. Il la personnifiait d'avance, lui, le seul démocrate du XVIIIe siècle, dans son talent, son humeur, sa vie, par ses défauts et ses qualités. Il en avait les goûts, les allures, les passions, les grandeurs et les petitesses, les noblesses de cœur et les sottes vanités, les abandons et les défiances, la grossièreté et la sensibilité, le sérieux et le chimérique, la sincérité ingénue sous des mensonges imaginatifs. Incarnation vivante du peuple qu'il allait façonner, ce plébéien a subjugué le monde avec les deux forces dont dispose le peuple : la vérité

du sentiment et l'obstination logique dans un raisonnement abstrait.

Car il nous saisit — et ceci nous ramène à la question de race — entre les deux branches d'une tenaille. Il unit en lui les deux esprits qui pouvaient agir dans toutes les directions, sur les hommes les plus différents. Poète, lorsqu'il sent et imagine, Jean-Jacques est le septentrional qu'on a dit, le germanique et le disciple des Anglais, vrai, ému, lyrique, réaliste, brisant une tradition usée, soufflant le vent nouveau que demandaient les imaginations, préparant la littérature de l'avenir. Philosophe, lorsqu'il raisonne et déduit, c'est le vieux latin, le logicien absolu de l'esprit classique, rentrant dans la tradition, menant un sophisme jusqu'aux conséquences extrêmes; il n'emprunte plus alors à ses maîtres anglais que les théorèmes de quelques penseurs, sans les atténuations pratiques et le sens du positif qui défendent ce peuple contre l'idéologie. Par cet autre côté de lui-même, il a prise sur les instincts permanents de notre race, il prépare la société du lendemain. C'est ainsi qu'il peut modeler d'une main un Chateaubriand et un Lamartine, de l'autre un Robespierre, un Ledru-Rollin, un Proudhon.

Donc, nous vivons, par tous nos organes, de la pensée de ce vagabond, de ce malade, de ce fou,

— comme disait la vieille langue qui croyait dire quelque chose avec cette appellation mal définie des plus variables combinaisons de nos facultés cérébrales. Quand on essaye de mesurer le pouvoir créateur, universel et prolongé de cet homme extraordinaire, on doute si Napoléon lui-même a fait des conquêtes plus vastes et laissé dans le monde une empreinte plus profonde et plus durable. Quelque crédit que l'on fasse à la puissance individuelle, celle de Jean-Jacques serait inexplicable si nous n'apercevions pas ses sources de force. C'est le mérite de M. Texte de nous les avoir montrées; on découvre dans son livre une race derrière l'homme, on y voit l'éducation de Rousseau, et le renouvellement de la France à travers lui, par les meilleures énergies d'un autre peuple.

III

Comment définissons-nous cette action de la race, qui paraît si décisive dans ce cas particulier? — Génie septentrional, génie germanique, disent-ils. — Acceptons, toujours provisoirement, l'ethnique adopté. Un fait est hors de contestation : depuis près de deux siècles, une aurore boréale illumine progressivement ce ciel du Nord,

qui nous apparaissait jadis ténébreux et vide; la clarté nouvelle lutte contre le vieux soleil méditerranéen, elle lui dispute de vastes régions de l'Europe qu'il éclairait seul, elle l'inquiète jusque sur le sol latin. On a vu cette lumière distincte naître et grandir tour à tour sur l'Angleterre, sur l'Allemagne, sur les pays scandinaves, sur la Russie. De partout, les « Northmans » avancent en masses profondes, comme au temps où ils sortaient de leurs forêts; ils s'émancipent chez eux de la sujétion latine, ils viennent camper sur les terres classiques, refoulant les anciens maîtres. Y aurait-il donc une loi de l'histoire qui imposerait aux grandes invasions un double et différent effort, à intervalles éloignés, pour que leurs conquêtes soient pleinement achevées?

Une première fois, les « barbares » conquièrent l'empire romain par la force brutale; absorbés aussitôt par la civilisation qu'ils venaient détruire, ils balbutient les arts qu'elle leur enseigne, ils se montrent incapables d'y rien changer ou ajouter. Un millier d'années passent. Avec la Réforme d'abord, puis avec la production d'une littérature originale en Angleterre et enfin en Allemagne, les « barbares » recommencent l'ancienne conquête, par la pensée, cette fois; et ils menacent d'expulser les écoles latines comme ils avaient jadis expulsé les légions. Cette invasion

en deux temps serait d'une belle symétrie; à ceux qu'elle ne satisferait pas, on peut proposer une autre hypothèse.

Il y a une généralisation bien audacieuse dans ce terme, « les littératures du Nord »; et une impropriété difficile à justifier dans cet ethnique, « l'esprit germanique, la réaction germanique », dont Mme de Staël et ses continuateurs font couramment usage à propos de Rousseau. A quoi et à qui l'applique-t-on? Aux influences exclusivement anglaises que subissait la France du XVIIIe siècle, avant qu'il y fût question d'une littérature allemande; à un Genevois tout pénétré de ces influences, mais qui n'avait jamais lu un livre allemand. Croyez-vous qu'il soit très exact d'appeler Shakspeare un poète germanique? Les nuances sont-elles si peu tranchées qu'on puisse confondre l'esprit anglais et l'esprit allemand, soit dans les productions récentes de leurs grands écrivains, soit dans les trésors nationaux de légendes et de vieux poèmes où se sont formées les littératures de ces peuples? A cet égard, l'Angleterre eut beaucoup moins de communication avec l'Allemagne que la France, puisque notre haut moyen âge, nous le remarquions naguère, a vécu sur un fonds commun avec le moyen âge d'outre-Rhin. — La communauté de race permet de ranger Anglais et Allemands sous l'épithète de

« germaniques », dira-t-on. — Je n'en sais rien. Que faites-vous du bon duc Rollon? Pourquoi Flaubert ne serait-il pas un « esprit germanique » au même titre que Richardson, si par hasard ce dernier descendait d'une souche normande?

Puisqu'on établit les classifications d'après ces lointaines origines, je demande à remonter hardiment un peu plus haut, jusqu'au Celte. Il formait le tuf même de la race dans les îles britanniques, avec des affleurements encore reconnaissables sur certains points, en Angleterre comme dans notre Armorique, dans notre Auvergne, et au pied des Alpes.

Il semble que le génie celtique nous soit familier, tant on s'accorde à nous le dépeindre avec des traits précis : poésie mélancolique, tendresse sérieuse, communion intime avec la nature, amour de l'aventure et de la liberté. On lui rapporte l'inspiration des plus vieux, des plus beaux poèmes que les bardes aient chantés des deux côtés du détroit. Le génie celtique est très loin dans le temps, sans doute. Mais qui n'a été frappé par un phénomène que l'on observe fréquemment, sur soi-même ou chez les quelques individus dont on connaît parfaitement toutes les origines héréditaires? Durant les années de jeunesse et de force, ces origines s'accusent peu, l'homme s'adapte avec souplesse aux conditions des divers milieux

où il se trouve, il leur emprunte une physionomie. C'est vers la vieillesse et sur le déclin qu'on voit reparaître, dans son esprit et dans son caractère, les indices fonciers de l'hérédité prédominante, le signe indélébile de la famille à laquelle il appartient le plus. N'en serait-il pas des races comme des individus? Vieillissantes et affaiblies, seraient-elles sujettes à des retours d'atavisme, retrouveraient-elles la sensibilité particulière qui caractérisa leur enfance?

S'il en était ainsi, on pourrait supposer la réapparition d'un filon celtique, reliant tous ceux qui proviennent de cette souche. Rien n'expliquerait mieux les affinités subites qui ont apparenté si étroitement la lignée des poètes anglais, depuis Shakspeare, et certains écrivains de chez nous : ce Breton de Chateaubriand et quelques autres de sa province, en qui le vieil Armor chante la chanson qu'il continue chez ses enfants de la grande île; cet Alpin de Rousseau; et je ne sais qui me tient d'ajouter : cet Auvergnat de Pascal. Celte à coup sûr, si le génie celtique est sérieux et inquiet, douloureux et hardiment libre. On se figure Pascal, cent ans plus tard, gagné l'un des premiers aux résonances de sa propre âme qu'il eût reconnues chez les lyriques du Nord. Celte ou non, quand il n'y aurait pas tant d'autres raisons de l'aimer, on le chérirait pour l'embarras qu'il

donne aux pédants, lorsqu'ils veulent réduire l'esprit français à leur médiocre type d'unité factice; il est si grand, et d'une originalité si rude, qu'ils ne peuvent ni le négliger, ni le raccourcir et le ployer sur leur lit de Procuste.

Oui, le Celte arrangerait tout; il expliquerait Rousseau et ses aspects divers, et le pouvoir du monstre; il en expliquerait bien d'autres. Il n'y aurait plus de germanisme, plus même de cosmopolitisme dans l'affaire. Précieuse hypothèse! Nous ne nous ferons pas tuer pour la soutenir. Elle s'accorderait pourtant avec la juste définition que donnait M. Fouillée, quand il écartait l'embrouillamini des théories anthropologiques sur les « Celto-Slaves ». — « Les races sont de simples types psychologiques... les races sont des sentiments et des pensées incarnés. » — Mais je n'ignore pas combien ce terrain est glissant. On y peut jouer un instant avec des intuitions, pourvu qu'elles ne dégénèrent pas en affirmations. La question des races est une question d'été, comme l'on dit, un de ces problèmes pour lesquels on cherche à loisir une solution élégante, au temps où chôment les débats passionnants.

Question d'été, aussi, le cosmopolitisme. Le livre de M. Texte fera entendre aux plus sourds qu'elle est vieille, et que le mal, si mal il y avait, a sévi durant tout le dernier siècle avec autant de

force qu'aujourd'hui, préparant les maux dont ils se plaignent aujourd'hui. Dès lors, les classiques prétendaient que tous les livres avaient été écrits, que tout avait été dit, et qu'il ne fallait plus chercher des formes nouvelles. La sympathie pour les choses étant le principe et la raison de l'art d'écrire, cela revenait à dire : Tout a été aimé, il ne faut donc plus aimer. — Dès lors, il était trop facile de battre Voltaire avec son propre argument. Voltaire et ses tenants craignaient qu'on n'altérât la qualité maîtresse de l'art classique, de l'art français : l'universalité, qui en a fait l'art du monde entier. Comment ne voyaient-ils pas que la première condition, pour le maintien de cette universalité, est de suivre toujours les transformations et de répondre à toutes les exigences de l'univers?

Les protectionnistes littéraires raisonnaient, devant une découverte de même nature, comme ces théologiens dangereux qui condamnèrent d'abord Galilée. Ceux-ci crurent l'Église menacée quand un homme vint lui dire : « Notre petite terre n'est plus le centre de la création, il y a d'autres mondes, l'infini du ciel s'en remplit ». Si, par impossible, l'Église avait persisté dans l'erreur de ces timides canonistes, si elle avait refusé d'étendre sa doctrine à la mesure des cieux mieux connus, elle y eût perdu son universalité.

Les classiques disaient de même aux novateurs : « La France de Louis XIV est le centre du monde, qui tourne autour de notre esprit; il n'y a rien au delà ». Comme il y avait autre chose, et beaucoup de choses, cet esprit ne pouvait garder son hégémonie qu'en se hâtant de les acquérir et de les envelopper. Imagine-t-on, à l'aurore du romantisme européen, entre Byron et Shelley, Gœthe et Schiller, un esprit français représenté devant le monde par Esménard et Lebrun-Pindare? C'est pourtant ce qui fût arrivé si l'on eût écouté les conseils de Voltaire : ils eussent rendu impossibles un Chateaubriand, un Lamartine, un Victor Hugo.

Il y aurait encore plus de folie pour nous à croire que nous pouvons rester un centre immuable et se suffisant à lui-même, dans cet univers que notre époque a fait si petit et si rempli, si prompt aux changements, aux communications, aux acquisitions de toute sorte, en un mot si cosmopolite. Bien plus qu'au XVIIIe siècle, un effort perpétuel de compréhension et d'assimilation nous est imposé, si nous voulons garder notre prédominance intellectuelle. — Nous y perdrons nos qualités sans acquérir celles des autres, dit-on. — C'est là un aveu de déchéance physiologique. Le jour où l'on reconnaît que l'estomac cesse de fonctionner pour la nutrition, il n'y a plus

qu'à mourir. C'est le dialogue du médecin et du malade : « Refaites vos forces, prenez une alimentation substantielle. — Mais mon estomac ne digère plus, docteur! — Alors, mourez! » murmure tout bas le médecin, qui a jugé son homme. Et s'il faut mourir de consomption, peu importe que ce soit en vivant de régime, avec la tisane de la *Dame Blanche* et du vaudeville national, ou à la suite des excès que l'on commettra en allant entendre Wagner, Ibsen et les autres « barbares ».

Nous ne voulons pas mourir; et je ne saurais mieux terminer qu'en empruntant à M. Texte la sage conclusion qu'il oppose à cette boutade de Herder : Le temps de la littérature française est fini. — « Ce qui était fini seulement, c'était, après trois siècles de gloire, une forme particulière de l'esprit français, l'une des plus belles qu'il ait revêtues, mais dans laquelle il ne s'est, quoi qu'on en dise, ni épuisé, ni défini tout entier. »

Août 1895.

ROBINSON CRUSOÉ

LE LIVRE ANGLAIS

Les dernières élections aux Communes d'Angleterre ont été pour toutes les personnes attentives un grand sujet de réflexions. Ce peuple, nous disait-on depuis longtemps, subit comme les autres le mal du siècle; sous des apparences de stabilité, il est désagrégé par la crise de transformation sociale qui travaille les nations européennes; il nous réserve des surprises, il nous apparaîtra, lui aussi, en rupture de tradition. — Les événements ne se hâtent pas de justifier ces pronostics. Le peuple anglais a manifesté une fois de plus son esprit de conséquence et de conservation. Au milieu de nos flottes portées à la dérive sur des mers inconnues, ce vieux vaisseau

gouverne, tient sa route, lutte contre le vent. D'autres louvoient et se maintiennent, uniquement parce que le coup de barre du pilote contrarie à temps la manœuvre d'une partie de l'équipage; celui-là avance par l'effort calculé de l'équipage, prompt à tous les changements de manœuvre que commande la boussole. Cette boussole est la volonté accumulée des morts. Rare spectacle, le gouvernement d'une audace vivante subordonnée à la volonté des morts.

On voudrait avoir un bon traité de psychologie historique sur un peuple si intéressant; et l'on souhaiterait que ce ne fût pas un ouvrage de philosophie didactique, monstre toujours redoutable. Ce traité existe, nous l'avons tous lu dès le premier âge : c'est le *Robinson Crusoé*.

Dans le temps que les élections anglaises occupaient notre attention, et comme je me demandais auquel de ses grands livres cette race a le mieux confié son secret de force, le hasard mit sous ma main une traduction du chef-d'œuvre de Daniel de Foë par Petrus Borel le Lycanthrope. C'est une nouvelle aventure de Robinson, et non la moins singulière, que le plus truculent des romantiques se soit attaché à ce simple récit et l'ait traduit avec une exactitude consciencieuse. Encore un calomnié, ce gilet rouge! Son travail le montre homme d'application et de bon sens.

Après avoir prévenu le public, comme il est d'usage, contre les traductions concurrentes, contre « le délayage blafard, sans caractère et sans onction », de son devancier Saint-Hyacinthe, contre la version « androgyne » de Mme Amable Tastu, Petrus Borel affirme qu'il a entrepris sa tâche par choix et par amour, pour un petit nombre d'esprits d'élite; parce que, dit-il, « le traducteur de ce livre ne croit pas à l'injustice ». — Qui refuserait d'écouter cet appel ingénu?

On ne résiste pas à des volumes imprimés par Terzuolo sur le papier à chandelles de ces temps héroïques; signés par le Lycanthrope, ornés de vignettes par les frères Devéria, Boulanger, Célestin Nanteuil; enrichis de notices sur le matelot Selkirk, prototype de Robinson; complétés par une *Dissertation religieuse* où l'abbé La Bouderie, vicaire général d'Avignon, fait intervenir Silvio Pellico et les arrêts de la Sorbonne pour réfuter les erreurs doctrinales du dissident anglais. — J'ai relu l'inoubliable histoire qui amusait l'enfant et qui fait penser l'homme. Elle m'a affermi dans ma persuasion; mieux que Shakspeare ou Macaulay, mieux que les grandes fleurs récentes de l'âme anglaise, *Adam Bede* ou *Aurora Leigh*, le *Robinson Crusoé* nous donne la claire intelligence de cette race et la raison de ses progrès dans le monde.

I

Il y a dans la littérature séculière deux récits qui échappent à toute classification, à toute comparaison, parce que leur universalité les place hors de pair : le *Don Quichotte* et le *Robinson Crusoé*. D'autres chefs-d'œuvre montent plus haut par la perfection de l'art ou par la sublimité de la pensée; mais ils ne s'adressent pas à tous les âges, à toutes les conditions; ils veulent pour être goûtés un esprit déjà formé et une culture intellectuelle qui n'est pas donnée à tous. Cervantès et Daniel de Foë ont seuls résolu le problème d'intéresser, par les attraits différents d'une même pensée, le petit enfant et le vieillard réfléchi, la servante et le philosophe. Leurs créations, organismes vraiment vivants, croissent et se développent avec notre individu, acquérant comme lui des facultés nouvelles au cours des années, manifestant comme lui un pouvoir de transformation, d'adaptation aux divers âges et aux divers milieux. La même phrase tient en réserve plusieurs sens, qui se découvrent successivement au regard; sur la page où nous avions ri ou tremblé, quand nous l'épelions pour la première fois, notre cœur d'homme se serre doulou-

reusement, si c'est le *Don Quichotte*, notre esprit médite profondément, si c'est le *Robinson*. Lisons-nous ces volumes à nos enfants, les effets divergents et souvent contraires se produisent simultanément, faisant mesurer la distance qui nous sépare de ces petits êtres.

Les deux œuvres ne sont comparables qu'entre elles; la même définition s'appliquerait à l'une et à l'autre : roman d'analyse dans un roman d'aventures, tournant autour d'un personnage principal doublé d'un satellite. Elles se ressemblent par les procédés de composition, par le réalisme minutieux auquel ces idéalistes demeurent appliqués dans tous leurs rêves. Mais la ressemblance s'arrête là. Sous son apparence de badinage enjoué, le *Don Quichotte* est le plus pessimiste de tous les livres; le *Robinson* en est le plus optimiste. L'un raconte la défaite d'un idéal démesuré, l'autre le triomphe d'un idéal raisonnable. Les impressions différentes qu'ils nous laissent s'expliquent trop bien : le héros de Cervantès est aux prises avec les hommes, avec des hommes civilisés ; celui de Daniel de Foë n'a pour adversaires que la nature, la fatalité des choses et les sauvages : il est le mieux loti.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre du premier contient toute l'histoire de la pauvre Espagne, du peuple chevaleresque qui défend l'Europe contre l'inva-

sion musulmane, découvre et conquiert les nouveaux mondes, se fait le champion universel de l'Église, et succombe toujours sous le poids de ses entreprises, sous les sévérités de la fortune ironique. Il s'est rencontré un génie moqueur dans cette nation grave; sa gaîté amère et sa philosophie cruelle sont le résidu de toutes les expériences, de toutes les déceptions de sa noble et chimérique patrie. Il semble, au contraire, que l'Anglais ait voulu écrire le *livre de raison* de son pays, et qu'il en ait fait un hymne de reconnaissance au dieu soigneux qui assure les succès pratiques de ce pays.

Il faut bien croire que l'optimisme religieux du bon Daniel est le sentiment collectif d'une race, car il eut peu de motifs personnels de remercier le Ciel. Si le *Robinson* vient tout naturellement en parallèle avec le *Don Quichotte*, c'est surtout parce qu'il y a des rapprochements frappants entre les destinées de leurs auteurs. Misérable et agitée fut la vie du dissident anglais, comme celle du soldat espagnol. Tous deux étaient des réfractaires; tous deux, malchanceux de génie, pouvaient s'appliquer le dire du premier : « Le talent ne sert pas aux usages ordinaires de la vie. Le vif-argent ne peut se transformer en monnaie courante; excellent pour séparer l'or de l'alliage, il devient inutile dès que vous voulez le changer en

quelque chose de compact et de solide. » — Banqueroutier décrété de prise de corps, ruiné, attaché au pilori, traqué par ses ennemis politiques et abandonné par ses enfants, de Foë composa peut-être quelques parties de son récit dans la prison de Newgate, comme Cervantès dans la geôle de Medrano. L'un et l'autre a répandu beaucoup d'encre, pour ne gagner à ce métier que très peu de pain et ne laisser qu'un seul livre, enfant de la vieillesse, conçu dans le découragement des besognes infructueuses, et qui devait faire oublier tous les aînés obscurs.

Poète, philosophe, théologien, économiste, pamphlétaire d'une rare vigueur et d'une intarissable fécondité, grand remueur d'idées sur tous les sujets, journaliste enfin — il fonda la première revue anglaise du temps qu'il était à Newgate, et nous naquîmes ainsi de l'ennui d'une prison, — Daniel de Foë eût pu remplir une bibliothèque de ses œuvres. Il en vivait mal et rien n'en survécut, sauf le livre immortel, payé par grâce dix guinées, qu'il entreprit à 58 ans, après avoir rencontré dans une taverne l'homme vêtu de peaux de chèvres : ce Selkirk ou Selcraig dont il fit sa société, tant l'aventure du matelot déserteur l'avait frappé, et qui devint dans l'esprit méditatif de Daniel le type national et historique par excellence : l'Anglais dissident, rebelle ou

mauvaise tête, fondant des empires lointains par nécessité, converti au bien par les difficultés de sa tâche, à l'optimisme par la réussite, finissant dans une sainteté confortable et lucrative.

Robinson — gardons à Selkirk le nom sous lequel il a fait sa prodigieuse fortune, — Robinson est d'abord et avant tout l'incoercible échappé des fiords scandinaves, l'amant de la mer appelé par la tempête, qui lance sa petite barque sur l'océan aux premiers jours de l'histoire européenne; qui ne peut se résigner à jeter l'ancre aussi longtemps que le vaste monde, tentation et proie désignée de sa race, dérobe un lopin de terre à sa curiosité de l'inconnu, à son instinct de migration et de domination. A lui, à ses frères dépaysés et reconnaissables, on peut appliquer ce que le poète a dit de la conque ensablée :

> Longue et désespérée
> En toi gémit toujours la grande voix des mers.

C'est ce nostalgique d'infini et de liberté périlleuse que leur Ibsen symbolise dans cette Dame de la mer, hantée et attirée par l'élément maternel : « Jour et nuit, l'hiver comme l'été, je sens en moi cette attraction de la mer... Je crois que, si nous étions accoutumés, dès notre naissance, à vivre sur mer, dans la mer même, nous serions peut-être beaucoup plus parfaits que nous

ne le sommes. Voilà pourquoi nous souffrons tous d'une peine secrète. Croyez-moi, la mélancolie de l'humanité vient de là... Il me semblait à la fin que j'appartenais aussi à l'océan. » — Voyez les débuts de Robinson : en dépit des remontrances de son père, en dépit des raisonnements qu'il se fait à lui-même, une force invincible le pousse sur les vaisseaux. Il y souffre mort et passion, chacun de ses voyages a une fin ruineuse et tragique; il recommence toujours. Après la formidable épreuve où il s'est cru guéri à jamais, alors qu'il vieillit dans le repos et l'opulence, la moindre suggestion d'un négociant ou d'un capitaine suffit pour réveiller le marin primordial qui sommeille en lui; à l'extrême limite de l'âge, il repart sur les mers d'Asie, sans motifs plausibles, pour le plaisir. C'est là le fond de son âme et ce qui fait de ce simple matelot un héros mythique; il est l'Anglais, qui fut le *northman*, qui reste le Juif errant des grandes eaux.

Il est encore l'Anglais par son imagination indomptable, par cette révolte obstinée de l'individu contre laquelle ni le raisonnement ni la sévérité des hommes ne peuvent rien, et qui ne se laissera discipliner que par la leçon des choses librement acceptée. « J'étais né pour être mon propre destructeur », dit-il. Il pense, agit et part comme faisaient les personnages de Shakspeare,

comme feront un Byron et un Shelley. Ceux-ci périront avant de s'être amendés, dans l'agitation du cœur et l'impénitence finale, parce qu'ils ne se soumettront jamais à la réalité. Robinson a commencé comme eux, il fut pétri, comme ils le sont tous, avec ce même ferment de Prométhée; mais il représente plus exactement la moyenne de sa nation, il se soumet à la réalité : elle l'assagit et lui rend le gouvernement de lui-même, avec beaucoup de livres sterling par surcroît.

On se demande parfois si de Foë savait bien qu'il écrivait le poème de la volonté anglaise et de l'orgueil anglais, quand il amenait progressivement ce naufragé solitaire à la condition d'un seigneur suzerain, quand il le montrait tirant de sa seule industrie les éléments de la civilisation, dominant à son tour la nature qui l'avait écrasé et les hommes qui l'avaient menacé. L'intention de l'écrivain n'est pas douteuse. C'est bien le triomphe de la volonté qu'il entendait peindre, je n'en retiens d'autre preuve que cette réflexion de son héros : « Sans l'appréhension des sauvages, j'aurais entrepris ce travail, et peut-être en serais-je venu à bout, car j'abandonnais rarement une chose avant de l'avoir accomplie, quand une fois elle m'était entrée dans la tête assez obstinément pour m'y faire mettre la main ». Et c'est bien la conscience d'une supériorité de race qui a dicté

le curieux entretien de Robinson avec les Espagnols recueillis dans l'île : « Señor, reprit l'Espagnol, si nous, pauvres Castillans, eussions été à votre place, nous n'eussions pas tiré du vaisseau la moitié de ces choses que vous sûtes en tirer; jamais nous n'aurions trouvé le moyen de nous procurer un radeau pour les transporter, ni de le conduire à terre sans l'aide d'une chaloupe ou d'une voile; et à plus forte raison pas un de nous ne l'eût fait s'il eût été seul ». Sentez-vous la confiance inébranlable de l'auteur dans la suprématie du génie saxon?

Robinson n'est pas seulement de son pays, il est de son temps; mais il en est avec des nuances nationales indélébiles. La reconstruction de la société par l'homme naturel, la connaissance et la réforme de l'esprit humain par l'étude du sauvage, ce furent les grandes marottes du XVIII[e] siècle. Ce siècle avait remis en question toutes les traditions sur lesquelles vivait l'humanité; il pressentait qu'un monde allait mourir avec lui, qu'un autre s'efforçait de naître; il se rejetait d'instinct vers les origines, pour y trouver le secret de cette palingénésie sociale qui tournait toutes les têtes. Conduite par la pensée française, l'enquête universelle lui empruntait un caractère d'idéalisme rationnel et de contradiction frondeuse à tout ce qui existait; il ne s'agissait pas de cher-

cher comment les idées et les sociétés s'étaient formées, mais de décider comment elles *avaient dû* se former suivant un idéal de justice absolue et de perfection abstraite, comment elles devraient désormais se régler sur une chimère antérieure, pour répondre aux espérances du siècle. Consultez Rousseau ou Diderot, le *Contrat social* ou le *Supplément au voyage de Bougainville*; consultez le sage Montesquieu lui-même ou le sceptique Voltaire, les philosophes de cabinet et les navigateurs frottés de philosophie : chez tous, alors même qu'ils croient observer sincèrement les réalités lointaines dans le temps ou dans l'espace, vous trouverez le très noble préjugé qu'elles doivent être meilleures que les réalités présentes; la conviction innée que le mal, ou ce qui leur paraît le mal, a été introduit par quelques méchants fourbes et peut être éliminé par une raison éclairée.

Supposez le *Robinson* naissant en France, si par impossible l'histoire de ce solitaire eût tenté quelqu'un chez le plus sociable des peuples. Notre Robinson serait sensible et réformateur. Une aventure d'amour viendrait vite égayer la monotonie de l'existence dans l'île, et je gage que Vendredi changerait de sexe. Les sauvages, trop honnêtes gens pour le dévorer, l'instruiraient à penser, à se dégager de la superstition, à retrouver les

lois naturelles. La petite colonie aussitôt formée, ce fondateur d'empire se hâterait de lui donner une constitution, des règlements minutieux et compliqués, suffisamment tyranniques pour lui assurer le bonheur selon la formule rationnelle du législateur. Si nous avions affaire à Rousseau ou à Bernardin, le *Robinson* deviendrait une idylle, quelque chose comme *Paul et Virginie* colonisateurs; et si l'humeur critique de Voltaire s'en emparait, les habitants de l'île auraient vite fait de se déchirer, par la faute des prêtres et des magistrats; le Robinson de France, c'est Candide, un naïf qui a trop d'esprit pour jamais se soumettre à la réalité et se laisser corriger par elle. Ne le croyez pas quand il fait vœu de cultiver son jardin : il y cherchera toujours des fleurs extraordinaires et saccagera ce jardin qui se refuse à les donner.

Daniel de Foë partageait toutes les préoccupations de son siècle; il les a devancées sur plus d'un point, elles se font jour dans ses écrits antérieurs. Son *Robinson*, c'est aussi une reconstruction de l'histoire de l'homme; non pas comme elle *devrait* être, mais telle qu'elle est d'après les données de l'expérience. L'Anglais Crusoé ne souffre pas d'un excès de sensibilité. Il y a quelque chose de sec et de froid dans ses désespoirs les plus tragiques : on sent qu'il a trop de confiance en soi-

même pour s'y abandonner complètement. Quand il perd son vieux chien, quand son fidèle Vendredi meurt à ses pieds sur le pont du vaisseau, Robinson leur accorde quelques regrets, avec mesure : ce sont des accidents malheureux dont il faut prendre son parti. La femme n'apparaît que très tard dans ce sévère récit, avec les vaches et les poules nécessaires au peuplement de l'île, pour le même motif et comme un objet de première utilité. Robinson ne cherche pas le bonheur, mais le *confortable*; c'est vers l'acquisition de ce confortable que doit tendre le progrès : le mot, et le besoin dominant qu'il exprime, reviennent sans cesse dans la narration. Et cet homme raisonnable, qui est tout le contraire de notre homme rationnel, fait volontiers la leçon « à ces gens mécontents qui ne peuvent jouir confortablement des biens que Dieu leur a donnés, parce qu'ils tournent leurs regards et leurs convoitises vers des choses qu'il ne leur a point départies ».

Surtout, et c'est là son trait distinctif, national, Robinson n'a pas un instant l'idée d'instituer dans son île une Salente, un essai d'humanité meilleure. Il y organise d'abord sa propre existence, son *home*, autant que cela lui est possible, sur le type qui satisferait le mieux un bon fermier du Yorkshire. Disposant d'une table rase pour y construire au gré de son imagination, ce qui fut

le rêve de tous les idéologues du XVIIIe siècle, il se contente de refaire pas à pas les étapes de l'industrie humaine, telle que la tradition des gens de métiers l'a développée. L' « île du Désespoir » n'est pas un champ d'expériences philosophiques, mais bien un domaine anglais à exploiter.

L'île se peuple, ce prince a des sujets : il s'inquiète alors de les faire vivre, et non de les transformer en arguments démonstratifs d'un meilleur état social. Espagnols, Anglais, Caraïbes, tous naufragés ou sauvages, livrés par l'extrême misère ou par l'ignorance à sa puissance illimitée : quelle tentation, Français mes frères ! travailler sur cette matière humaine, la ployer aux conceptions de notre raison ! Robinson jouit secrètement de sa puissance ; il se considère comme l'unique et légitime possesseur de la terre qu'une ténacité anglaise pouvait seule rendre habitable, et où les autres hommes sont recueillis par grâce ; mais il ne lui entre pas dans le cerveau que cette puissance s'étende jusque sur le for intérieur de ces autres hommes, qu'il soit le maître de ces âmes et de ces volontés étrangères. D'ailleurs, cette façon d'user de son bien ne serait pas pratique. Il laisse chaque tribu s'organiser à sa guise, suivant ses mœurs particulières. Et il va ramasser au Brésil, où ses plantations prospèrent sans lui depuis vingt-sept ans, les cruzades qui sont la

vraie récompense d'un grand effort anglais.

Au lendemain de son naufrage, alors qu'il extrayait du vaisseau les choses indispensables à sa subsistance, Robinson avait trouvé dans le tiroir du capitaine un rouleau d'or. Il s'était abandonné à un premier mouvement d'une belle et saisissante philosophie sur la relativité des richesses : « O drogue! à quoi es-tu bonne? Un seul de ces couteaux est plus pour moi que cette somme. Demeure donc où tu es et va au fond de la mer, comme une créature qui ne mérite pas qu'on la sauve. » Puis, le prudent Anglais eut un second mouvement, le bon, qui fut d'envelopper les espèces dans un lambeau de toile et de les mettre à l'abri. Elles fructifièrent plus tard. Il ne faut rien laisser perdre, alors même qu'on est à demi noyé et condamné selon toute apparence à la prison perpétuelle. Il faut organiser sa vie dès le premier instant comme si l'on devait retourner le soir à son club de Londres. Ainsi pensent ces gens sensés.

Il semble, à première vue, qu'une œuvre alourdie par cet esprit terre à terre doive avoir une moindre valeur d'art et une moindre valeur morale que les fictions de nos écrivains, inspirées par l'ardent souci d'embellir et de réformer le monde. *Robinson* fait la preuve du contraire. Il faut bien que la vie réelle, nettement discernée et

acceptée, soit une source puissante d'émotions artistiques : sans un artifice de style, avec l'exactitude monotone et les répétitions d'un livre de loch, par le seul effet de la vérité ou de la vraisemblance dans chaque détail, Daniel de Foë nous touche et nous passionne mieux que les magiciens de la plume ; le drame qu'il raconte devient nôtre, nous découvrons dans ce microcosme notre histoire individuelle et celle du genre humain. L'humble matelot jeté par la vague contre le rocher où il se cramponne, contre ce rocher dont son industrie le fera roi, prend à nos yeux la figure symbolique de l'Adam de la Sixtine, du premier homme abandonné dans sa faiblesse, dans sa nudité, au pied de la dure montagne qu'il doit gravir et asservir. Ses luttes et ses triomphes sur la nature, ce sont nos luttes et celles de nos plus lointains ancêtres, nos souffrances, nos justes sujets d'orgueil. Si l'auteur eût coloré ses procès-verbaux d'un rayon de merveilleux, notre imagination s'y laisserait séduire par instants ; nous ne serions pas pris sans relâche, et au plus profond de nos fibres, comme chacun ne l'est que par sa propre histoire, par les douleurs qu'il peut éprouver, par les espérances qu'il peut raisonnablement concevoir.

L'efficacité morale du livre est si grande qu'on n'a pas encore trouvé de plus sûr instructeur

pour l'esprit et le caractère de l'enfant. Quel sermon vaudrait cet exemple continu de rédemption par l'énergie, ce juste choix entre les soumissions nécessaires et les combats qu'il faut livrer? L'auteur du *Robinson* aurait pu s'en tenir à la leçon vivante qui se dégage d'un pareil triomphe de la raison et de la volonté; mais il eût menti au sang des soldats de Cromwell qui coulait dans ses veines, et son livre ne serait pas le bréviaire complet de l'âme anglaise, si le dieu anglais n'intervenait pas à chaque page de ce livre avec sa physionomie tranchée, son accent caractéristique. Dans la pensée du puritain qui le composa, le *Robinson* était avant tout un ouvrage d'édification, un chapitre ajouté à la Bible; un second livre de Job, épuré des doutes et des murmures qui déparent le premier.

II

Jusqu'à la catastrophe qui le précipite dans l'île du Désespoir, et quelque temps encore après cette catastrophe, Robinson a vécu comme un parfait païen, « plongé dans une sorte de stupidité d'âme ». Un jour, à la place où il avait secoué sur le talus de son rempart un vieux sac à grains emporté du navire, vidé par les rats, et

où il ne restait qu'un peu de bale et de poussière, le solitaire voit croître des tiges vertes : il reconnaît de l'orge et du riz. Dans sa joie, il croit d'abord à un miracle, à une assistance surnaturelle du ciel. Puis il se rappelle le sac secoué. Le miracle n'en subsiste pas moins, pense-t-il, mais un miracle raisonnable, acceptable pour un esprit anglais ; une marque de la protection divine s'exerçant par l'intermédiaire d'une cause naturelle. Ce fut le premier coup de foudre de la conversion, tout d'attendrissement et de reconnaissance. Le second lui vint peu après d'un songe effrayant, durant une nuit de tremblement de terre et d'ouragan : un personnage resplendissant s'avançait sur lui, une pique à la main, et criait d'une voix terrible : « Puisque toutes ces choses ne t'ont point porté au repentir, tu mourras ! »

A partir de ce moment, Robinson réfléchit sur son endurcissement, il fait l'examen de ses fautes et le compte des grâces qu'il a reçues. Comme un exact négociant de la Cité, il dresse sur deux colonnes, par doit et avoir, le bilan des maux auxquels il a échappé, des biens qui lui ont été impartis. Entré dans cette voie, l'ingénieux insulaire devient promptement un *cause-finalier* qui rendrait des points au bon Bernardin. Le moindre événement, la découverte d'un nouveau

fruit ou d'un animal inconnu, lui sont des signes évidents qu'un ordre d'en-haut a disposé toutes choses dans la nature pour le service particulier de Robinson. Mais il y a des événements contraires? Sans doute : toutefois ils auraient pu être plus fâcheux; avec ce simple correctif, on les reporte à la colonne des bienfaits, on s'affermit dans cet optimisme fortifiant où notre héros ne bronche plus.

Une fois encore il fut tenté, un jour qu'une forte fièvre le tenait. Le problème de l'existence du mal, ce redoutable écueil de l'optimisme, assiégeait son esprit : il ne savait comment le résoudre. De cette épreuve aussi devait sortir un grand bien. Comme la fièvre redoublait, il lui revint à la pensée que les Brésiliens, dans toutes leurs maladies, ne prenaient d'autres remèdes que leur tabac, et qu'il restait un rouleau de tabac dans un des coffres sauvés du bâtiment. Robinson alla au coffre, il y trouva de quoi fumer, ce qui lui procura un soulagement immédiat et une agréable distraction par la suite; mais ce tabac cachait un remède bien autrement salutaire : une Bible, rangée là sous les hardes. Ainsi, le ciel lui accordait miraculeusement le pain de l'esprit après le pain du corps.

Qu'importe désormais s'il lui manque quelques outils indispensables au charpentier, quelques

denrées de première nécessité? Le pionner d'Angleterre a sa Bible, l'instrument divin qui peut remplacer tous les autres et donne toutes les forces ; avec sa Bible, son installation est complète, il est tout à fait *confortable*. Je répète à dessein le mot qu'il emploie lui-même, pour montrer la nuance particulière de cette religion, le lien étroit entre le besoin de piété et le besoin de bien-être. Lisez, à quelques lignes de distance et dans le même élan de reconnaissance, ces deux phrases qui résument l'idéal de l'Anglais Robinson : « Le chagrin glissait légèrement sur moi ; mon habitation devenait excessivement confortable... Nous avions la parole de Dieu à lire et son Esprit pour nous diriger, tout comme si nous eussions été en Angleterre. » — Un chrétien oriental ou latin, soumis au genre de vie de Robinson avec d'aussi ardentes dispositions religieuses, n'eût pas manqué de penser aux Pères du Désert; il eût consolé sa détresse en se conformant sur quelques points aux pratiques et à l'esprit des anachorètes. Robinson n'a rien de ces ascètes, sauf l'extérieur; ses plus vives effusions de piété ne lui font jamais perdre de vue l'agrandissement et l'amélioration de son domaine.

Sa religion veut de l'aisance et aussi des convenances sociales. Quand il revient visiter dans son île les naufragés espagnols et anglais qu'il y a

installés, ils trouvent ces colons emménagés avec quelques femmes sauvages. Les pauvres diables ont abandonné l'Europe sans esprit de retour; ils vivront et mourront là; on conçoit qu'ils se soient procuré sans plus de formalités des objets si nécessaires. Sur l'observation que lui fait le bénédictin, Robinson s'épouvante d'avoir tant tardé à « lever le scandale ». Il s'avoue à lui-même que la chose n'est pas facile, qu'il peut se rencontrer dans le nombre des bigames assez excusables, et que d'ailleurs il n'y avait dans l'île aucun ecclésiastique pour marier ces gens de rites différents, devenus eux-mêmes des demi-sauvages, étrangers à toute pratique religieuse. N'importe! il eût fallu plus tôt, il faut au plus vite « un contrat formel des deux parties, fait par-devant témoins, confirmé au moyen de quelque signe par lequel ils se seraient reconnus engagés, n'eût-il consisté que dans la rupture d'un fétu... Et c'était une grande faute de ne pas l'avoir fait. » Bref, une formalité *convenable*, un acte plus social encore que religieux.

Les conférences de Robinson avec le bénédictin peuvent compter parmi les plus curieuses et les plus belles pages du livre. A cet endroit, le puritain de Foë se relâche, il s'amollit quelque peu au souffle de tolérance et de concorde que lui envoie son siècle. Robinson a recueilli ce prêtre parmi

les passagers du bâtiment en détresse; il le tient en forte suspicion, « d'abord comme papiste, secondement comme prêtre papiste, et troisièmement comme prêtre papiste français ». Voilà bien des tares; mais notre navigateur s'aperçoit que ce suppôt de Bélial est un très honnête homme, d'esprit fort large. Chose prodigieuse, les deux théologiens s'entendent sur les points qui les réunissent et ils écartent les points qui les divisent; ils conviennent d'enseigner dans l'île aux sauvages, aux Anglais et aux Espagnols ensauvagés, un christianisme à la portée de tous, où les gens de toute communion se mouvront à l'aise. De Foë esquisse avec une parfaite bonne foi le type d'apôtre de ce missionnaire français, auquel il donne toutes les générosités du cœur, toutes les illuminations de l'esprit. A telles enseignes que Robinson finit par dire à son interlocuteur, en lui prenant la main : « Mon ami, je souhaiterais que tout le clergé de l'Église romaine fût doué d'une telle modération, et d'une charité égale à la vôtre. Je suis entièrement de votre opinion; mais je dois vous dire que, si vous prêchiez une pareille doctrine en Espagne ou en Italie, on vous livrerait à l'Inquisition. — Cela se peut, répondit le bénédictin. J'ignore ce que feraient les Espagnols ou les Italiens; mais je ne dirai pas qu'ils en soient meilleurs chrétiens pour cette rigueur : car ma

conviction est qu'il n'y a point d'hérésie dans un excès de charité. »

Non moins curieux est le catéchisme que Robinson fait à Vendredi d'abord, et plus tard aux autres Caraïbes. Ces gens adorent le grand vieillard Bénamuckée : quand ils veulent se le rendre favorable, ils vont sur la montagne et lui disent « O ! » car ils supposent que ce dieu devine leur pensée. C'est tout leur culte. Robinson les amène à un christianisme latitudinaire, très simplifié pour leur usage. Cependant il a de la peine à réfuter quelques-unes de leurs objections, celles des femmes surtout, qui se montrent plus subtiles disputeuses.

C'est toujours l'existence du mal qui est la pierre d'achoppement, et aussi l'incarnation du mal dans le diable. Pourquoi le grand Bénamuckée des blancs tolère-t-il le diable? Or, Robinson tient beaucoup au diable. Qui ne se rappelle l'instant dramatique où le solitaire aperçoit pour la première fois l'empreinte d'un pied humain sur le sable de son île? Cet homme souffre par-dessus tout de la privation de société ; il n'avait la veille encore qu'un désir, retrouver des semblables; et la découverte de ce vestige l'emplit d'une indicible épouvante! Serait-ce un tour du Malin? « Je me demandais pourquoi Satan se serait incarné en un semblable lieu, sans

autre but que celui de laisser une empreinte de son pied, ce qui n'était même pas un but, car il ne pouvait avoir l'assurance que je le rencontrerais. Je considérai d'ailleurs que le diable aurait eu pour m'épouvanter bien d'autres moyens que la simple marque de son pied, et qu'il n'aurait pas été assez simple pour laisser un vestige dans un lieu où il y avait dix mille à parier contre un que je ne le verrais pas... Tout cela me semblait contradictoire en soi, et avec les idées communément admises sur la subtilité du démon... Je conclus que ce devaient être de plus dangereuses créatures, c'est-à-dire des sauvages de la terre ferme. » — Néanmoins, en plus d'une rencontre, Robinson soupçonne encore que Satan rôde autour de lui. Il y croit trop fermement pour laisser Vendredi dans l'ignorance sur ce point capital. « J'entrai en un long discours touchant le diable... Je trouvai qu'il n'était pas aussi facile d'imprimer dans son esprit de justes notions sur le diable qu'il l'avait été de lui en donner sur l'existence d'un Dieu. »

Comme il apparaît dans tous ces passages, l'abîme qui sépare Daniel de Foë de ses contemporains français ! Pour eux aussi, la controverse entre chrétiens et sauvages est un thème favori ; Diderot a donné le modèle du genre dans le *Supplément au voyage de Bougainville* : c'est toujours le sau-

vage, soufflé par nos philosophes, qui embarrasse et démonte le chrétien. Ils prennent à ce jeu leur meilleur plaisir. Le prédicant anglais n'y entendrait rien. Sûr de la vérité qu'il possède, il néglige les objections; il les balayerait au besoin avec ce suprême argument, qui est au fond de son esprit : Le Dieu anglais est le vrai Dieu, puisqu'il m'a donné votre terre, pauvres sauvages, et vous a mis en ma puissance.

Argument biblique : il a servi à l'ancien peuple élu, il pourrait servir au nouveau, à ces puritains qui ont hérité de la religion d'Israël. Le Jéhovah des compagnons de David suffit si bien aux com pagnons de Cromwell, l'Ancien Testament correspond si exactement à leur tour d'esprit, qu'on se demande parfois ce qu'ils ont retenu du Nouveau. Peu de choses, assurément. Exception faite pour les quelques chapitres où le bénédictin intervient et provoque dans l'âme de Robinson la détente que j'ai dite, tout ce livre d'édification eût pu être écrit par un homme qui n'aurait jamais ouï parler de l'Évangile. Le nom du Christ est prononcé, mais son esprit est absent. La Bible, voilà le seul régulateur de ces consciences. Ils en sont si pénétrés qu'elle transparaît sous chaque page, sous chaque phrase de leur écriture. On dirait presque un pastiche des livres hébreux. Cependant Robinson, ou Daniel de Foë, si l'on

préfère, est de complexion humaine et douce, il a horreur de verser le sang, son optimisme ne voit partout que de bonnes et honnêtes créatures. Que serait-ce si nous avions affaire à un de ces âpres dissidents chez qui l'humeur naturelle exaspérait encore la sévérité de la doctrine?

Doctrine étroite et audacieuse à la fois. Il semble que cette catégorie de réformés n'ait demandé au libre examen d'émanciper sa raison que pour la réincarcérer aussitôt dans une geôle. Ce n'est pas eux qui abuseraient du principe. Étrangers à notre rage de logique, ils ne comprendraient même pas la forte argumentation d'un Bossuet sur les variations, si saisissante pour nous; ils lui répondraient : « Une barrière nous gênait dans notre champ : nous l'avons repoussée à la limite de notre terre; elle est aussi solide à cette nouvelle place, et nul d'entre nous ne songe à la franchir. » — En effet, on peut être certain que le scrupuleux Robinson s'en tiendra sa vie durant aux articles du Covenant et au sens littéral de sa Bible. Son formalisme nous fait parfois sourire; il a sa grandeur, et c'est une force. Ne dirait-on pas une scène du camp des Têtes-Rondes, cette mutinerie à bord dans le golfe Persique? Robinson menace les matelots de la juste rétribution du ciel : le maître d'équipage lui répond qu'il ne saurait appuyer ses censures d'aucun passage

des Écritures et lui oppose le verset où il est dit que ceux sur lesquels la tour de Siloé tomba n'étaient pas plus coupables que les autres Galiléens. — La réception dans l'île des trois malheureux Anglais, arrachés aux mains des cannibales, est véritablement imposante par son caractère de gravité religieuse et partriarcale; ces quelques hommes, jetés par des infortunes différentes dans ce désert, se reconnaissent compatriotes aux formules bibliques de salutation qu'ils échangent. Abraham ne reçoit pas autrement les envoyés célestes sur le seuil de sa tente.

La signification religieuse du *Robinson* est moins familière à notre public que les aventures du héros populaire; nos éditions courantes, allégées de ses effusions et de ses dissertations, ne donnent pas la vraie physionomie du livre. C'est surtout par ce côté qu'il est le livre anglais, le fidèle miroir des millions d'hommes qui le lisent dans l'original, sur tous les rivages où des vaisseaux britanniques portent des gens de mer, des colons et des Bibles. Je n'ai garde d'étendre tout ce que j'en ai dit aux nombreuses variétés individuelles d'une race; mais quand on aura fait, aussi larges que l'on voudra, les réserves nécessaires dans les généralisations de cet ordre, on m'accordera que le type modelé en pleine réalité par Daniel de Foë représente les caractères essentiels

et spécifiques de sa nation; qu'il en représente au moins les parties vivaces, pullulantes, celles qui ont entrepris et qui continuent sur toute la planète l'œuvre de conquête dont Robinson pourrait être le patron. Car il y a eu, il y a encore des myriades de Robinsons, poursuivant la même tâche avec les mêmes procédés, les mêmes sentiments. Il y a un Robinson partout où un pionnier isolé de la famille anglo-saxonne, parti avec sa hache et sa Bible, s'enfonce dans la forêt ou dans la savane d'Amérique, d'Afrique, d'Australie. Je ne prétends pas que M. Cecil Rhodes ou sir Henry Parkes aient exactement l'âme volontaire et mystique, les conceptions particulières, les étrangetés réjouissantes du *gentleman* vêtu de peaux de chèvres; mais je serais fort surpris qu'ils n'en eussent pas quelque chose; et l'on peut affirmer qu'il y avait beaucoup de cette âme chez Franklin et chez Washington.

Les fils, les émules de Robinson savent d'ailleurs ce qu'ils lui doivent et se reconnaissent complaisamment en lui. Philarète Chasles rapporte, dans son étude sur Daniel de Foë, le témoignage d'un colon qui défrichait les bords de l'Ohio; et, bien que Philarète Chasles soit sujet à caution, il n'y a pas de raison pour le soupçonner ici d'une mystification. « Souvent, disait cet homme, après avoir été vingt mois sans aperce-

voir figure humaine, n'ayant pour pain que de mauvaise orge bouillie, harcelé par les Indiens et par les animaux des bois, forcé de lutter pied à pied contre une nature sauvage, je rentrais, épuisé; à la lueur de ma bougie de jonc trempée dans de la graisse de castor, je parcourais ce divin volume : ce fut, avec ma Bible, ma consolation et mon soutien. *Je sentais que tout ce qu'avait fait Crusoé, je pouvais le faire.* La simplicité de son récit portait la conviction dans ma pensée et le courage dans mon âme. Je m'endormais paisible, ayant à côté de moi mon chien que j'avais appelé Vendredi; et le lendemain, dès quatre heures, après avoir serré ce volume plus précieux que l'or, je reprenais ma cognée, je me remettais à l'ouvrage, et je bénissais Dieu d'avoir donné à un homme tant de puissance sur ses semblables, tant de force consolatrice. »

Oui, l'île du Désespoir s'est agrandie jusqu'aux confins de la terre, puisque son souverain règne sur tant de cœurs qui pensent ainsi de lui et obéissent à ses exemples; sans compter les petits enfants de tout pays qui l'éliraient roi, si on leur permettait ce jouet dangereux, le suffrage universel. Il avait commencé de régner sur un chien, un chat et un perroquet. Voilà un bel encouragement pour toutes les ambitions, un beau lot pour un être de fiction et pour le misérable écrivain qui créa

cet être dans l'angoisse. Quand les shérifs de la reine Anne conduisaient Daniel de Foë au pilori, ils ne prévoyaient pas que ce banqueroutier paierait si généreusement sa dette à l'Angleterre. Qui fera le compte des voiles, des vocations, des richesses que la pensée inspirée de cet homme a poussées sur les océans?

Une des vignettes romantiques dont j'ai parlé représente l'arrivée de Vendredi au « Château » : le sauvage se prosterne devant son maître avec le geste humble et tendre qui affirme son vasselage. « Il s'approcha de moi; puis, s'agenouillant encore, baisa la terre, mit sa tête sur la terre, prit mon pied, mit mon pied sur sa tête : ce fut, il me semble, un serment juré d'être à jamais mon esclave. »

On contemple cette scène, et l'on ne peut s'empêcher de penser que de Foë y enferma d'avance, comme en un tableau symbolique, le rêve obstiné de son pays, de toute sa race : une domination illimitée sur l'univers, une prise en tutelle de tous les peuples trop faibles pour résister à Robinson. — Le dessein que poursuit ce dur matelot et la façon dont il le réalise n'éveillent pas toujours la sympathie, loin de là. Son souci du droit d'autrui est parfois sommaire. Il faut veiller sur Robinson, surtout après ce dernier *poll*, où je crois bien qu'il a voté avec enthousiasme, parce qu'il atten-

dait du résultat beaucoup de satisfactions pour son humeur expansive. Et afin de veiller utilement sur lui, il faut le bien connaître, ce qui est difficile; il faut aller chercher sa pensée historique et les raisons de sa force dans les livres où il se raconte ingénument, en premier lieu dans le livre qui porte son nom.

Ces précautions prises, on serait trop injuste et par trop désintéressé de ce qui glorifie l'homme de tous les temps et de tous les lieux, si l'on ne proclamait pas que Robinson mérite sa fortune par de rares vertus, et qu'il y a beaucoup à admirer, beaucoup à apprendre, chez ce magnifique exemplaire de l'humanité.

Octobre 1895.

LA RENAISSANCE LATINE

GABRIEL D'ANNUNZIO : POÈMES ET ROMANS

POÉSIES : *Intermezzo di rime*, 1883; — *Elegie romane*, 1887-1891; — *Poema paradisiaco, Odi navali*, 1891-1893. — ROMANS : *Il Piacere*, 1889; — *Giovianni Episcopo*, 1891; — *L'Innocente*, 1892; — *Trionfo della Morte*, 1894.

Je dois le titre de cette étude à l'obligeance de M. Jules Lemaître. On a lu l'article intéressant et patriotique où il défendait la supériorité de l'esprit gaulois contre les génies conjurés du Nord [1]. Notre champion se dressait vaillamment devant la quadruple alliance des Saxons et des Germains, des Scandinaves et des Russes; il renvoyait aux brumes de la neigeuse Thulé ces envahisseurs qui, depuis tantôt un siècle, depuis Mme de Staël

1. *Les Littératures du Nord*, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 décembre 1894.

jusqu'à nos contemporains, ont trouvé des complicités dans la place et fait dans notre esprit classique la brèche toujours élargie par où passèrent tour à tour le romantisme, le réalisme, le symbolisme, bref toutes les variétés de l'exotisme. L'exotisme coule à pleins bords, gémirait l'estimable M. Royer-Collard, s'il revenait constater le discrédit de ses doctrines chez les jeunes disciples d'Herbert Spencer ou de Frédéric Nietzsche.

Et voyez quelle malechance pour notre orgueil national : il n'y a qu'une raison très forte à opposer aux gens qui veulent voir dans le romantisme français un produit des influences étrangères; c'est que tout notre romantisme est en germe dans Rousseau. Or, ce diable d'homme, père authentique de Bernardin et de Chateaubriand, grand-père de George Sand et des autres, ne s'avisa-t-il pas d'être Suisse? N'arriva-t-il pas dans notre tradition française avec une physionomie étrangère très caractérisée, déjà septentrionale par plus d'un trait [1]? L'aveu est cruel : mais, pour nous défendre contre le reproche d'intoxication allemande et anglaise, nous sommes contraints de reconnaître qu'il est suisse, le sang qui coule depuis un siècle au plus profond de nos veines littéraires.

1. Cf. l'étude ci-dessus : *J.-J. Rousseau et le Cosmopolitisme littéraire*, p. 161.

Si nous nous réfugions dans le passé, nous n'échappons à la contagion des vivants que pour subir celle des morts; sous l'affusion espagnole et italienne qui pénétra notre XVIIe siècle, nous nous retrouvons adaptateurs dociles des Romains et des Grecs. Avec eux, il n'y a pas de honte, paraît-il; sans doute parce qu'ils sont morts, et qu'un héritage a meilleur air qu'une donation entre vifs. Toute notre substance était faite de leur moelle; quand un élément nouveau s'insinue dans notre organisme littéraire, c'est toujours à leurs dépens. Qu'on se lamente ou qu'on se résigne à la substitution, il faut avouer qu'elle va bon train. Prenez au hasard les écrits d'un jeune homme d'aujourd'hui; j'entends de celui qui a formé son intelligence en liberté, un peu à l'aventure, dans l'air ambiant, hors de l'enclos protecteur des grandes écoles d'État; de celui qui a d'autant plus de licence qu'il n'a point passé la sienne, dirait mon spirituel contradicteur, fort enclin à citer les bons textes de MM. Courteline et Grosclaude. Chez ce jeune écrivain, les influences étrangères ont réduit, sinon presque effacé la trace des influences classiques. Shakespeare et Gœthe, Hegel et Spencer, Wagner et Tolstoï, pour ne point parler des *dii minores* du Panthéon étranger et de ceux que l'on nous révèle chaque matin, tels sont les éducateurs qui ont fait à ce souple Gaulois une âme

neuve, oublieuse du monde paisible où les nôtres furent d'abord circonscrites entre Homère et Virgile, Platon et Cicéron. Certes, il continue d'aimer nos pauvres vieux, Racine, La Fontaine; mais je crains bien qu'il les ait transformés à son usage, qu'il admire chez eux tout autre chose que les parties par où ces bons auteurs se flattaient intérieurement d'être admirables.

Le cas est d'autant plus grave qu'on surprend chez ce jeune déclassé l'influence d'étrangers que souvent il n'a pas lus; ce n'est plus de l'engoûment ou de l'imitation, c'est de l'absorption inconsciente; l'esprit nouveau — si j'ose dire — lui est entré dans le sang par l'air qu'il respire, comme l'esprit classique rayonnait jadis en dehors des écoles jusque sur les illettrés. Accordons à M. Lemaître qu'il est épouvantable d'en arriver là, cent ans après que Napoléon a fondé l'Université; mais c'est un fait brutal, acquis à la science pour quiconque a poussé une exploration sous les galeries de l'Odéon.

Je ne suivrai pas mon ingénieux confrère dans le vaste sujet qu'il embrasse. Un pareil effort de synthèse m'effraie. Les littératures du Nord ont cela de commun qu'elles n'ont pas fleuri au Sud; mais, en dehors de cette considération géographique, je croyais que la littérature anglaise différait de l'allemande, et celle-ci de la scandinave ou

de la russe, autant que chacune d'entre elles diffère de l'espagnole ou de l'italienne. — Je ne le suivrai point parce que j'ai le plaisir imprévu, quand il en vient aux conclusions, de découvrir que nous sommes d'accord sur les points fondamentaux; peu importe alors le chemin qu'il a pris. Sur la route, le lecteur aura éprouvé quelques surprises; il aura appris que l'accent particulier du cœur et de l'intelligence ne diffère pas sensiblement, d'un Dostoïesvky à un Victor Hugo, d'un Tolstoï à un Flaubert, d'une George Eliot à une George Sand.

Avec cette généreuse largeur de points de vue, le chimiste peut prouver au poète que, l'eau étant toujours de l'eau, le lac profond qui dort sous les sapins dans un pli de montagne ne diffère pas du torrent qui se précipite à travers les rochers. — On allait s'étonner encore, mais on lit que Bouvard et Pécuchet étaient « inquiets du mystère universel », au même titre que Bézuchof et le prince André : on comprend alors que notre champion veut « renfoncer l'orgueil » des Russes, comme disent les bonshommes de Flaubert, et qu'il nous tend le piège du paradoxe comme il sait le faire, avec une grâce légère, pour le plaisir d'y voir tomber quelque Bouvard innocent. Il n'était que temps de ne plus s'étonner : l'avocat de Flaubert nous guettait, pour ajouter un joyeux cha-

pitre aux expériences intellectuelles des deux crétins : *Ils prirent au sérieux les littératures du Nord...*

Et de cette vaillante gageure, il sort des conclusions qui confirment les nôtres. « Dans cette circulation des idées, on sait de moins en moins à qui elles appartiennent. Chaque peuple leur impose sa forme... Cette pudeur, cette retenue, ce scrupule incurable (des écrivains du Nord) s'expliquent encore par l'esprit religieux dont ils restent quand même imprégnés. Et nous finissons par voir ici que les différences des littératures se rattachent aux différences profondes des peuples. » — Avons-nous jamais dit autre chose?

Je me félicite enfin, et c'est là que j'en voulais venir, d'être plus que jamais d'accord avec M. Jules Lemaître sur sa conclusion dernière. Il terminait son article en prophétisant une réaction imminente du génie latin. Sa prophétie est déjà plus qu'à demi accomplie, si je ne me trompe. Essayons de lui en apporter une preuve; avec cette restriction qu'il y a renaissance et non pas réaction contre le Nord. Hélas! on fait rarement un heureux complet. Nous serons bien obligés de constater, par les aveux mêmes du porte-bannière de cette renaissance, que le plus latin des génies latins a été gravement influencé et foncièrement modifié par « les littératures du Nord ».

Nos voisins d'outre-monts ne se formaliseront pas d'une vérité d'évidence, si l'on dit qu'ils viennent de traverser un demi-siècle d'une rare stérilité littéraire. Lamartine ne leur rendait pas justice quand, sur la cendre encore chaude d'Alfieri, en face de Leopardi, de Manzoni, d'Ugo Foscolo, de Silvio Pellico, il écrivait la fameuse imprécation du *Pèlerinage d'Harold* qui lui attira un cartel du général Pepe :

Monument écroulé, que l'écho seul habite,
Poussière du passé, qu'un vent stérile agite!
. . . .
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des hommes et non pas de la poussière humaine!

A cette primevère du siècle, sur la belle terre piétinée par les soldats qui enfantait douloureusement des libérateurs, il sembla que les premiers vagissements de la liberté eussent réveillé les sources endormies de la poésie et de l'art. L'aube était pleine de promesses : le jour qu'elle annonçait ne se leva pas. Tout occupée de refaire son unité nationale, l'Italie parut se désintéresser des efforts intellectuels de notre temps; à partir de 1830, ses rêves ne trouvèrent plus d'expression sonore, ils rentrèrent sous terre avec les complots de ses carbonari. La société de la *Chartreuse de Parme* aimait, flânait, conspirait; elle n'écrivait

ni ne lisait, ou si elle lisait, c'était les romans français que l'on traduisait pour la sœur latine.

La stagnation dura jusqu'à l'achèvement de l'unité, en 1870. Depuis lors, avec les longs espoirs et les vastes pensées politiques, le cerveau italien se remit à fonctionner; tout d'abord, dans la direction qu'on eût le moins attendue. La Péninsule devint une école de criminalistes et de physiologistes. Il n'y a guère plus de dix ans, lorsqu'on s'arrrêtait devant la vitrine d'un libraire à Rome ou à Florence, on la voyait emplie tout entière par les gros volumes du professeur Lombroso et de ses émules. Ces livres médisaient des absents : ils s'efforçaient de prouver que le génie et le talent sont des cas de tératologie, des formes de la folie. Heureusement pour l'Italie, ces dernières années lui ont rendu des fous et des monstres. Elle est à cette heure le foyer d'une véritable renaissance de la poésie et du roman. L'esprit, qui souffle où il veut, rallume là des clartés évanouies sous d'autres cieux. Les Italiens parlent de leur *risorgimento* intellectuel avec un curieux mélange d'orgueil et de timidité interrogative; alors même qu'ils l'affirment, on devine une question sous-entendue, l'anxiété charmée de Cendrillon lorsqu'on lui révéla qu'elle était belle : Est-ce bien vrai? Ratifiez-vous? — Un peu prompts peut-être à croire qu'ils vont conquérir le monde avec les

gros canons et les gros bateaux, ils ont encore peine à se persuader qu'ils sont en très bonne voie de le reconquérir avec quelques condottieri de la plume.

Parmi les écrivains d'Italie dont la réputation a franchi les Alpes, il en est deux qui sont particulièrement représentatifs, parce qu'ils personnifient les deux génies opposés qui se disputèrent de tout temps l'âme italienne : l'un mystique, idéaliste, sévère, et parfois ascétique; l'autre, sensuel et païen. Ces deux génies donnèrent deux lignées bien distinctes : celle de François d'Assise, de Dante, de Savonarole, de Michel-Ange, de Leopardi, d'Alfieri; celle de Boccace, de l'Arioste, des Médicis et des Borgia, de Benvenuto, du Titien, du Corrège. Ils nous redonnent aujourd'hui M. Antonio Fogazzaro et M. Gabriel d'Annunzio, qui caractérisent si nettement les deux tendances contrastées. Le premier est surtout connu chez nous par ce très beau roman, *Daniel Cortis*. Ses écrits méritent une étude attentive, j'espère y revenir quelque jour. Je m'attacherai cette fois au poète romancier dont l'influence semble prépondérante dans la jeune renaissance italienne. Quelques fragments de son œuvre, traduits en français, ont fait instantanément à M. Gabriel d'Annunzio un nom célèbre à Paris et dans les cercles lettrés d'Europe.

I

Le Poète.

Cette œuvre d'un écrivain de trente ans est déjà considérable. Je n'en ai mentionné qu'une partie dans l'indication bibliographique; je me suis arrêté aux volumes de vers ou de prose qui m'ont paru marquer des moments de métamorphose dans l'éclosion rapide de ce talent. En 1883, quelques essais poétiques avaient attiré sur le débutant l'attention des dilettantes et la faveur des femmes; une mince plaquette, l'*Intermezzo di rime*, ajouta à cette notoriété de salon le ragoût du scandale. On put croire alors que l'Italie allait retrouver un Arétin, faute de mieux. « Démence aphrodisiaque », disait-on; l'auteur souscrivait avec beaucoup de complaisance à ce jugement, tout en faisant remarquer que ses *juvenilia* lascifs étaient « d'une impeccable prosodie ». Un art exquis et une sensualité féroce se révélaient dans ces pièces : *Animal triste*, *l'Invocation à l'Hermaphrodite*, *le Péché de Mai*, *la Treizième fatigue d'Hercule*, *les Adultères*. Cette dernière série de sonnets nous reporte invinciblement à une salle du Vatican, où je gagerais volontiers que le poète

a rencontré son thème; à ce cabinet des peintures antiques retrouvées dans le Tibre, qui rendent avec une intensité poignante l'obsession tragique des grandes incestueuses, Myrrha, Pasiphaë, Phèdre et leurs sœurs. Ces images pourraient illustrer les sonnets, tant le vieux et le jeune latin ont donné la même note avec des moyens d'art différents.

Je crains de me faire mal comprendre ici et dans ce qui me reste à dire, si je laisse un instant supposer que la poésie de M. d'Annunzio est polissonne et grivoise. Imaginez du Baudelaire plus chaud, aussi grave, moins mystique; une impudeur effrénée, jamais vulgaire, et qui se fait pardonner par un accent d'antiquité si naturel, si peu suspect de pastiche, que ces pages semblent purifiées par un recul de vingt siècles, arrachées de quelque anthologie où elles reposaient entre les élégies de Tibulle et les *Tristes* d'Ovide. La passion y est située en pleine nature, intimement incorporée à la terre, subordonnée aux ardeurs ou aux langueurs des choses que les aveugles et les sourds appellent choses inanimées. L'amant n'oublie jamais le rêve d'art où il vit, ses yeux admiratifs sont toujours ouverts sur les moindres nuances de la grande palette, ses oreilles toujours attentives aux moindres murmures de la grande lyre. Il varie ses procédés. Tel sonnet de beauté

plastique ne serait pas désavoué par M. de Heredia : on jurerait que M. d'Annunzio est de ses disciples, si la date n'écartait pas jusqu'à la possibilité d'une communication entre l'adolescent qui vivait à Rome et notre poète qui n'avait rien publié. Je traduis ici une des pièces de cet ordre : on y saisira la rassemblance frappante entre les deux artistes, rien de plus; je ne me dissimule pas la vanité de tout effort pour transposer la musique verbale d'un poète dans une prose étrangère.

Artifex gloriosus.

A moi aussi l'or, comme à Benvenuto, — est esclave. Demande! qu'ils soient divins ou humains, — tes songes, de dessous mes mains — invincibles le vase sortira parfait.

Veux-tu que de l'anse le Faune bicornu — guide un chœur de Nymphes et de Silvains — sur la panse? Ou veux-tu la guerre des Titans — qui mettra son vacarme sur le métal muet?

Veux-tu peut-être que sur deux files égales — s'avancent, drapées dans leurs peplos, aux côtés — des éphèbes les vierges athéniennes?

Demande! Et de l'or triomphal aucune liqueur — ne sera digne, si ce n'est tes larmes — pures, ou le pur sang de tes veines.

N'était l'impossibilité chronologique que j'ai dite, qui hésiterait à voir dans ces vers une imitation directe du ciseleur de rimes auquel nous devons *l'Épée* et *le Vieil orfèvre*? — Choisissons

encore un sonnet, dans le petit nombre de ceux qui peuvent passer ici sous les yeux du lecteur.

Souvenir de Ripetta.

Et dans mon âme encore je vous vois telle — que je vous aimai tout d'abord. Haute et souple — vous passiez, souriante et lumineuse, — par la claire gelée du matin hivernal.

De longs rameaux d'amandier, la servante — derrière vous les portait. Inconsciente, — vous laissiez derrière vous à celui qui regardait — un très beau rêve floréal.

Sur la route claire et solitaire — elles voilaient le ciel de turquoise — les nombreuses fleurs d'amandier, par enchantement.

Et il se dressait à travers la forêt imaginaire — le palais du prince Borghèse — comme un grand clavecin d'argent.

Avec l'*Intermezzo*, le poète de vingt ans avait jeté le plus fort de sa gourme, au moins en vers; il en restait suffisamment pour effaroucher les lecteurs de ses romans, comme on le verra. Les poésies ultérieures sont plus tempérées; la volupté s'y fait plus voilée, plus sourde; le cœur y parle autant que les sens, d'une voix si triste, si lasse; avec des reprises au bonheur, des rechutes dans la désespérance. L'homme de désir et d'illusion demeure; l'artiste, de plus en plus possédé par l'ivresse et la préoccupation de son art, a emprisonné le jeune faune. Habile ouvrier de prose, M. d'Annunzio préfère cependant le travail délicat

des mètres rimés ; il en a dit les raisons dans un des romans, *le Plaisir*, et l'on voudrait citer tout entière cette page, hymne enthousiaste de l'artiste à l'outil dont il est amoureux.

Le vers est tout, le vers peut tout. Un vers parfait est absolu, immuable, immortel; il retient en lui la parole avec la cohésion du diamant; il enclôt la pensée dans un cercle précis que nulle force ne réussira à briser; il devient indépendant de tout lien et de toute sujétion; il n'appartient plus à l'artiste, mais il est à tous et à personne, comme l'espace, comme la lumière, comme les choses immanentes et perpétuelles. Une pensée exactement exprimée dans un vers parfait est une pensée qui existait déjà *préformée* dans les obscures profondeurs de la langue. Extraite du poète, elle continue à exister dans la conscience des hommes... Quand un poète approche de la découverte d'un de ces vers éternels, il est averti par un divin torrent de joie qui envahit soudain tout son être.

Il avait le droit de parler ainsi, l'homme qui écrivait les *Élégies romaines* et le *Poème paradisiaque*. Dans ces derniers recueils, M. d'Annunzio serre sa forme avec une précision toujours plus rigoureuse; il applique à la langue poétique le travail de restauration qu'il poursuit sur la prose dans ses romans. Nos poètes, romantiques, parnassiens, symbolistes, reviennent d'instinct à l'étude de la Pléiade, chaque fois qu'ils veulent rajeunir et perfectionner la poésie française. De même l'italien retourne à l'école de ses aïeux : Pétrarque d'abord, puis les précurseurs obscurs

chez qui l'on fait des trouvailles de grâce et d'élégance naïve, Cino da Pistoja, Benuccio Salimbeni, Saviozzo da Siena; enfin Laurent de Médicis et la constellation de la Renaissance. M. d'Annunzio est hanté par ces vieux maîtres, on le voit toujours occupé à rechercher les sources lointaines de son idiome; il est le préraphaélite de la poésie. Ces coupes de vieil or modelées par les anciens orfèvres, il les emplit des sentiments et des troubles modernes, il s'efforce d'y faire entrer les âmes complexes qui ont enrichi la sienne, les sensations aiguës et les visions fluides d'un Shelley, d'un Baudelaire.

Les *Élégies romaines*, c'est un *tempietto* élevé à la gloire, au culte de Rome. M. d'Annunzio est épris de sa ville; nul ne l'a aimée, comprise, décrite comme lui. Dans mainte page de ses vers, il abandonne brusquement son sujet pour noter avec délices une nuance du ciel romain, un aspect de paysage, un relief de monument. Il sait tous les secrets de Rome, ce qu'il y a d'âme accumulée, et combien profonde, poétique et particulière, dans un bosquet de buis de la villa Médicis, un palmier du Prieuré de Malte, un sarcophage sous les lauriers de la villa Mattei. Il sait pourquoi le ciel, la lumière, la pierre, l'arbre, l'oiseau qui vole, ont à Rome une aristocratie souveraine, une signification qu'on ne leur voit en aucun lieu

du monde, une beauté *autre* qu'ailleurs; pourquoi les êtres inanimés, les moindres accidents du sol, de la végétation et de l'architecture, attestent sur cet horizon une individualité puissante autant qu'une perfection achevée; pourquoi leur valeur plastique accapare le regard, tandis que leur expression spirituelle absorbe la pensée; pourquoi un pin isolé sur une colline lointaine devient là une personne véritable, vivante, importante, et tient plus de place dans le paysage que toute une forêt n'en occupe ailleurs. Le poète qui a si délicatement parlé de Claude Lorrain sait que tout se compose en tableau dans une perspective romaine, et qu'il y a toujours une pensée dans ce tableau. Il le sait, il le dit dans les *Élégies*, à chaque pas qu'il fait en suivant ses amours et ses chimères, dans le bruit de la ville ou dans la solitude auguste de la campagne.

On devinera le tour des *Élégies* par quelques fragments empruntés au début et à la fin du poème intitulé *Villa Chigi*. Le poète raconte le déclin d'un amour agonisant, dans cet admirable parc Chigi, parmi les cyclamens et les pervenches où murmurent tant de fontaines, au fond du ravin de sombre verdure qui se creuse sous les arches du viaduc d'Ariccia.

Toujours dans les yeux, toujours, j'aurai cette vue. Oh! silencieuse, — pâle forêt nue, jamais oubliée! — Nous

descendîmes lentement, derrière le serviteur, un escalier, — humide, étroit, où l'ombre paraissait gelée. — Elle marchait devant. Par moments, elle s'arrêtait. Mal assurée sur les degrés — trop roides, elle appuyait la main contre le mur. — Je la regardai. La main très blanche me parut exsangue, — elle me parut une chose morte. Morte la chère main — qui ceignit mon front de tant de rêves de gloire, qui — répandit dans mes veines tant de doux frissons. — Nous restâmes seuls. Une fontaine gémissait sourdement au pied d'une *loggia*; — altier se dressait dans le ciel l'antique fief des Chigi. — Des fumées étaient éparses au ciel comme des flocons de laine blanche. — Entre elles courait un mince sourire d'or; et les cimes — dénudées de la forêt semblaient se vaporiser dans cet or; — les fougères sur la hauteur étaient de minces flammes d'or. — Elle se taisait, contemplant. Mais tout entière dans les yeux, la lourde — âme douloureuse disait ces paroles : — Ainsi, dans la haute forêt, que tu entendis chanter sur ma tête, — tu enseveliras sans un pleur, ton grand amour? — J'entendrai donc dans ce doux silence, que nous aimâmes, — la cruelle vérité? C'est donc pour cela, ô ami, — unique ami, pour cela que tu m'as ramenée dans les chers — lieux où un jour il te sembla que je t'ouvrais le printemps?

... Le ciel s'était obscurci. Quelque souffle, rare, éveillait — sur les cimes caduques un petit frisson. — Çà et là dans les clairières, des amas de charbon, comme de hauts — bûchers où les cadavres seraient déjà en cendres — fumaient lentement. Les spirales montaient dans l'air, — ondoyaient lentement, et lentement s'évanouissaient. — Sur le sol pourri de feuilles mortes, sur cette — tombe des automnes, les ombres cheminaient. — Cendres, fumées, ombres, paraissaient là marquer la grande loi. — Comme les corps, comme les feuilles, comme tout, — les pures choses de l'âme doivent se défaire, se flétrir; — les rêves doivent se dissoudre en pourriture. — Homme, tu dois toujours, de ce qui t'a donné l'ivresse, — garder une fade

saveur qui te donnera la nausée. — Pas d'immunité contre le Destin. Dans le corps et dans l'âme, tout, — tout, en mourant, doit se corrompre. — Or, qui de nous souffrait le plus? Elle, elle m'aimait; — au moins sentait-elle vivre, d'une horrible vie, — dans son cœur la flamme, la flamme encore pure et rayonnante! — Moi, je ne l'aimais pas. Mon cœur était gonflé d'un noir — dégoût; pas d'autre sentiment qu'un ennui infini — dans mon âme obtuse. Oh! femme, comme je t'enviai!

Nous nous levâmes tous deux en sursaut, entendant le bruit d'une hache. — Les coups réitérés, soudain, résonnaient. — Aprement dans le grand silence frappait l'invisible hache; — ce n'était pas le tronc frappé que j'entendis gémir. — Elle, elle, tout d'un coup, comme frappée, éclata en sanglots; — elle fondit en larmes désespérées; et je la vis, — dans ma pensée, comme à la lueur d'un éclair, je la vis — humblement saigner, humblement râler, — étendue dans le sang, levant des mains suppliantes hors du rouge — lac; et ses yeux disaient : Je ne t'ai pas fait de mal. — O âme moribonde! J'étais debout près d'elle, pétrifié. — Encore une fois boire ses larmes, — ne le pouvais-je? Au moins effleurer ses cheveux une fois — ne le pouvais-je? Au moins lui prendre les mains; découvrir — ce blanc visage, ce lys divin emperlé de pleurs; — lui demander au moins d'une voix douce : Pourquoi pleurez-vous? — Elle pleurait. Au loin, les coups résonnaient; les hauts — bûchers alentour fumaient lentement.

Dans le dernier recueil : *Poème paradisiaque*, la gamme est plus variée, la recherche d'art toujours subtile, inquiète; le symbolisme s'accentue. Le poète vibre à toutes les sensations que le hasard lui apporte, il contraint son instrument à exprimer un aspect du matin, un frissonnement d'automne, une sonate de Grieg, un adagio de

Brahms, une statue de marbre ou une statue de chair, un songe, un souvenir. La note dominante est cette observation cruelle, analytique, quelquefois macabre, plus souvent triste d'une tristesse de chair lasse, qui m'a fait répéter déjà le nom de Baudelaire comme celui du plus fréquent inspirateur de M. d'Annunzio. On en jugera par la pièce suivante : je traduis ce qu'on en peut citer.

Les Mains.

Les mains des femmes que nous rencontrâmes, — une fois, ou dans le rêve ou dans la vie : — Oh! ces mains, mon Ame, ces doigts — que nous serrâmes une fois, que nous effleurâmes — de nos lèvres, ou dans le rêve ou dans la vie!

Les unes froides, froides comme des choses — mortes; de glace (tout était perdu!) — ou tièdes, et qui semblaient faites d'un velours — vivant, qui semblaient faites de roses : — roses de quel jardin inconnu?

Certaines nous laissèrent un parfum — si tenace que pour une entière — nuit nous eûmes dans le cœur le printemps; — et la chambre solitaire était si embaumée — que la forêt d'avril n'était pas plus douce.

De ces autres, où peut-être brûlait le dernier feu — d'un esprit (où es-tu petite main, — insaisissable désormais, que trop mollement — j'étreignis?) nous vint un regret suprême : — Toi qui m'aurais aimé, et non en vain!

. . . .

D'autres (ou les mêmes?) furent homicides, — merveilleuses à ourdir la fourberie. — Tous les baumes d'Arabie ne pourront pas — les adoucir. Très belles et infidèles, — combien périront pour vous baiser!

D'autres (ou les mêmes?) mains d'albâtre, — mais plus puissantes qu'aucune spire — nous donnèrent une fureur

jalouse, une colère — folle; et finalement nous pensâmes à les couper. — (Elle se lève dans un songe, la mutilée, et elle attire.

Érigée dans le songe, immobile, elle vit — l'atroce femme aux mains coupées. — Et devant elle rougeoient deux mares — de sang, et les mains vivantes — y sont, pas même souillées d'une goutte.)

D'autres, pareilles aux mains de Marie, — furent comme les hosties saintes. — Le diamant brilla sur leur annulaire — dans les gestes graves d'une liturgie, — et jamais à travers les cheveux d'un amant.

D'autres, on les eût dites viriles, que nous serrâmes — fort et longtemps, éloignèrent de nous — toute peur, toute passion obscure; — et nous aspirâmes à la Gloire et nous vîmes en nous — s'illuminer l'œuvre future.

D'autres encore nous donnèrent un profond — frisson, celui qui n'a pas d'égal. — Nous sentîmes alors que dans leur frêle — paume elles pouvaient contenir un monde — immense, et tout le Bien et tout le Mal.

Pour faire mesurer les ressources de ce talent, je devrais extraire du *Poème paradisiaque* quelques strophes moins âcres, d'une grâce plus facile : par exemple, *Hortus larvarum*, *Tristesses ignorées*, *le Joug*.

... Sur le balcon s'effeuillaient — les roses; mais les couronnes — des astres brûlaient dans l'azur — avec un éclat qui parut — insolite à mes yeux. — Tout, alors, à mes yeux, — parut insolite et grand; — et les voix du soir vinrent toutes à mon — âme. Je dis : Maria! — Je le dis. Et ce nom n'était — qu'un souffle, mais il portait en lui — une immensité de choses — souveraines. Et tandis que les roses — mouraient, et que palpitait — le ciel, et qu'elle demeurait muette, — je me sentis imposer son joug...

Je voudrais faire entendre encore au lecteur français une résonance, bien affaiblie, de la délicieuse harpe qui a soupiré cette cantilène, *la Promenade*. Qui reconnaîtrait le scandaleux satyre de l'*Intermezzo* dans la retenue tremblante et chaste de ces vers?

La Promenade.

Vous ne m'aimez pas et je ne vous aime pas. Cependant — quelque douceur est dans notre vie — depuis hier : une douceur indéfinie, — qui voile un peu, ce semble, nos disgrâces, — et les fait, ce semble, plus lointaines.

Vraiment, hier, elles me semblaient lointaines, — tandis que je vous parlais, tandis que je vous écoutais; — et la mer calme à peine haletait, — et ces vapeurs étaient comme des laines — d'agneaux, éparses dans un ciel bénigne.

Me venait-il de vous, ou de ce ciel — et de cette mer, l'humble apaisement? — Certes, un moment, ce fut comme si j'oubliais : — laines d'agneaux, lys sans tige, — vagues apparences blanches, au ciel, sur mer...

Combien légère sur la grève haletait la mer! — Votre pas devint plus lent, — combien léger aussi! Étais-je plus attentif — au rythme de ce pas, ou à ce halètement, — à vos paroles, ou à mes pensées?

Il me paraissait que je n'avais aucune pensée. — Je ne pensais pas. Je sentais, seulement. — Dites : ne fûtes-vous jamais convalescente — en un avril un peu voilé? N'est-il pas vrai — que rien au monde, rien n'est plus suave?

Quelque chose était en moi de cette suavité. — Pourtant vous ne m'aimez pas et je ne vous aime pas. — Pourtant, quand je vous appelle, je ne vous appelle pas — par votre nom. Et votre nom est celui de l'Ave; — un nom qui semble un baume à la bouche!

Quand vous parlez, je ne regarde pas la bouche — qui

parle; ou du moins, je ne la regarde pas trop. J'écoute; — je comprends, je vous réponds. Votre visage — ne change pas si ma main vous touche. — Votre main est celle qui ne donne pas.

Rien de vous, rien de vous ne se donne. — D'ailleurs, je ne vous demande rien, je n'attends rien, — alors même que, faiblement souriante, — et comme prise d'une langueur, mais sans abaudon... — Oh! non. Vous deviez, hier, être lasse!

Vous étiez hier très lasse, — tellement qu'elles vous tombèrent des mains, — ces fleurs. N'est-il pas vrai que de vos mains — tombèrent les roses, tellement lasse — vous étiez? Je vous vois encore ainsi.

Oh! faites qu'ainsi je vous voie encore — une autre fois, une autre fois seulement! — Peut-être... Oh! non. Vous souriez. C'est une parole — vaine que je dis là. Vous, Madame, — vous êtes pour moi comme un jardin fermé.

Vous êtes pour moi comme un jardin fermé — où nul ne pénétrera jamais. — Des profondes, invisibles roseraies, — monte un divin parfum répandu, — il abolit tout désir chez celui qui le respire.

Notre âme n'aspire à rien d'autre — qu'à une tristesse reposée, égale. — Je connais votre mal étrange, — et peut-être la douleur qui est en vous m'attire — plus que votre bouche et vos cheveux.

Vos grands cheveux méduséens, — bruns comme les brunes feuilles mortes, — mais vivants et farouches comme les serpents enroulés — de la Gorgone : je les craindrais, rebelles, — et pleins d'un terrible mystère.

Il ne m'enveloppera jamais, ce grand mystère! — On dit qu'au plus épais des tresses — vous avez une mèche rousse comme — une flamme; cachée dans leur masse. Est-ce vrai? — Je pense à elle, et je la vois flamboyer.

Je la vois étrangement flamboyer — comme un signe fatal. Oh! une passion — allumée à ce feu! Toutes les couronnes — de la terre ne pourraient obscurcir — ce signe unique. Vous êtes la Très Haute.

Vous qui passez, vous êtes la Très Haute. — Et vous passez ainsi, par les chemins terrestres! — Qui oserait? Qui vous prendrait? Qui vous tiendrait? — Vous êtes comme une épée sans poignée, — pure et brillante, et que nul n'a jamais brandie...

Oh! où en suis-je arrivé? Pourquoi — vous disais-je ces choses? Pardonnez — à qui songe. Pardonnez, pardonnez. — Le couchant est de flamme, et les mariniers — chantent sur leurs barques, et la mer est odorante.

Vous voyez : ce n'est pas la même mer — qu'hier. Vous voyez : c'est un autre ciel. — Laines d'agneaux, lys sans tige, — vagues apparences blanches, au ciel, sur mer... — Ces choses correspondent mieux à nos âmes.

A nos âmes lasses. Nous — serons payés de quelque douceur — tranquille; nous chercherons une tristesse — reposée, égale. Qu'il retrouve donc — ses cieux voilés comme hier, Avril!

Et comme hier ses mers apaisées; — afin que nous puissions reprendre près d'elles, — sur leurs grèves ou sous les arbres, nos causeries — à voix basse, nos songes, nos pensées muettes. — O vous que je n'appelle point par votre doux nom!

Parce que vous ne m'aimez pas et que je ne vous aime pas.

Mais à quoi bon ces impuissants essais de transposition? j'en ai dit assez du poète, si j'ai attiré sur lui l'attention de quelques amateurs, préparés à le goûter dans l'original. Passons au romancier, plus intéressant pour le grand public. Les poésies nous ont révélé l'esthétique et la sensibilité particulière de leur auteur; les romans vont nous faire connaître tout l'homme.

II

Le Romancier.

Il n'y a pas d'indiscrétion à l'apercevoir dans les personnages de ses fables. M. d'Annunzio nous a mis à l'aise ; il a pris soin de nous aviser, par lettres publiques, qu'André Sperelli, le héros de *Il Piacere*, lui ressemblait comme un frère. Soin bien inutile : la franchise de l'autobiographie éclate dans ce roman, comme dans les suivants. Le jeune romancier pourrait s'approprier ce beau vers, d'allure si moderne, qui appartient pourtant à un de nos vieux poètes du temps de Louis XIII :

J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie.

Non pas que je veuille charger l'écrivain des crimes cérébraux qu'il prête à Tullio Hermil et à George Aurispa, les meurtriers par amour de l'*Innocent* et du *Triomphe de la mort* ; ce sont là fictions indifférentes, évidemment plaquées sur des personnages très réels, — sur un seul personnage. Il s'appelle tour à tour André Sperelli, Tullio Hermil, George Aurispa, mais il reste identique à soi-même par l'essentiel de l'être, il reparaît dans chaque nouveau volume avec quel-

ques traits modifiés par l'âge, les circonstances, les acquisitions littéraires. Sous les noms divers dont la fantaisie de l'auteur le baptise, l'homme que nous retrouvons aux premières pages de tous ces romans, s'étudiant complaisamment dans les bras d'une femme, n'a changé que de vêtements, de victimes, de lectures favorites.

Cet homme, nous le connaissions depuis longtemps. Un certain Tirso de Molina, en religion fray Gabriel Tellez, le découvrit un jour dans Séville; sur la première ébauche qu'en fit ce moine, tous les maîtres de tous les arts vinrent successivement ajouter leurs retouches et leurs interprétations. Il séduisit l'imagination des pauvres humains, et en particulier des peintres, des musiciens, des poètes, aussi facilement qu'il avait séduit la fille du Commandeur. En dépit de cette collaboration universelle, don Juan reste toujours à peindre, parce qu'il cherche toujours, comme le disait Musset avec une image un peu hardie,

Mineur qui dans un puits cherchais un diamant!

Don Juan est vieux et jeune comme le monde, comme le désir qui l'a lancé à la poursuite d'un but fuyant qu'il ignore, comme l'intention de la Nature dont il est le serviteur trop empressé. Depuis l'humble ancêtre des cocotiers, qu'il ne saurait renier, il s'est fardé d'une couche toujours

épaissie de sentimentalisme et de littérature; depuis les jours de simplicité lointaine où il faisait fonction sacerdotale dans les temples de Byblos et d'Amathonte, il s'est métamorphosé à la surface avec les âges, les civilisations, les modes; grand seigneur élégant et cynique aux siècles où les grimauds de lettres l'entrevoyaient chez M. Dimanche, aujourd'hui grimaud de lettres lui-même, artiste, psychologue, analyste subtil de son cas. C'est dans ce dernier état qu'André Sperelli — gardons-lui ce nom — a pris à son compte le rôle immortel. André y apporte une originalité, un mérite, si l'on veut, mérite de romancier, s'entend; il a conservé toute la fougue de passion que don Juan est en train de perdre, depuis qu'il observe sa passion avec la clairvoyance d'un psychologue surchargé de littérature. Les lecteurs — ce seraient surtout les lectrices, dit-on — estiment qu'il y a dans les romans donjuanesques de notre époque trop de science et pas assez de vie; ils ou elles reprochent à ces savants traités de l'amour une froideur que les inventions cérébrales des écrivains ne réussissent pas à déguiser. Des guides expérimentés s'offrent à nous conduire vers un Vésuve qu'ils ont laissé éteindre. André Sperelli a sur eux cet avantage que son Vésuve est en éruption constante.

Ce Méridional a pris aux gens du Nord, et nous

sommes du Nord à cet égard, la perpétuelle acuité d'analyse dont le roman moderne ne peut plus se passer, il l'a poussée aux dernières limites; il a gardé de son pays et de son soleil la sensualité effrénée d'un conteur italien de jadis. Dans l'art d'écrire, le passionné est toujours un imaginatif, et, cela va sans dire, un sensitif. La richesse de l'imagination chez André Sperelli est prodigieuse, son aptitude à recevoir toutes les sensations indéfectible; et son observation attentive de lui-même et du monde n'en est pas diminuée. Cet alliage rare de dons qui s'excluent d'habitude explique la vigueur et le succès rapide d'un tempérament littéraire si bien équilibré. Mais le littérateur ne s'explique complètement que si l'on descend au plus profond de l'homme. André est un grand débauché qui a su rester un grand amateur d'art; et cet amateur ne s'est pas fait par la seule étude, il tient de sa race tous les instincts raffinés, toutes les intuitions seigneuriales. La fureur des sens émousse d'ordinaire les facultés esthétiques, elle abolit l'impressionnabilité délicate qui constitue le poète. André fait exception, une exception qui serait d'un dangereux exemple, s'il ne fallait l'attribuer à une sorte d'immunité ethnique. Ce Romain présente un phénomène d'atavisme très caractérisé : il est un survivant ou un revenant du XVI[e] siècle, de la Renaissance italienne.

Ah! la belle chose que d'être Italien, et survivant du XVIe siècle! Non seulement on fait comprendre, sinon excuser, un paganisme persistant et une cécité absolue en matière morale, mais on traverse sans gaucherie des écueils redoutables à d'autres intelligences. André Sperelli se pique d'une large culture cosmopolite; et il est en effet le type de cet Italien nouveau, aussi familier avec les philosophes allemands et les esthètes anglais qu'avec ses lares classiques. Il donne dans tous les enthousiasmes de la dernière heure; John Keats et Dante-Gabriel Rossetti, Burne-Jones et Holman Hunt n'ont pas de secrets pour cet habitué des cénacles britanniques; il séduit les belles Romaines en leur lisant l'*Epipsychidion* de Percy Shelley; lui aussi, il fait repeindre ses madones à Londres. Mais tandis que le Breton ou le Gaulois évitent mal un air d'affectation, lorsqu'ils portent pieusement le lys ou le tournesol du préraphaélite, l'Italien qui les imite rentre naturellement dans son bien, ces suggestions étrangères ne font que le ramener à ses traditions de famille. Imaginez Giotto revenant parmi nous et ajoutant à son art tout ce que ses admirateurs en ont tiré; ce disciple paraîtra le maître de ceux qui l'instruisent, le créancier qui rentre dans sa créance augmentée des intérêts; elle est sienne, la pensée qui a végété depuis lui, en dehors de lui.

De même pour la mythologie, dont M. d'Annunzio fait un grand usage en prose et en vers. Nous nous en défendons comme d'une habitude surannée, qui sent son pédant de collège; la mythologie ne fut jamais pour nous qu'un vêtement artificiel et emprunté. Le Romain s'y drape avec aisance et naturel : ce sont ses dieux héréditaires qu'il fait intervenir, les dieux encore vivants dans leurs images qu'il rencontre au détour de chaque allée, intelligibles et souriants pour lui, associés à ses émotions, animant toujours la même nature. Il a droit d'évoquer les nymphes, puisqu'elles lui parlent encore dans le *ninfeo* de la villa prochaine, où les iris sont mouillés de leurs pleurs, agités par leur souffle. — Enfin, s'il fait du symbolisme — et il en fait, il est de par le droit et la mesure du talent le chef actuel des symbolistes, — M. d'Annunzio peut braver fièrement le ridicule qui guette toute forme d'art nouvelle, par cela seul qu'elle est ou paraît nouvelle. Là aussi il reprend une tradition de famille, il est couvert par l'auguste symboliste de la *Divine Comédie* et de la *Vita nuova* : en dépit de leurs louables efforts, nos jeunes revues n'iront jamais plus loin que l'Alighieri dans les obscurités et les témérités du symbole.

Ainsi, par le seul fait qu'ils se sont donné la peine de naître, d'hériter du patrimoine où nous

avons puisé la source de toutes nos richesses, ces Italiens se sentent partout chez eux, toujours à leur aise dans nos travestissements démodés ou d'une mode trop nouvelle, seigneurs légitimes des idées et des arts qu'ils réapprennent de nous. Princes négligents, que nous croyons guider en pays inconnu, qui reconnaissent leur domaine et veulent bien moissonner ce que nous y avons semé.

Être un prince romain, dans toute la noble acception du terme! C'est l'idéal que Sperelli se propose, au début du roman. Deux conditions y seront requises, selon lui : un sentiment de l'art impeccable, et la conquête de toutes les dames romaines. Il s'efforce de nous montrer qu'il possède ce sentiment et qu'il a achevé cette conquête. C'est tout le sujet de ce livre : *le Plaisir*, qui vint, en 1889, préciser et compléter copieusement les révélations de l'*Intermezzo*. A ce moment, Gœthe et Shelley sont les dieux esthétiques du jeune artiste; et il semble bien, quoiqu'il ne le dise pas, que Paul Bourget soit son maître d'écriture.

Ne cherchez pas une affabulation compliquée dans les livres de M. d'Annunzio : ses romans de description et d'analyse ne sont que l'éternelle histoire de l'homme devant la femme. Sperelli, qui se nomme lui-même quelque part « l'enfant de volupté », nous narre ses expériences volup-

tueuses; avec la liberté d'un peintre de Pompéi, avec un peu de fanfaronnade quand il se mire complaisamment dans son égoïsme, sa cruauté, son insincérité; mais aussi avec une chaleur spontanée, une adoration intelligente de la beauté plastique, une émotion vraie de détresse intérieure : nul n'a mieux rendu l'effort de l'extatique cherchant à se donner plus et toujours, nul n'a mieux dit ce qu'il y a dans la passion de fuite de soi-même et de recherche éperdue de l'introuvable. Les aventures de Sperelli ne sont jamais vulgaires, parce qu'elles baignent dans cette atmosphère d'art qui lui donne une ivresse égale à celle de l'amour.

Chacune des nombreuses victimes qui se succèdent à l'holocauste est marquée d'un trait caractéristique et puissant; elle a sa psychologie particulière, finement observée. L'une d'elles se détache avec un relief inoubliable, comme une vierge des vieux maîtres ombriens égarée dans le *Triomphe de l'Amour* du Titien. C'est la Siennoise Maria Ferrès, celle qu'il a rencontrée « par une de ces matinées de septembre qui paraissent un printemps vu en songe », celle qui dit devant la mer et les roses l'admirable parole : « Il me semble que toutes ces choses ne soient pas hors de moi, mais que tu les aies créées dans mon âme, pour ma joie. J'ai cette illusion en moi, profonde,

chaque fois que je suis devant un spectacle de beauté et que tu es à mes côtés. » Créature angélique, pure jusque dans la chute, qui nous laisse étonnés de la hauteur d'idéal où peut s'élever cet enragé païen. Ce délicieux épisode est le point culminant du roman : l'auteur n'écrira jamais de pages qui se gravent dans la mémoire du lecteur avec plus de force et de charme que les matinées sur la terrasse de Schifanoja, la chevauchée dans la *pineta* de Vicomile, le journal où Maria Ferrès note la naissance et les progrès de l'intérêt dont elle s'épouvante. — Sperelli la sacrifie à une ancienne rivale, qui vient incontestablement de chez Titien, celle-là; nous avons pu nous en assurer dès le premier chapitre, devant la cheminée du jeune homme. Il la sacrifie... à demi. Toute la fin du roman est consacrée à l'étude scabreuse d'une double obsession, d'un phénomène d'imagination affolée qui a pour résultat la substitution perpétuelle de l'amante absente à l'amante présente, très présente... Passons.

Le Plaisir est trop touffu, peu composé; le jeune écrivain bouillonnant de sève y a versé pêle-mêle toutes ses sensations, toutes ses idées sur l'art, et des morceaux de description d'ailleurs enlevés d'une main très sûre, le tableau des courses, la scène du duel. Dans *l'Innocent*, qui suivit, la composition plus rigoureuse est ramassée

autour d'une idée centrale, la suppression nécessaire du petit être né de la faute, afin que l'amour puisse rentrer dans la maison. Sperelli, devenu Tullio Hermil, reparaît avec le cœur et les sens que nous lui connaissons, avec la même ébriété ardente et trouble, déjà un peu plus triste. Mais son intelligence a subi une révolution : les Russes sont arrivés. La voilà, l'influence des « littératures du Nord »! Alors même que l'écrivain n'en témoignerait point par ses citations admiratives de Tolstoï et de Dostoïevsky, tout le livre proclamerait que M. d'Annunzio est sous leur domination.

Aux premières lignes de la première page, quand Tullio nous dit pourquoi il confesse son crime secret, chacun de nous s'est écrié : Mais c'est Raskolnikof! c'est *Crime et Châtiment*! Et la suggestion du cauchemar russe ne nous quitte pas un instant, pas plus sans doute qu'elle n'a quitté l'écrivain, tandis qu'il étudiait la genèse, la croissance, l'accomplissement de l'idée du meurtre. Les couches de Giuliana nous reportent par de frappantes similitudes aux couches de la princesse Lise, dans *Guerre et Paix*; et l'auteur se réfère lui-même au livre qu'il appelle « le grand livre, apparu en Occident ». *Giovanni Episcopo*, une nouvelle de la même époque, met en scène un pauvre hère, ignoble et touchant,

qui rappelle traits pour traits le Marmeladof de Dostoïevsky. La pénétration russe apparaît jusqu'au fond de la pensée de M. d'Annunzio. Il s'essaye même à balbutier « la nouvelle chanson », la pitié pour la souffrance humaine : mais du bout des lèvres; ce n'est pas là son affaire. Tant qu'il y aura une nature pour réjouir ses yeux, et des femmes dans cette nature, Sperelli, ce suprême dilettante, ne sera jamais très troublé par une angoisse inconnue de nos pères, née d'hier dans nos démocraties : par ce bruit de douleur montante qui empoisonne nos plaisirs d'une inquiétude et d'un remords.

Le romancier italien est pénétré par les Septentrionaux, il n'est pas noyé : il sauvegarde son originalité à force d'imagination poétique et caressante, il l'atteste surtout par cette chaude passion de plein soleil que l'on ne peut confondre avec l'électricité sèche des amoureux de Dostoïevsky. La radieuse après-midi de Tullio et de Giuliana à la villa des Lilas refleurit dans le souvenir de tous ceux qui ont lu chez nous *l'Innocent.* Il a suffi d'une traduction, d'ailleurs excellente, publiée par M. Hérelle sous ce titre, *l'Intrus*, pour que notre monde littéraire saluât l'avènement en Europe d'un grand talent; aussi n'ai-je pas dessein d'insister sur une œuvre que le public français a toutes facilités de juger.

M. d'Annunzio a donné au printemps dernier son nouveau roman, celui qu'il a couvé avec le plus de sollicitude, si je ne me trompe, et qui pourrait bien demeurer comme l'un des maîtres livres de ce temps. L'écrivain assagi, en pleine fleur d'imagination, a concentré dans *le Triomphe de la Mort* toutes ses qualités. C'est encore l'histoire intérieure d'un amour tourmenté, de « la lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu ». Elle se livre entre George Aurispa et cette adorable Ippolita, qui « porte dans les cheveux un œillet allumé comme un désir ». L'auteur nous les présente au Pincio, devant la flaque de sang prophétique du suicidé : « Heureux les morts parce qu'ils ne doutent plus », dit déjà Ippolita.

A partir de cet instant, à travers les scènes de volupté frénétique d'Albano et de l'Eremo, tout va conspirer, dans le cerveau malade de celui que l'auteur appelle « un penseur passionné », « un ascétique sans Dieu », pour l'amener au meurtre final de sa maîtresse. Pourquoi? « Détruire pour posséder, il n'y a pas d'autre moyen pour celui qui cherche dans l'amour l'Absolu. » — Tout le sens du livre est dans cet aphorisme. Il étonnera sans doute plus d'un honnête ménage. Il a cependant son effroyable logique, il est la résultante des précédentes expériences de Sperelli. Effort surhumain, d'abord, pour sortir de soi-même et

se donner; puis, pour absorber en soi l'*autre* tout entier; et devant l'impossibilité d'y réussir, tentation d'anéantir cet *autre* insaisissable, comme l'enfant casse le jouet qui n'a pas donné tout ce qu'il promettait. Telle est bien la gradation de la passion chez un Sperelli ou un Aurispa.

Ah! qu'elle le connaît bien, son poète, la pauvre Ippolita! « Ta pensée t'attire plus que je ne t'attire, parce qu'elle est toujours diverse, tandis que moi, j'ai déjà perdu toute nouveauté... Il ne peut recevoir de moi aucune joie, et peut-être lui suis-je chère uniquement parce qu'il trouve en moi des motifs pour ses chères afflictions. » Et dans ses meilleurs instants elle jauge ainsi son bonheur : « Il peut s'enivrer de moi comme d'une de ses pensées ». — Durant cinq cents pages, les cœurs sont fouillés à cette profondeur, avec la même sûreté de regard, la même vigueur d'observation, coupée par de magnifiques éclairs de poésie dans l'association constante de la nature aux sentiments humains. L'écrivain a digéré ses Russes; il ne les imite plus, mais il s'est assimilé l'attention constante, impitoyable, de Tolstoï. On le sent bien dans la partie du livre intitulée : *Maison paternelle*, la plus forte peut-être, et qui soutient la comparaison avec les *Souvenirs d'enfance* de Tolstoï.

L'esprit toujours ouvert de M. d'Annunzio,

miroir qui absorbe et transforme sans cesse toutes les idées, toutes les images, a reflété de nouveaux astres, les derniers nés, Ibsen, Nietzsche. L'épigraphe du roman est empruntée au nihiliste allemand; la préface se termine par une invitation « à écouter le magnanime Zarathustra, à préparer dans l'art l'avènement de l'*Uebermensch*... » — Cela, c'est trop. Prenez garde : vous nous feriez redemander la *mandolinata*! Je n'aime pas beaucoup cette préface qui appelle, avec la rénovation de la pensée et de la langue, la création d'une prose « alternant la précision de la science et les séductions du songe », laquelle prose peindra « la vie sensuelle — sentimentale — intellectuelle — d'un être humain placé au centre de la vie universelle ». M. d'Annunzio n'a pas besoin de ces coups de cymbales; il a des œuvres, et belles; il peut laisser les préfaces apocalyptiques aux jeunes rhétoriciens qui annnoncent ainsi des chefs-d'œuvre qu'on ne voit jamais venir.

C'est d'ailleurs vrai qu'il la rénove, sa langue, la bonne langue simplette d'un Manzoni, qu'il en tire des ressources qu'on n'y soupçonnait pas. Ils sont là quelques-uns qui font sur l'idiome courant un travail de transformation littéraire presque aussi rapide que celui de nos jeunes écoles sur le français. Plus sensible dans *le Triomphe de la Mort* que dans les œuvres anté-

rieures, l'effort paraît heureux. J'ignore comment l'apprécieront les philologues; mais c'est un délice de suivre dans cette prose la magie savante des rythmes et des couleurs. M. d'Annunzio a raison; on n'est un grand écrivain qu'à la condition de recréer en partie l'instrument dont on se sert.

On entreverra la beauté de ce style dans la traduction du *Triomphe* que prépare M. Hérelle; nous en avons pour garante celle qu'il nous donne en ce moment de *Il Piacere*, sous ce titre assez arbitrairement choisi : *l'Enfant de volupté*. On jugera mieux M. d'Annunzio et l'incessante métamorphose de ce curieux esprit, quand nous posséderons sa trilogie romanesque — au moins ce qu'on en peut traduire. Aucune publication française n'a osé donner intégralement les inventions de ce terrible homme. Il y faut couper des pages, parfois des chapitres, comme dans *le Plaisir*. La langue italienne a le privilège, soit qu'elle le doive à sa parenté plus proche avec le latin, soit parce qu'elle est restée plus près du peuple, de braver dans ses mots tout ce que brave le latin.

Quelques lecteurs s'étonneront peut-être de nous voir louer des écrits qui n'ont avec la morale que des rapports très lointains. Ils ne sont jamais vulgaires, je le répète, un grand souffle d'art y transfigure tout; et ils ont l'excuse de jaillir, spontanés et irrésistibles, d'un tempérament, au lieu d'être com-

mandés par une spéculation. Il ne sied pas de se montrer prude pour ces flambées de jeunesse; réservons nos sévérités à ce qu'on pourrait appeler la luxure commerciale, irritante surtout quand elle ose se réclamer de Rabelais, et des autres. Un Rabelais ou un Boccace, un Loti ou un d'Annunzio donnent l'expression d'une nature particulière avec les moyens d'art que cette nature leur impose; ils n'ont rien de commun avec les industriels qui suent péniblement l'ordure demandée par un éditeur et par un certain public. Un abîme sépare ceux-ci de ceux-là : ces différences, qui dictent nos jugements, on ne les démontre point par des arguments de critique, le goût les sent comme l'œil distingue une fleur, vénéneuse peut-être, mais naturelle, d'une fleur artificielle empoisonnée par de mauvaises couleurs.

Et puis, l'immunité ethnique de cet enfant du soleil, de ce beau félin du xvi[e] siècle! Et la joie de saluer en Italie un présage certain de la Renaissance latine, une éclosion nouvelle du doux génie dont le clair sourire nous a si souvent réchauffés! Le monde de l'esprit et de l'art a ceci de supérieur qu'on y fait la justice et la paix pardessus les mésintelligences du monde des affaires et des passions.

En tête du *Poème paradisiaque*, M. d'Annunzio a placé des vers émus, datés d'une nuit de Noël,

dédiés à sa nourrice, à la vieille qui l'avait allaité et qui filait sa quenouille au loin. « Nourrice, de qui j'ai bu ma première vie, qui as bercé mon premier sommeil dans tes bras... à cette Nativité nouvelle, toute la fraîcheur de ton lait revient dans mes veines, avec toute la bonté des cieux : loin de moi les choses horribles!... Tu ignores mes inutiles tristesses, tu tournes ton fuseau, et tu files, tu files, tant que l'huile dure dans la lampe, nourrice; et mortes, tes mamelles pendent. »

C'est aussi par une nuit de Noël que j'achève ces pages. Les cloches sonnent l'aube salutaire. Paix aux hommes de bonne volonté, gloire là-haut à qui naît avec une auréole au front! Je pense à la vieille nourrice, endormie sous ses claires étoiles le long des mers heureuses. Tous, nous avons bu à son sein le meilleur de la vie de l'âme, le lait de la poésie, de l'art, de la musique. Sa mamelle paraissait tarie; si elle se gonfle à nouveau, si elle doit encore verser dans nos veines le lait de sa beauté, réjouissons-nous, souhaitons renaissance et fécondité à la nourrice de nos premiers enchantements. Disons-lui ce que le plus grand de ses fils disait à son vieux maître Brunetto :

M'insegnavate come l'uom s'eterna;
Et quant' io l'abbia in grado, mentr' io vivo,
Convien che nella mia lingua si scerna.

Décembre 1894.

III

L'Esthète.

Le Vergini delle Rocce. — Milan, fratelli Trèves, 1896.

Une année a passé depuis cette nuit de Noël. Traduits et répandus chez nous, les livres de M. d'Annunzio ont trouvé grand accueil. Le suffrage du public français a ratifié l'opinion que j'en avais prise. La situation littéraire du romancier italien s'est affermie au sortir des épreuves habituelles ; engoûment périlleux chez les uns, réaction inévitable chez les autres, plaisantes accusations de plagiat. Cependant l'écrivain applaudi et discuté suivait les pentes imprévues de sa fantaisie; il se dérobait brusquement aux admirateurs qui attendaient de lui de nouvelles outrances ; il reparaît devant eux avec une physionomie modifiée, déconcertante pour ceux qui ignorent les poèmes où il s'était montré tout d'abord.

Un paquet m'arrive de Francavilla-al-Mare ; un élégant volume italien, tout de blanc habillé ; sur la feuille de garde, l'envoi de Gabriel d'Annunzio, de sa large écriture volontaire ; au frontispice ce titre : *les Vierges des Rochers*, sous cette rubrique plus générale : *les Romans du Lys*.

Je viens de lire, et je n'ai pas la sensation d'une lecture. Cela ne ressemble à rien, et c'est exquis. Une symphonie de visions, un passage de belles formes dans un rêve, des figures, des attitudes, des paysages, des idées incarnées, dessins lumineux et précis de l'irréel, qui font penser à une suite de gravures de Burne-Jones. En une prose aussi plastique, aussi musicale que les vers les mieux instrumentés, le poète a développé les dons qui nous charmèrent dans ses premières poésies : sensibilité toujours émue, joie de voir les choses et d'en percevoir les rapports secrets, art de les fixer dans une image inoubliable.

Avec ces œuvres violentes et passionnées, *l'Enfant de volupté*, *l'Intrus*, *le Triomphe de la Mort*, M. d'Annunzio a terminé ce qu'il appelle le Cycle de la Rose; il a achevé de jeter sa gourme — provisoirement au moins, car il ne faut répondre de rien avec lui. Le Cycle du Lys nous révèle l'écrivain sous un nouvel aspect. Ce sera, je le crains, une déception pour les lectrices qui suivirent hardiment les expériences d'André Sperelli et de George Aurispa. L'artiste s'adresse cette fois à un public plus restreint, curieux avant tout de rares jouissances esthétiques. *Les Vierges des Rochers* n'ont pas d'intrigue romanesque, *les Romans du Lys* ne sont pas des romans. C'est une grande douceur de penser que le plus avisé

critique devra renoncer à cataloguer ces livres dans un genre défini.

Le thème est simple comme un tableau de primitif. En un coin perdu des Abruzzes, dans un vieux palais adossé au cirque de rochers arides qui ferment l'horizon, végètent les survivants d'une noble maison napolitaine; un vieillard de grand cœur et de haute mine, compagnon du vaincu de Gaëte, enseveli dans le souvenir fidèle des anciens jours et des choses mortes; sa femme démente, ombre douloureuse qu'on ne voit jamais et que l'on devine toujours, emplissant la demeure d'une triste inquiétude; deux fils, rejetons épuisés de la forte race, guettés eux-mêmes par la folie maternelle; enfin, les trois jeunes princesses, fleurs superbes et suprêmes de cette race, figées vivantes dans ce reliquaire de silence, de solitude et de passé.

Claudio — c'est notre poète — a pris en dégoût la vie bruyante de Rome; il la fuit, il revient à son nid patrimonial, sous ces mêmes rochers; il y retrouve ses voisines d'enfance. Vous attendez le roman inévitable? Il est à peine indiqué dans cette longue contemplation d'un peintre devant ses modèles. Trois ou quatre visites, quelques promenades dans le parc abandonné, c'est la matière de quatre cents pages, remplies par la notation de chaque expression, de chaque nuance

d'âme des trois vierges; par l'étude des harmonies intimes qui rattachent à la nature ambiante Massimilla, Violante et Anatolia. Sujet fort monotone, pensez-vous, et bon pour éprouver le courage des jeunes symbolistes? — Nullement. Imaginez ces trois coryphées évoluant dans une sorte de ballet spirituel, très sensuel par éclairs, car M. d'Annunzio est toujours lui-même, et diversifié par les prestiges d'une imagination qui évoque le monde entier des formes et des idées.

Claudio trouble les recluses, et il pense à choisir l'une d'elles pour l'emmener dans sa maison solitaire de Rebursa. Il hésite longtemps, il fait réflexion qu'il faudrait les emmener toutes trois, pour ne pas mutiler cette merveilleuse fleur tripartite; des lois inintelligentes s'y opposent. Le choix qu'il ferait lui laisserait un regret éternel des deux autres. Enfin, il jette son dévolu sur Anatolia, la vierge du sacrifice, gardienne et seule joie des malades dans leur retraite morose; elle refuse d'abandonner sa mission. Le rêve finit sur un sanglot de la sacrifiée, sans dénouement; les trois lys s'inclinent sur leurs tiges, brisés par le vent du Sud qui a soufflé un instant dans leur calme atmosphère. Ils achèveront de se faner contre le rocher où le sort les enracina. Ils n'auront servi qu'à accroître le trésor d'émotions subtiles du passant qui les respira.

Tout a été créé dans l'univers pour cette fin, selon M. d'Annunzio : pour la nutrition intellectuelle et sentimentale de quelques élus. Au poète qui disait : « Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert », celui-ci répond : « Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas joui de tout ». Et tout est licite à l'homme supérieur pour le développement de son *moi*, seul devoir qu'il se reconnaisse. L'écrivain italien, nourri des théories de Nietzsche, prend à son compte cette thèse aussi banale qu'inhumaine de la magnification du *moi*; il la plaide dans un prologue philosophique, tout vibrant d'anathèmes contre la démocratie, contre la bourgeoisie, contre les « grands principes » et la grande platitude du monde moderne; et c'est, en somme, le vieux duel du romantique contre l'épicier. Mais les anathèmes sont fort beaux; l'écho des apostrophes dantesques retentit dans la plainte irritée de Claudio sur sa Rome profanée, dans l'invocation à cet esprit de grandeur qui continue de planer vainement sur la campagne romaine. Toutes réserves faites sur le faux point de départ philosophique, c'est plaisir de voir ensuite avec quelle désinvolture cet audacieux brise les idoles, les clichés sur lesquels notre siècle a bâti un édifice déjà branlant et ruineux.

L'individualisme effréné de M. d'Annunzio a un

tour particulier; par toutes ses façons de sentir et de penser, il est un homme de la Renaissance, ingénument païen, épris d'une admiration sincère pour l'idéal de Machiavel, le podestat élégant, le beau tyran. Il voit le type de la perfection humaine dans Léonard de Vinci, à qui il n'a manqué que l'occasion, dit-il, pour devenir un de ces tyrans. Dans ces *Vierges des Rochers*, qui ont pris à Léonard juqu'à leur titre, il y a une intention visible de transposer en littérature les procédés du peintre florentin, de regarder le monde avec ses yeux. L'auteur emprunte aux écrits de Léonard les épigraphes de ses chapitres; il rattache ainsi fort adroitement le symbolisme moderne au symbolisme classique.

— « Une chose naturelle vue dans un grand miroir... » dit la première de ces épigraphes. On ne peut mieux définir et caractériser le livre. — « Tout ce qui naît et existe autour de toi naît et existe par un souffle de ta volonté et de ta poésie. Et cependant tu vis dans l'ordre des choses les plus réelles, parce que rien au monde n'est plus réel qu'une chose poétique... Ainsi, à tout moment, les concordances des choses plaçaient mon esprit dans un état idéal, qui avoisinait l'état de songe et de prescience, sans pourtant l'atteindre... Et j'assistais en moi-même à la genèse continuelle d'une vie supérieure, où toutes les

apparences se transfiguraient comme dans la vertu d'un miroir magique. »

Oui, tout ce que le poète décrit semble vu dans un miroir qui enlève de la réalité aux objets et leur ajoute de la perspective. Une perspective reculée dans le passé; avec un art infini, il garde à ses vierges et à tout ce qui les entoure le charme d'images anciennes, étrangères au monde présent. — « Pour découvrir le mystère de leurs ascendances lointaines, j'explorai la profondeur des vastes glaces domestiques, où parfois elles ne reconnurent pas leurs propres figures, couvertes d'une pâleur semblable à celle qui annonce la dissolution après la mort; je scrutai longuement les vieilles choses usées, sur lesquelles leurs mains froides ou fébriles se sont posées avec le même geste, peut-être, qu'avaient eu d'autres mains déjà réduites en poussière par le grand temps. » — Tel le sentiment si bien rendu par notre excellent poète Pomairols, dans son beau poème des *Aïeules* :

Sur le fond sans couleur des époques lointaines
Je vois se dessiner vos ombres incertaines,
Vagues linéaments du vieil esprit français;
Et, descendant les jours dès l'obscure origine,
Si je veux vous étreindre, il faut que j'imagine
Suivant l'âge qui change et le peu que je sais.

Le secret de M. d'Annunzio, c'est d'éblouir par

le relief et le coloris dans les tableaux qu'il maintient à ce plan d'ombre lointaine; c'est de mettre une vie exubérante dans ces fantômes idéalisés. Il a le bouillonnement d'un Rabelais châtié et discipliné par le goût classique; et on pourrait lui appliquer ce qu'il dit de sainte Claire : « Cette dominicaine avait du monde une vision vermeille; elle voyait toutes choses à travers un voile de sang très ardent ».

Pour faire saisir ces nuances, pour communiquer l'enchantement que donnent les *Vierges*, il faudrait citer quelques pages. Il faudrait montrer « la tête souveraine de Violante, passant dans la lumière comme dans l'élément natal... Son petit front, où était visible le reflet de la couronne idéale qu'elle portait au sommet de ses pensées. » Il faudrait rendre sensibles les lignes parfaitement belles et vivantes des figures allégoriques qui passent dans ce nouveau songe de Polyphile : « Ses lignes parlaient un langage qui ferait semblable à un dieu celui qui en comprendrait la vérité éternelle; et ses moindres mouvements produisaient aux extrémités de son corps une musique infinie comme celle des cieux nocturnes ». J'espère que le très habile traducteur des précédents romans transportera dans notre langue tout ce qu'une version peut retenir de cette magie des mots. Parmi les écrivains récents, je ne vois de

prosateurs comparables à M. d'Annunzio, dans les idiomes où je peux me faire une opinion, que Tourguéneff et Flaubert. — Et tous les littérateurs français vivants, bien entendu.

Voilà beaucoup de contentement pour un peu de musique, diront « les gens sérieux », ceux qui veillent, graves, aux intérêts des peuples. Il la faut bénir, si elle nous fait oublier un instant les charivaris discordants qui accaparent leur attention. M. Léon Daudet donnait à son dernier volume cette conclusion fort juste : entre tant d'idées dont les champions prétendent à un triomphe très incertain, le seul triomphe évident et assuré est aujourd'hui celui de Wagner. Cette large vague a passé, transformant assez profondément la sensibilité de nos contemporains pour que leurs idées elles-mêmes en fussent modifiées. Si tel est le pouvoir d'un musicien, et toutes proportions gardées entre l'orgue et la lyre, la voix qui nous vient de Francavilla-al-Mare aura des résonances étendues. Les rochers des Vierges abritent un petit village solitaire, Secli, bâti dans le cratère d'un ancien volcan, « où la coulée du feu primitif est demeurée empreinte comme la contraction d'un spasme suprême demeure, quelquefois, sur les lèvres du cadavre ». Des paysans de la montagne y vivent d'une industrie héréditaire; ils façonnent avec les entrailles de leurs

agneaux des cordes de violon; elles iront porter, bien loin dans le monde ignoré d'eux, des frissons de tendresse, de douleur et d'admiration.

Quand il décrivait le travail de ces paysans, M. d'Annunzio a dû faire un retour sur lui-même.

Décembre 1895.

IV

Le député de la Beauté.

Encore un avatar de cet Ariel mélodieux et inquiet. On croyait M. d'Annunzio tout occupé de ses grands projets dramatiques, retranché dans cette *Ville morte* qui doit nous montrer, en un cadre antique, sous les traits et les gestes de nos contemporains, les passions éternelles de l'homme. On apprend que le poète, le romancier, l'esthète demande aux laboureurs des Abruzzes un mandat parlementaire : il s'est fait nommer député, comme le vétérinaire ou l'avoué de l'arrondissement voisin, comme tout le monde, comme vous, comme moi. — C'en est trop; cette activité désordonnée insulte à notre spécialisation moderne; et voilà qu'on dispute sur le cas de Gabriel d'Annunzio; et nous admirons une fois de plus les

généralisations intrépides du chroniqueur parisien.

Les écrivains doivent-ils entrer dans la politique? — C'est le thème débattu par des publicistes soucieux de notre hygiène, à propos de ce cas particulier et à la suite d'une feuille florentine, le *Marzocco*, qui m'adressait, il y a six mois, un questionnaire sur ce point de casuistique. Je n'ai pu répondre à une interrogation que je comprenais mal, parce qu'on avait oublié de définir ces deux mots vagues : l'écrivain, la politique.

Il faut vraiment un esprit de classification effréné pour ranger les écrivains dans un groupe spécial, pour découvrir chez eux le type professionnel créé par d'autres moules puissants, par la prêtrise, l'armée, la magistrature ou la médecine. A part quelques traits généraux, don d'observer et d'imaginer, penchant à fixer les impressions par écrit, agilité innée ou acquise dans le maniement du vocabulaire, quoi de commun, je vous prie, entre des hommes si divers par la condition, les goûts, les aptitudes, l'emploi quotidien de la vie? Quel air de famille apercevez-vous entre des courtisans comme La Rochefoucauld et Saint-Simon, des acteurs comme Shakespeare et Molière, des évêques comme Bossuet et Fénelon, des soldats comme Vauvenargues et Vigny, des diplomates comme Joseph de Maistre et Henri

Beyle, des professeurs comme Cousin et Taine, des femmes comme Mme de Staël et George Sand, des savants comme Littré et Renan, un bohème comme Gérard de Nerval, un peintre comme Fromentin, un homme des champs comme Mistral, un marin comme Pierre Loti?

C'est une prétention étrange d'édicter des règles communes pour ces individus recrutés dans l'infinie variété des conditions humaines. Je n'ignore pas qu'une systématisation toute récente, aidée par le légitime souci des intérêts matériels, tend à constituer les écrivains en corporation fermée, à faire des lettres une profession patentée, exclusive de toute autre. Il s'agirait de savoir si les lettres y gagneront, après une brève période de surproduction et d'éclat, si la littérature ne se videra pas de sa substance dans cette spécialisation contre nature. Mais ceci nous emmènerait trop loin.

Admettons pourtant que les écrivains d'imagination, les romanciers et les poètes, forment aujourd'hui un groupe distinct, une espèce particulière soumise à certaines lois de développement. Il resterait à se rendre compte de ce qu'on entend par ces mots : entrer dans la politique. Le même esprit de systématisation qui parque les littérateurs dans une caste, avec sa hiérarchie et ses incompatibilités, a fait de la participation aux

affaires du pays une carrière à part. L'idée que la politique est quelque chose en soi, un outil de domination et de fortune, cette idée néfaste a si profondément vicié nos cervelles qu'on n'examine même plus la complexité des motifs qui peuvent mêler un écrivain à la vie publique.

Quelques-uns s'y jettent avec les ambitions ardentes et vagues du pur politicien. Certains y sont poussés par un don de parole impatient de s'exercer. Les apôtres y poursuivent le triomphe d'une idée qu'ils défendaient par la plume. Celui-ci, historien ou dilettante, curieux de toutes les expériences humaines, ne demande au Parlement qu'un sujet d'études nouvelles. Celui-là, fonctionnaire dans l'âme, y recherche la satisfaction d'une convenance personnelle, l'équivalent de la situation que tel de ses confrères a trouvée dans les bureaux de l'État ou d'une société industrielle. D'autres enfin acquittent ainsi leur part de la dette sociale; ils rendent un service local, continuent sur quelque coin de terre un patronage de famille, défendent une clientèle héréditaire contre ces basses et féroces tyrannies qui sont l'ulcère de nos démocraties. Ceux-là accomplissent ce devoir sans ambition et sans joie — j'en sais quelque chose, — comme on va siéger aux assises quand on est tombé du jury. Écrivains ou non, il y a des Français bizarres qui gardent

cette conception du service local si familière à chaque propriétaire anglais. Taine a écrit tout un livre sur l'*Ancien régime* pour montrer comment les vieux porteurs d'épée s'étaient perdus, en France, faute de comprendre et d'accepter cette transformation de leur devoir militaire, et comment, pratiquée en Angleterre, elle y garde à ces mêmes classes force et durée.

Pour encourager ou pour dissuader M. d'Annunzio, on a évoqué l'illustre trio qui reparaît inévitablement en pareille occasion : Chateaubriand, Lamartine, Hugo. Ici encore, admirons dans le rapprochement de ces noms la fureur d'une fausse symétrie et la création rapide d'une légende. Le critique littéraire relève sans peine des points de comparaison entre nos trois grands poètes; mais à les prendre en tant que parlementaires, je ne vois plus par où l'on peut rapprocher des aptitudes et des destinées si dissemblables.

Lamartine, prophète politique, orateur éloquent, accueilli durant quinze ans par les rires dédaigneux des assemblées, rencontra enfin son heure et réalisa tout son rêve. On peut discuter l'utilité de son action; on n'en peut méconnaître la puissance. Maîtresse de l'imagination française pendant quelques semaines, sa parole balaya une monarchie où il s'ennuyait, contint un peuple pris de vertige, fit du poète-tribun l'idole éphé-

mère de ce peuple. Chez cet homme, la politique déchaîna une belle force latente.

Chateaubriand eut des intuitions historiques pénétrantes et lointaines; maintes pages de ses brochures et des *Mémoires d'outre-tombe* en témoignent. Ses haines, ses colères lui furent de bons flambeaux; à leur lueur, il vit crouler son monde, vue qui honore une intelligence et n'égaye pas un cœur. Dans le train des affaires quotidiennes et à la Chambre des pairs, il ne retrouva ni ces illuminations de la réflexion solitaire, ni le balancement harmonieux de sa phrase écrite. Chacun sait qu'il ânonnait à la tribune. Les quelques paroles qu'il y prononça n'ajoutèrent rien à l'action qu'il exerçait sur les contemporains par ses ouvrages, par sa verve d'excellent journaliste.

Quant à Victor Hugo, on ne diminue point sa gloire en constatant qu'il n'y a pas dans toute son œuvre trace d'une idée politique, — j'entends une idée personnelle. De magnifiques lieux communs, tour à tour royalistes, bonapartistes, humanitaires, démagogiques, et rien de plus. Avoir des idées personnelles, ce n'était pas la fonction de ce prodigieux réflecteur d'images et de sons. On ne demande pas au fleuve de créer les paysages qu'il réfléchit avec une sereine et passive inconscience. Verbe sonore de la foule, Hugo a répercuté et amplifié toutes les rumeurs de son siècle. Cette

organisation semblait le désigner pour réussir dans la vacuité oratoire des Parlements. Il n'en fut rien. On ne reconnut pas le maître du verbe dans les tirades qu'il récita à la Législative. On n'y reconnut que les antithèses sibyllines, colligées dans les plus médiocres fragments de ses préfaces. Elles ne firent pas prendre au sérieux les prétentions de la Bouche d'ombre au portefeuille de l'instruction publique. Les plus dévots admirateurs du grand poète ont négligé de recueillir les harangues insignifiantes du représentant du peuple.

Donc, nulle conclusion à tirer des aventures inégales de nos trois poètes dans les assemblées. L'un y fut porté par une vocation irrésistible, il y réussit, à la longue, souverainement. Les deux autres y passèrent accidentellement et inutilement.

Revenons à M. Gabriel d'Annunzio. Je crois bien qu'il est poussé à cette nouvelle expérience par le démon insatiable qui s'agite en lui, par le besoin furieux de tout connaître, de tout éprouver, de tout sentir, afin d'exprimer dans son œuvre la vie universelle qu'il aura vécue. Je crois aussi qu'il cède à l'attraction exercée sur lui par les grandes figures de la Renaissance italienne, toujours provocantes devant ses yeux. Jaloux de ressusciter l'activité encyclopédique d'un Léonard,

il se dit que les luttes politiques ne laissaient pas indifférent ce sublime touche-à-tout.

Il apporte d'ailleurs dans ces luttes une idée très déterminée, qui est tout son programme. Sur la foi de renseignements sommaires, on l'a représenté comme un champion conservateur, antisocialiste, je ne sais quoi encore; on a voulu l'enfermer dans notre terminologie usuelle. La lecture de ses manifestes électoraux et quelques confidences amicales me permettent de remettre les choses au point. A une personne qui lui demandait quelle opinion il professait, M. d'Annunzio répondait, en empruntant le nom de son sosie dans *les Vierges aux Rochers* : « Cantelmo n'a pas d'opinion ». Si l'on eût insisté, j'imagine qu'il aurait coupé court comme le directeur d'un grand journal américain, qui exposait un soir ses projets pour une édition à lancer dans Paris. Un parlementaire qui fut distingué dans le centre gauche, ou dans le centre droit, ou dans les deux, au temps du Seize-Mai, l'interrompit :

« Et vous ne nous dites pas la couleur politique de votre journal... »

L'Américain roula des yeux étonnés :

« Couleur politique? Des bêtises! Des informations, des faits, de la réclame. Couleur politique? Des bêtises! »

Et comme l'autre insistait timidement :

« Cependant, vous aurez bien une ligne...

— Une ligne? des bêtises, des bêtises! » hurlait l'homme du nouveau monde, suffoqué par le manque de sens pratique chez le fossile du parlementarisme.

M. d'Annunzio juge nos formules comme ce Yankee, mais avec un tout autre idéal. Sa profession de foi n'est que le développement des théories esthétiques et philosophiques exposées dans la première partie de ces mêmes *Vierges aux Rochers*. Il l'a dit, écrit en toutes lettres, et répété maintes fois : il veut être le député de la Beauté.

Voilà une étiquette qui serait difficile à porter, chez nous. Le législateur assez osé pour s'en affubler succéderait au député musulman dans les revues de fin d'année. Un rapprochement fera comprendre comment M. d'Annunzio entend son mandat. Supposez — l'hypothèse n'a rien d'invraisemblable — l'Anglais Ruskin briguant un siège à la Chambre des communes pour y poursuivre sa croisade esthétique. Il servirait là cette religion de la Beauté qu'il a prêchée toute sa vie dans ses livres, dans sa propagande infatigable à travers les ateliers, les usines; propagande qui a modifié sensiblement la physionomie de la vie anglaise. Le Parlement l'écouterait, dans cette sérieuse Angleterre où toute tentative originale et sincère trouve un public.

Ce que Ruskin ferait aux Communes, M. d'Annunzio veut le faire à Montecitorio. Il estime que l'Italie déroge à ses meilleures traditions, qu'elle méconnaît ses raisons de primer dans le monde et les vrais éléments de sa force, même politique, dès qu'elle perd le sens de la Beauté. Nul n'y contredira. La thèse est facile à soutenir, même au point de vue économique, dans un pays qui tire encore le plus clair de sa richesse du pèlerinage universel à ses trésors de beauté. De l'air tranquille et doux qu'il garde dans ses pires audaces, avec une décision aiguë masquée sous les fleurs de la phrase, le député de Francavilla a dit en substance à ses commettants :

« J'irai signifier à mes collègues qu'ils sont des philistins, grossiers contempteurs des traditions de notre race; qu'ils n'ont pas su faire la troisième Rome belle et souveraine à l'égal des deux autres; et qu'ils n'ont plus qu'à disparaître, s'ils ne retrouvent pas l'âme héroïque et somptueuse du cinquecento. »

Au cours de la campagne électorale, le candidat est resté fidèle à son plan avec une superbe intransigeance. Il faudrait traduire en entier son extraordinaire discours d'Ortona : nos professionnels en demeureraient stupides. Pas un mot de politique générale ou locale, pas une promesse, pas une allusion aux adversaires. Un

hymne à la Beauté, à la Volonté, à l'Esprit secret de la race.

« Ma parole n'est pas solitaire; elle est l'écho d'un chœur que vous n'entendez pas et qui pourtant se compose de vos voix intimes. Vous avez devant vous votre essence révélée. Vous croyez que je métamorphose tout dans ma poésie, tandis que je ne fais qu'obéir au génie auquel vous-mêmes êtes soumis. Vous me jugez dissemblable, alors que je vous ressemble comme un frère purifié... »

Cela continue ainsi, avec des morceaux de *Géorgiques* en prose, des élévations sur l'auguste travail de la terre, des citations de Platon, d'Hésiode, des appels aux primitives tribus sabelliques, aux fêtes Terminales de l'antique Latium; avec un flot de pensées subtiles et de périodes opulentes. Figurez-vous M. Sully Prudhomme allant capter des suffrages au fond du Cantal ou de la Corrèze en commentant aux laboureurs son beau poème de *la Justice*. M. d'Annunzio a parlé sur ce ton à deux mille électeurs, et quels électeurs! Des paysans des Abruzzes! Ils l'ont écouté, applaudi, et, le plus merveilleux, ils l'ont nommé. Pour quiconque a touché aux cuisines électorales, le miracle d'Ortona passe celui d'Orphée emmenant les fauves aux sons de sa lyre.

Ce miracle se reproduira-t-il à Montecitorio? Il

faudrait une foi robuste pour le croire. Ces coups de surprise réussissent parfois sur la foule des simples : moitié ahuris, moitié charmés, ils se laissent rouler par ces grandes vagues d'éloquence, ils s'abandonnent au magicien qui leur fait entendre une langue inconnue. Mais au Parlement! Autant que je puis connaître le personnel de Montecitorio, il ne diffère guère du nôtre. Là, comme partout, d'ailleurs, la politique se fait avec des passions et des intérêts. On accordera quelques instants de curiosité à la voix de l'augure; puis on redescendra sur le terrain parlementaire, où le moindre *Panamino* fait bien mieux l'affaire des intérêts et des passions.

En admettant même que la parole du charmeur s'impose, il n'aura rien gagné, tant que son influence ne sera pas établie par ce lent manège d'intrigues et de conspirations qui fonde seul l'autorité du politicien; tranchons le mot, par ces petites turpitudes où le plus honnête doit tremper le bout des doigts, s'il veut approcher du pouvoir. Les hommes de pensée et de rêve y sont inhabiles. M. d'Annunzio, qu'il me pardonne ma franchise, ne reculerait peut-être pas devant un beau crime : il reculera devant les petites turpitudes. S'il doit jamais trouver son heure, ce sera vraisemblablement dans quelque convulsion tragique : l'heure de Lamartine. Je n'ose la lui souhaiter; ce sou-

hait impliquerait des perspectives trop désagréables pour S. M. le roi d'Italie.

Ceci dit, ne décourageons pas, n'ayons surtout pas la sottise de railler le poète qui veut rapporter un peu de beauté dans les choses d'où elle est le plus bannie. S'il y réussissait, il serait notre bienfaiteur à tous. Nous repasserions volontiers les monts, comme nos pères, pour aller puiser à la pure fontaine d'enchantement. Succès et courage au député de la Beauté, de la Volonté! Il aura besoin de courage, dans son isolement au milieu des partis. Il y pourra méditer la remarque chagrine du vieil Huxley : « J'ai découvert d'assez bonne heure, dans la vie, qu'un des péchés les plus impardonnables aux yeux de la plupart des gens est le fait de l'homme qui a l'audace de circuler sans étiquette. Le monde regarde de telles gens comme la police considère un chien non muselé qui n'est pas surveillé. »

C'est vrai dans tous les mondes; surtout dans ce monde parlementaire où l'on a résolu le problème d'aboyer très fort en étant toujours très muselé.

Nous y suivrons le député de Francavilla avec intérêt, avec sympathie pour le prestigieux talent dont j'ai essayé d'étudier ici la genèse et les métamorphoses. Ayant aimé cette belle fleur de soleil

dès qu'il me fut donné d'en respirer le parfum, je l'ai dit avec joie, à l'époque où notre public ne connaissait encore qu'un seul de ces romans que le traducteur français a mis depuis dans toutes les mains. J'y suis revenu à plusieurs reprises. J'ai marqué mes réserves, certain qu'elles seront amicalement comprises par une intelligence ouverte à tous les points de vue. Le monde a toujours besoin de beauté, M. d'Annunzio a mille fois raison de le penser et d'en créer autour de lui; mais le monde crie à cette heure, d'une voix plus impérieuse encore, son autre besoin; il implore un principe moral qui fasse renaître une vie nouvelle de la dissolution visible où tant de choses vont mourir. Pour qu'il y ait renaissance italienne, renaissance latine, ce n'est pas assez d'évoquer l'ombre de Léonard; et ce ne serait qu'un jeu malfaisant de rappeler celle de César Borgia. Il faudra que l'autre esprit, l'esprit de Dante et de Michel-Ange, souffle des cimes du passé sur les cœurs d'aujourd'hui.

Comme il y a trois ans, je souhaite encore à la vénérable nourrice ce *risorgimento* dans la poésie, dans l'intelligence, dans l'art. Nous le verrons sans jalousie et sans crainte, car nous en prendrons notre part. Nous aussi, d'une autre voix et dans le même chœur, nous l'avons chantée, nous la chantons, cette « vieille romance méditer-

ranéenne » qui a bercé le monde civilisé. Belles et puissantes sont les harmonies nouvelles des gens de Thulé; notre instrument classique doit s'enrichir de tout ce qu'elles lui apportent. Ce fut de tout temps la pratique de nos pères : je me suis efforcé de le démontrer dans quelques chapitres de ce volume, comme je m'y efforçais jadis dans la préface du *Roman Russe*. Nous avons aujourd'hui cent nouvelles raisons de continuer cette tradition libérale et compréhensive. Aussi ai-je commencé une étude sur le promoteur de la renaissance latine par quelques mots de riposte au spirituel confrère qui me paraissait faire trop bon marché des « littératures du Nord ».

Mais je le sais et le sens comme lui, notre longue histoire ne nous permet pas d'être infidèles à l'âme qu'elle nous a faite. Les nouveaux arrivants du Nord nous expulseraient vite de la civilisation qu'ils nous doivent et qu'ils transforment à leur usage, si nous ne savions plus chanter, Italiens et Français, la glorieuse chanson latine qui fit nos aïeux enseigneurs de beauté, de sagesse et de grandeur.

Octobre 1897.

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 24-98.

Regards historiques et littéraires,

par M. le vicomte E.-MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie française. 1 vol. in-18 jésus, broché. . . . 3 50

Ce volume n'est pas un recueil de critique. En prenant sujet de quelques ouvrages d'histoire, de voyages et de poésie, M. de Vogüé s'est proposé de regarder, à travers ces livres, l'Allemagne, la Russie, les pays d'Orient, et certaines idées directrices de l'histoire dans le monde antique, dans le moyen âge, dans le temps présent. Il a essayé, pour des époques et des lieux divers, de reconstituer quelques tableaux de la vie humaine et de dégager quelques-unes des lois qui ont présidé au développement de l'humanité. En un mot, ce que l'auteur demande aux récits des voyageurs et des historiens, aux symboles des poètes et des artistes, ce sont toujours des explications du passé, des raisons de supporter le présent, et des motifs de croire en l'avenir.

Heures d'Histoire, par M. le vicomte E.-MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie française. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Dans ces *Heures d'Histoire*, l'auteur des *Spectacles contemporains* se montre préoccupé avant tout de l'évolution actuelle des esprits. Il la cherche dans les récentes publications sur Chateaubriand, sur Lamartine, sur la monarchie de Juillet, dans l'accueil fait aux *Souvenirs* révolutionnaires du baron Hyde de Neuville; il la discute dans les œuvres de M. Zola et de M. Renan. Tout l'y ramène, soit qu'il évoque les *Images romaines* dans les ruines du Forum, ou qu'il essaye de ressusciter, dans le *Testament de Silvanus*, un néophyte chrétien combattu entre son amour et sa foi.

Enfin il aborde directement les problèmes du jour dans *les Cigognes* et dans l'*Heure présente*, cette étude politique où il motive ses appréciations sur la crise du Panama.

Spectacles contemporains, par M. le vicomte E.-MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie française. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

En retraçant les « spectacles » qui ont le plus vivement frappé l'imagination des contemporains au cours des dernières années, l'auteur s'est proposé d'écrire quelques chapitres de ce qui sera plus tard l'Histoire de notre temps.

Le rôle actuel et les transformations de la Papauté, les tragédies de la mort, en Russie et en Allemagne, les changements amenés par ces tragédies dans la vie des deux empires, l'ouverture simultanée de l'Asie centrale et de l'Afrique au génie européen, l'expansion de nos races dans ces deux mondes nouveaux, tels sont les faits auxquels l'écrivain s'est attaché de préférence, en essayant de déterminer leurs causes et leurs effets dans l'histoire générale de cette fin de siècle.

L'ouvrage est écrit en une langue étincelante et chaude, traversée de grands souffles poétiques.

Devant le Siècle, par M. le vicomte E.-MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie française. 1 vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Ce livre fait repasser sous nos yeux quelques-unes des figures illustres qui ont incarné la vie française, depuis cent ans : politiques et conspirateurs du Directoire, avec Lareveillère-Lépeaux et d'Antraigues, ministres et soldats de Napoléon, avec Chaptal et Ney, doctrinaires de 1830, avec l'entourage de M. de Barante et de la duchesse de Broglie. Nos gloires militaires s'évoquent avec le maréchal Canrobert; et M. de Vogüé retrace avec ses propres souvenirs nos malheurs de 1870. Il rend témoignage à notre génie toujours vivant, sur les tombes de Taine et de Pasteur, devant les œuvres de nos poètes et de nos artistes; la revue du Siècle, commencée au panorama qui en groupait les grandes figures, s'achève à l'Exposition de la lithographie, devant les petites images où les caricaturistes tirent la morale ironique de notre vie.

La Vie et les Livres, par M. GASTON DESCHAMPS.

Ce que M. Gaston Deschamps cherche de préférence dans les livres dont il parle, ce sont des renseignements sur la vie contemporaine et, disciple en ce point de Taine, la psychologie l'intéresse plus que l'esthétique et l'histoire autant que la littérature.

(*Revue des Deux-Mondes.*)

L'auteur a dégagé les traits principaux de nos goûts, de nos fantaisies, de nos modes. Rien de plus captivant qu'une pareille lecture, grâce à laquelle nous ne risquons pas de nous égarer dans le labyrinthe de la littérature contemporaine.

(*Journal des Débats.*)

1re *série.* La Guerre de 1870 et la Littérature. — Le Roman historique. — Littérature et politique. — Le Napoléonisme littéraire. — Le Néohellénisme.

2e *série.* Renan. — Taine. — Leconte de Lisle. — Anatole France. — Le Catholicisme littéraire : Huysmans, Rodenbach, Loti. — La Jeunesse blanche.

3e *série.* José-Maria de Heredia. — Verlaine. — L'historien de l'impressionnisme. — Les gens du monde et le roman contemporain. — M. Paul Bourget. — M. Gaston Paris. — M. Gabriel Hanotaux. — M. Henri de Régnier. — J.-H. Rosny. — La littérature et la démocratie.

4e *série.* Les enquêtes de M. Max Leclerc. — Trois mousquetaires. — Shakespeare et M. Léon Daudet. — Stations au pays de Richelieu. — Chemin fleuri. — M. Charles de Rouvre. — M. François Coppée. — Les féministes. — Les philosophes. — M. Alfred Rambaud. — M. Albert Vandal — Le voyageur Jules Legras. — Art grec et littérature grecque. — Auguste Angellier et Robert Burns. — Peinture et littérature. — La sécession des poètes.

[illegible]e série, un volume in-18 jésus, broché. 3 50

102.